



N°20 · 17.05.2024 · 71. Jahrgang Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK

Le génie de la politique luxembourgeoise

Sept candidats aux Européennes ont débattu ce mercredi soir sur le MS Princesse Marie-Astrid. Mais la campagne peine à atteindre sa vitesse de croisière

S. 3

Foto: Sven Becker

Die Qual der Wahl

Unter den Jungkandidat/innen bei der Europawahl ist die Sozialistin Liz Braz die beliebteste. Ein politisches Porträt

S. 7

WIRTSCHAFT

„Das ist wie beim Klima“

Die Parteijugend führte eine erste Diskussion über die Renten. Der UEL liegt offenbar viel daran, die Jungen von einer Reform zu überzeugen

S. 11

« A bit border line »

L'ancien administrateur délégué de Creos condamné à douze mois de prison avec sursis pour prise illégale d'intérêts

S. 13

FEUILLETON

Herabschauender Hund

Die Yoga-Szene verwässert und kommerzialisiert sich zunehmend. Davon profitiert (fast) niemand

S. 17



6,00 €

Choice overload

IIII Sarah Pepin

Im Bildungsministerium ist es still geworden, seitdem DP-Minister Claude Meisch zusätzlich das Ressort Wohnungsbau übernommen hat. Läuft alles nach zehn Jahren weiter so, wie gewohnt. Bis auf die Erneuerungen im Sekundarschulbereich. „Um sich den neuen gesellschaftlichen Realitäten anzupassen“ wurden im *Général* zwei neue Bildungsangebote geschaffen: Wer Tätowierer werden will, kann nun einen DAP am Lycée du Centre machen; Schüler, die sich in Naturwissenschaften und Technologie im Gesundheitsbereich bilden wollen, steht eine GSH-Sektion am LTPS offen.

Für den *Classique* wurde Mitte April ein Gesetzentwurf deponiert, der den legalen Rahmen für drei neue Sektionen, die bereits als pädagogische Innovationsprojekte existieren, schafft: Sektion N wendet sich dem Unternehmertum, den Finanzen und dem Marketing zu; Sektion P behandelt die kognitiven und Geisteswissenschaften (Psychologie, Pädagogik) und R soll Kenntnisse in internationalen Beziehungen, Politik und Nachhaltigkeit vermitteln. N wird ausschließlich an der Ecole de commerce et de gestion (ECG) angeboten, P am LGL, am Lycée Belval und dem LNW in Wiltz; R gibt es bisher nur am *Kolléisch*. Ziel ist es, Schüler hervorzubringen, die allesamt den „Herausforderungen der Gegenwart“ gewachsen sind – und guten Gewissens in den sich stark verändernden Arbeitsmarkt entlassen werden können. Diese drei Sektionen gesellen sich den Sektionen A, B, C, D, E, F, G, H (Binationale Deutsch-luxemburgische Sektion) und I (Informatik und Kommunikation) hinzu.

„Wir müssen darauf achten, was wir heute den jungen Menschen mitgeben, damit sie komplementär zum Computer ihre Aufgabe im Produktionsprozess oder im Wirtschaftsleben finden können. Daneben sollten wir dafür sorgen, dass sie sich auch als Mensch, als Bürger mit kritischem Denken wiederfinden“, erklärte Claude Meisch dem *Tageblatt* vor vier Jahren. Die Reihenfolge der aufgezählten Prioritäten ist interessant. Die Wirtschaft schafft es vor das kritische Denken, immerhin sind die Schüler/innen von heute die Talente und Steuerzahler von morgen. Die Handelskammer applaudiert dem liberalen Minister für seinen neuen Gesetzentwurf. In ihrem Gutachten schreibt sie: „Cette connexion accrue aux réalités du marché du travail (...) traduit un enseignement voulu plus proche des réalités des entreprises et de l'économie qui pourra favoriser l'acquisition de compétences transversales et ouvrir les jeunes à de nouvelles opportunités d'emploi.“

Claude Meisch, der sich Bildungsgerechtigkeit unter dem Motto „unterschiedliche Schulen für unterschiedliche Schüler“ auf die Fahnen geschrieben hat, kurbelt damit die Konkurrenz zwischen den öffentlichen Schulen an. Denn nicht jede Schule kann diese Sektionen anbieten; waren es vor zwei Dekaden nur literarische oder musikalische Sektionen, die in kleineren Schulen Schüler/innen dazu veranlassten, das Gymnasium zu wechseln, offenbaren sich nun größere Hürden. Denn wenn versichert wird, dass diese Vielzahl an zwölf Sektionen geografisch für alle zugänglich sein soll, ist das in der Praxis schlicht unmöglich. Sektion N zum Beispiel, wo Schüler einen Tag in der Woche wie in einer Mini-Firma arbeiten, wird es so eigentlich nur am ECG geben können.

Die Schullandschaft diversifiziert sich weiter und ist überlastet. Gut informierte Schüler und Eltern treffen die Entscheidung, was und wo gelernt werden soll. Denn es gibt nun einen regelrechten „Markt“ an Sektionen. Das kann eine Überforderung für 15-Jährige, die auf der *Quatrième* eine Entscheidung treffen müssen, darstellen. Wahrscheinlich ist es toll für all jene, die genau wissen, was sie später machen wollen. Für alle anderen dürfte der *choice overload* die Wahl nicht gerade einfacher gestalten. Ob es sinnvoll ist, bereits in den letzten drei Jahren der Sekundarschule so spezialisiert, wenn auch interdisziplinär zu lernen, sei ebenso dahingestellt.

Im CSV-DP Koalitionsprogramm hieß es, man wolle die Sektionen langfristig abschaffen. Sie würden dann mit Grund- und Leistungskursen auf modularer Basis ersetzt – ob und wann ein solcher Pilotunterricht anläuft, bleibt ungewiss. Eine Reihe organisatorische Fragen stellen sich, etwa nach der Gewichtung der Fächer, nach dem Stundenplan. Gewissermaßen ist es eine logische Konsequenz der Fülle an Sektionen, sie ganz aufzulösen. Ob Claude Meisch für eine solche Reform mit der Gewerkschaft der Sekundarschullehrer Féduse auf einen grünen Zweig kommt, ist fraglich. ●



« Le génie luxembourgeois »

IIII Bernard Thomas

Sur le Princesse Marie-Astrid, sept candidats aux Européennes ont débattu ce mercredi soir. Mais la campagne peine à atteindre sa vitesse de croisière



Sven Becker

Les candidats répondent à la question : « Êtes-vous pour le principe de l'unanimité en matière fiscale »

Ce mercredi soir, sous les plafonds miroirs et les lustres cristal du « MS Princesse Marie-Astrid », sept candidats aux Européennes tentent de convaincre un public composé principalement de seniors. Dehors, une pluie fine tombe sur la Moselle. Avec un léger vrombissement, les moteurs démarrent et le bateau se dirige en direction de Schengen. Armand Back, le rédacteur en chef du *Tageblatt*, évoque mollement la signification symbolique de l'endroit : « Mir sinn alleguer am selwechte Boot » (et évidemment la signature des accords de Schengen, sur un modèle antérieur du bateau). L'idée marketing d'Editpress, organisateur de l'événement, se révèle usée. En mars, l'ADR avait déjà organisé son congrès anti-woke sur le même navire. En septembre, les Pirates s'étaient rassemblés sur un bateau Navitours, pour fêter une victoire qui ne viendra pas.

Autour du bar situé à l'étage, le personnel de bord attend la fin du débat. Fernand Kartheiser (ADR) réussit à en dominer la première moitié, tous les candidats réagissant à chacune de ses interventions filmées par Sylvie Mischel

assise dans la deuxième rangée à côté d'Alexandra Schoos. « Je ne veux pas monopoliser le débat », prétend l'ultra-conservateur. La discussion reste fade. À tour de rôle, chacun remâche ses slogans. (Le *Tageblatt* avait uniquement invité les partis représentés à la Chambre.) Une partie de l'audience regarde les berges. Des villages, campings et vignobles défilent derrière les fenêtres du bateau. Côté luxembourgeois, on aperçoit quelques stations-services et l'une ou l'autre villa moderniste (probablement signée Valentiny) sur les coteaux.

« Mir Piraten si ganz op der Sait vun de Leit », promet Raymond Remakel. « Déi transatlantesch Relatioun fänkt un am Eemer ze sinn », analyse Charles Goerens (DP). Marc Angel (LSAP) fait l'éloge du commissaire à l'Emploi, Nicolas Schmit, « dee richteg Mann fir d'Spëtz vum der Kommissioun unzehuelen » : « T'ass en plus och nach ee Lëtzebuerger ». Le jeune candidat Déi Lénk Alija Suljic perd par moments le fil. Il passe son baptême du feu poli-

[...]

Débat entre candidats aux Européennes, mercredi soir sur le « Princesse Marie-Astrid »

Sven Becker

[Suite de la page 3]

tique, ce qui inspira de la sympathie à une partie du public, mais son discours reste trop proche du LSAP et des Verts pour se démarquer.

Au moment où le bateau entame son virage à 180 degrés pour commencer sa remontée vers Remich, Charles Goerens explique son récent revirement sur l'unanimité en matière fiscale. C'est le seul sujet qui, ce soir, provoque un réel débat. Pour la énième fois, l'eurodéputé libéral doit justifier sa position (*d'Land* du 2.5.2024). Il le fait en invoquant « le génie de la politique luxembourgeoise des dix dernières années » : « C'était justement de ne pas dire 'unanimité, unanimité, unanimité', mais d'arranger ça au niveau de

l'OCDE ». Son argumentaire prend un tour plus inattendu, lorsqu'il souhaite la création d'un « cercle de réflexion réunissant tous les partis », sur le modèle des *think tanks* américains : « J'aimerais qu'on puisse en discuter entre nous, derrière des portes closes. » Ce ne serait pas un exercice de pure « masturbation intellectuelle », mais de préparation à un scénario où le Luxembourg se retrouverait entièrement isolé au Conseil européen et forcé de prendre une décision « vers trois heures du matin » : « Allons-nous pouvoir résister à la pression ? Sommes-nous prêts à payer le prix ? »

Marc Angel se dit prêt à abandonner le veto luxembourgeois. Il dit avoir « une immense confiance » dans la capacité d'adaptation des « gens travaillant sur la place finance » :

« J'aimerais qu'on puisse en discuter entre nous, derrière des portes closes »

Charles Goerens (DP), sur le principe de l'unanimité



Sven Becker

Le public
à la soirée

« Ils sont intelligents, ils travaillent beaucoup, ils savent être créatifs ». Sur le sujet de l’unanimité, Raymond Remakel peine à expliciter sa position. C’est qu’il n’en a pas : Les Pirates devraient encore la définir, dit-il. Et de poursuivre : « Il y a deux courants : L’un dit qu’il faut l’abolir au niveau européen, l’autre dit que nous devons la garder ici au Luxembourg ». Perplexes, les intervenants haussent les épaules.

Personne ou presque ne lit les programmes électoraux pour les Européennes. Dans ceux des quatre partis de gouvernements (présent et passé), on retrouve quelques classiques : Le programme Erasmus+, le Pass Interrail, le câble de recharge unique. Mais l’innocence est perdue. Le DP appelle au « maintien d’un cordon sanitaire » autour des délégations « qui tolèrent des nazis dans leurs rangs ». Déi Gréng évoquent « une contre-réaction conservatrice » travaillant « stratégiquement » à faire reculer les droits et libertés. « Jamais nous ne laisserons les forces de droite détruire notre projet de cœur », promet le LSAP. Les temps ont changé.

Dans les programmes, la guerre en Ukraine occupe le devant de la scène (alors que celle qui se déroule à Gaza n’y fait qu’une apparition fugace). Le CSV appelle les citoyens à sortir de leur « zone de confiance » : « L’Occident », dont l’Otan constituerait « la colonne vertébrale », devrait être renforcé comme « communauté de valeurs » et le Luxembourg « assumer davantage de responsabilités stratégiques et militaires ». Le CSV veut voir l’Europe « rayonner à nouveau vers l’extérieur ». Puis d’ajouter : « Sans l’arrogance antérieure ». (Le parti de Luc Frieden propose également « intégrer l’arme nucléaire française » dans le dispositif de dissuasion européen.)

Le LSAP soutient « fermement » l’Otan, tout en plaidant pour une politique de défense européenne « complémentaire ». Le DP constate « la fin de la solidarité transatlantique à tarif avantageux pour les Européens », et note que « c’est à l’UE qu’incombe la tâche historique de redresser la partie libre de notre continent ». Déi Gréng aussi visent « une plus grande autonomie en matière de sécurité et de défense ». Une armée commune européenne fait désormais consensus dans la classe politique. Même les candidats Déi Lénk s’y disent favorables sur *smartwielen.lu*, tout comme ils supportent majoritairement les livraisons d’armes vers l’Ukraine « afin de se défendre contre l’impérialisme russe » ; une clarification qu’on ne retrouve pas dans le programme européen du parti, qui garde un silence pudique sur le sujet.

Sur la question de l’élargissement, Charles Goerens prend ses distances avec Renew Europe. Il adopte une position qu’il veut plus « nuancée », et plaide pour un élargissement « par étapes ». Pour ne pas finir en « Nations unies en miniature », incapable « de décider quoique ce soit », l’UE devrait d’abord faire « son aggiornamento institutionnel » pour assurer une « capacité d’absorption ». Le LSAP estime, lui, qu’« il y a une certaine urgence à poursuivre l’élargissement ». Le CSV « envisage » l’Ukraine comme État membre « à moyen terme », une temporalité politique qui n’engage à rien. C’est « avec prudence et pragmatisme » que les chrétiens-sociaux veulent résoudre la tension entre approfondissement et élargissement. « Le principe de l’unanimité ne doit plus être la règle, mais l’exception », écrit le CSV. Ses députés viennent de jurer qu’il le défendront en matière fiscale.

Le CSV se présente comme « le parti européen », arborant sa généalogie de grands Européens : « Le parti de Pierre Werner, de Jacques Santer et de Jean-Claude Juncker ». Le CSV revendique également le *copyright* de la « nachhaltige Soziale Marktwirtschaft » (qui serait « eine christdemokratische Erfindung ») dans son programme, mais celui-ci reste éminemment vague sur les questions sociales. « La directive sur les salaires minimums décents est un bon premier pas. D’autres doivent suivre », y lit-on.

Sur le climat, le CSV a intégré les éléments de langage de son nouveau chef. « Nous voulons aborder la protection du climat de manière décontractée », lit-on dans le programme électoral (« onverkrampft » dans la version luxembourgeoise). Une référence au « e bëssi manner verkrampft » employé par Luc Frieden dans son interview de Nouvel An sur *RTL-Télé*. Sur *smartwielen.lu*, des nuances apparaissent pourtant entre les candidats. Les chercheurs demandent aux candidats s’il faudra « totalement interdire » le glyphosate. La co-tête de liste, Isabel Wiseler-Lima, pense que « plutôt oui », tout comme les candidats Martine Kemp et Metty Steinmetz. Christophe Hansen, lui, coche la case « plutôt non ». Et de commenter : « Dans certaines régions, une agriculture productive n’est que difficilement possible sans de tels produits ».

Charles Goerens se démarque du CSV, en ménageant les sensibilités écologiques. Avec *gravitas*, il se positionne en

« Nous voulons aborder la protection du climat de manière décontractée »

Programme CSV pour les Européennes

homme du milieu. « Il va falloir calmer le jeu », écrit le DP dans son programme électoral à propos du Green Deal et du durcissement des positions. Les formations politiques « responsables » devraient reconstituer « des rapports de confiance », les institutions faire « leur indispensable introspection ». En amont de votes serrés, Goerens a souvent hésité. Une imprévisibilité qui a provoqué un certain suspens, et donc un certain intérêt. Sur la taxonomie verte et la Nature Restoration Law, il a fini par voter avec la gauche. D’après l’analyse des votes concoctée par cinq grandes ONG écologistes à Bruxelles (et publiée sur le site de Natur & Ëmwelt), Goerens apparaît parmi les bons élèves : À 64,5 points, son score est nettement plus élevé que celui des eurodéputés CSV Christophe Hansen (28,2) et Isabel Wiseler-Lima (32,4) ; même s’il n’atteint pas les niveaux de conformité de Marc Angel (82,2) et de Tilly Metz (95,2).

L’image se confirme sur *smartwielen.lu*. Goerens répond « plutôt oui » à l’interdiction totale du glyphosate. À la question s’il faudra encore autoriser la vente de voitures à combustion après 2035, il répond « non », alors le CSV dit « plutôt oui ». Goerens n’est probablement pas sans savoir que l’électorat des libéraux et celui des Verts se recoupe en partie. (Mené par son « Klimapremier », le DP a réussi à récupérer une bonne part du vote Déi Gréng aux législatives.)

Le programme du DP, il en aurait rédigé « de Gros », admet le notable libéral (72 ans). Il aurait voulu faire « un narratif ». En effet, le programme pour les européennes est très éloigné du clientélisme qui caractérise souvent le DP. Il se lit comme un long exposé sur le contexte géopolitique, les « principes » et « la méthode ». Des termes comme « place financière » ou « fiscalité » ne tombent pas une seule fois sur les 25 pages. Goerens se distancie du libéralisme économique, du moins de sa forme puriste. Il met en garde contre un « retour à des politiques d’austérité ». L’Europe ferait bien de s’inspirer de l’Inflation Reduction Act de Joe Biden, un interventionnisme industriel qui a fait « décoller l’économie américaine ».

Le CSV et le DP convergent de nouveau quand il s’agit de fustiger la « bureaucratie ». Le DP demande « un moratoire d’une année en matière de nouvelles charges administratives », le CSV veut « plus de prise de risque » et rendre « différents textes européens » plus favorable aux entreprises, notamment en affaiblissant le droit de la concurrence. (Le tout sous le slogan « moins de bureaucratie, plus de convivialité ».) Sur les questions fiscales, le DP et le CSV gardent le silence. La gauche se montre plus combative. Le LSAP et Déi Gréng veulent taxer « les ultrariches » ou « les très grandes fortunes ». (Sur le Marie-Astrid, Tilly Metz a tenu à rassurer l’audience : « Je dis bien les ultra-riches, pas ceux qui ont une maison, et éventuellement une résidence secondaire ».)

Après vingt ans passés au pouvoir, le LSAP avance de nouveau un discours plus à gauche : « L’idée que le libre-échange signifie automatiquement plus de prospérité pour tou.te.s est une illusion ». La taxation du « capital non-productif », et des multinationales devrait être « rééquilibrée », lit-on dans le très court manifeste du LSAP. Celui-ci ne ménage ni la clientèle UHNWI du *private banking*, ni le business de l’optimisation fiscale. Les socialistes touchent à un autre grand tabou de la place financière, en revendiquant l’introduction d’« un impôt sur les transactions financières », et ceci au niveau européen.

Aux Européennes de 2019, Déi Gréng avaient réalisé un score faramineux, frôlant les 19 pour cent, et se classant premiers dans des villes ouvrières comme Esch-sur-Alzette, Differdange ou Bettembourg. Le parti se pensait arrivé dans la cour des grands (partis). C’était l’époque de Fridays for future, et avant la crise sanitaire et énergétique. En 2023, Déi Gréng sont devenus le bouc émissaire de la droite et

de l’extrême-droite. L’ultra-conservateur catholique Fernand Kartheiser piquant le mandat à l’écologiste féministe Tilly Metz ; voilà qui rendrait l’humiliation totale. Déi Gréng se mobilisent donc pour sauver leur siège, l’ancien idéologue en chef François Bausch remontant au front. (Il n’y a pas si longtemps, il se rêvait encore commissaire aux Transports.) Dès février, le *Wort* s’était fait l’écho « de rumeurs » autour d’un pacte de désistement entre Metz et Bausch. Ce-dernier dément catégoriquement : « Si je suis élu, j’accepterai le mandat ».

Comme à l’accoutumée, Déi Gréng veulent se montrer appliqués et sérieux. Avec 56 pages, leur programme est plus long que ceux du CSV, du LSAP et du DP réunis. Avec un enthousiasme technocratique, il entre dans les moindres détails : « Nous nous engageons pour des dimensions uniformes pour les bagages à main [sur les vols] ». Déi Gréng ne veulent pourtant pas apparaître comme « Verbuetsspartei ». L’utilisation de jets privés devrait être « limitée », lit-on dans leur programme. (Le manifeste des Verts européens va plus loin : « We will fight to introduce a ban on private jets ».) Mais Fernand Kartheiser a trouvé un autre angle d’attaque, mercredi soir sur le Marie-Astrid, citant la revendication des Verts d’introduire une taxe sur le kérosène : Ceci pénaliserait « les gens pauvres » qui ne pourraient plus s’envoler en vacances.

Encore sonnés par le KO électoral, les Verts ont réagencé leur discours sur le social : « La neutralité climatique doit toujours être synonyme de plus de justice sociale », lit-on dans leur programme européen, qui célèbre à de multiples reprises les syndicats qui étaient pourtant entièrement absents du programme des législatives. (Les seuls syndicats qui y apparaissaient étaient les « syndicats intercommunaux » et les « syndicats de chauffage ».) Une demi-année après leur défaite, les Verts se rappellent de leur existence, les présentant comme « garants que les travailleurs.se.s aient leur mot à dire et reçoivent une part équitable des bénéfices ». Cette réorientation est quelque peu factice. Elle s’explique par le fait que le programme Déi Gréng est en grande partie inspiré du manifeste des Verts européens.

Tout en disant s’opposer à une « Europe forteresse », le CSV veut continuer à « renforcer Frontex » et à améliorer « la gestion des frontières ». Sur ces points, les chrétiens-sociaux luxembourgeois restent conformes au programme du Parti populaire européen (PPE). Or ils ont refusé d’en adopter la revendication d’un « changement fondamental » en matière d’asile. Chassant sur les terres de l’extrême-droite, le PPE propose d’externaliser les procédures d’asile hors du continent : « Anyone applying for asylum in the EU could also be transferred to a safe third country and undergo the asylum process there », lit-on dans son manifeste de mars 2024. Un outsourcing que prônent également les Tories (via le Rwanda) et les Fratelli d’Italia (via l’Albanie). Le CSV a refusé de suivre le PPE dans cette voie. Ses délégués n’ont pas voté en faveur du programme-cadre au congrès du PPE, début mars à Bucarest. Au même moment, Luc Frieden commençait à déplacer le curseur à droite, souhaitant une approche « plus nuancée ».

La gauche tente d’inverser le discours sur l’immigration. Le LSAP y voit « une opportunité » et s’oppose « à ce que les migrants soient perçus comme un problème politique ». Déi Gréng mettent en avant les changements démographiques et la pénurie de main d’œuvre. Le sujet a donné lieu à un moment de passion politique, ce mercredi sur le Marie-Astrid. Tilly Metz s’indigna du « pacte migratoire », voté le mois dernier par le Parlement européen. Le nouveau dispositif introduit des règles plus strictes lors de l’analyse des demandeurs d’asile, mais il prévoit également un système de solidarité obligatoire entre les Vingt-Sept. Dans le contexte électoral, le pacte attise les tensions. Marc Angel dit l’avoir voté « le cœur lourd », en ayant « mal au ventre ». Christophe Hansen évoque « la solidarité minimale » qui y est prévue, estimant que « le parfait est l’ennemi du bien ». « Ech sinn *ashamed*... Ech schumme mech fir dëse Migratiounspak », s’est écriée Tilly Metz, la seule eurodéputée luxembourgeoise à avoir voté contre. « C’est clairement un pas en arrière ! Au fond, ces Messieurs critiquent le paquet migratoire, mais ils l’ont quand même voté. *Come on !* Est-ce que nous sommes vraiment prêts à tout pour embarquer les électeurs d’extrême-droite ?! »

Avant d’ouvrir le bar et de servir les petits fours, le *Tageblatt* voulait encore savoir pour qui les invités voteraient s’ils devaient choisir en dehors de leur propre parti. Entre le LSAP et Déi Gréng, l’amour semble réciproque : Marc Angel voterait pour Tilly Metz qui voterait pour Marc Angel. Fernand Kartheiser opterait pour Christophe Hansen qui choisit « den Här Charel Goerens » qui hésite, lui, entre Hansen et Angel. ●

Beitrag

Politik

Le journalisme mène à tout...

... à condition d'en sortir. Luc Frieden (CSV) a recruté Stéphanie Bodoni comme responsable de sa cellule communication. La journaliste a commencé ce mercredi au ministère d'État, après presque deux décennies comme correspondante bruxelloise de *Bloomberg*. (Dans cette capacité, elle a également couvert la place financière.) Du côté de la rue de la Congrégation, le carrousel tourne également. Ady Richard va rejoindre le ministère des Finances en juin, où il sera chargé de la com. Richard compte comme un fidèle de Jean-Claude Juncker qui l'avait débauché du *Wort* en 2012 et qu'il avait suivi à Bruxelles deux années plus tard. De retour au Luxembourg, Richard a repris en 2020 le poste de secrétaire de fraction du CSV. Gilles Roth sait se montrer reconnaissant, et le fait monter au ministère des Finances, tout comme Léon Gloden l'a fait pour Claude Feyereisen un autre ex-journaliste du *Wort* passé au CSV. ^{BT}

Le cynisme

Désunion au DP autour de la question palestinienne en amont des Européennes.

Après que les libéraux et les chrétiens-sociaux ont écarté mardi une motion socialiste demandant la reconnaissance de l'État de Palestine (voir page 9), la co-tête de liste DP, Amela Skenderovic, 28 ans, a posté sur Instagram « Shameful. Not in my name ». Contactée par le *Wort*, la fille de Bosniaques ayant fui devant les miliciens serbes (responsables du génocide de Srebrenica) dit s'être laissée emporter dans une « réaction émotionnelle ». Interrogé par le journal « de la vérité et du droit », son colistier Charles Goerens, 72 ans, l'a excusée par « l'impatience de la jeunesse » : « Elle ne comprend pas comment un conflit aussi sanglant peut durer depuis des décennies et ne pas avoir de solution en vue. Il en va de même pour le climat », a poursuivi l'eurodéputé dans une réaction que l'écologiste Sam Tanson a qualifié d'« Haarsträubende Mansplaining ». Sur *Smartwielen*, Goerens et Skenderovic cochent la case « plutôt oui » à la question sur la reconnaissance de la Palestine, Jana Degrott (autre candidate libérale) donne un « oui » entier. Contactée par le *Land*, Degrott estime qu'elle aurait voté « non » à la motion socialiste : « Je pense que j'aurais écouté mon ministre des Affaires étrangères. » ^{PSO/BT}

Intensiver Kampf

Die CGFP ist gegen die Bewertung der Berufsmilitärs, wie sie im Armeegesetz steht. Deshalb hat die Berufskammer des öffentlichen Dienstes (CHEFP) sich nur „à titre subsidiaire“ mit dem Verordnungsentwurf von Verteidigungsministerin Yuriko Backes (DP) befasst, der die Bewertung präzisiert. Seltsam findet die CHEFP, dass sie dem „but ultime“ dienen soll, dass alle Militärs ihre Aufgaben auch unter schwierigsten Bedingungen erfüllen, „notamment celles présentes dans les combats à haute intensité“, dabei jedoch Kriterien wie „aisance d'expression orale“, „capacité d'expression écrite“ oder „ouverture d'esprit“ gelten würden. Die Bewertung lasse Raum für Willkür, da der unmittelbare Vorgesetzte als „approbateur“ fungieren soll. Weil nach einer Note „insuffisant“ die Prozedur nur ein einziges Mal einen Monat später wiederholt werden könnte und der Betreffende bei erneutem Nichtbestehen für den Rest der Karriere blockiert bliebe, handle es sich um ein „système pénalisant“. Die CHEFP rät, es zu halten wie bei Polizei und Zoll, wo der Aufstieg im Dienstgrad „automatiquement“ erfolge. Und im „combat“ sei die Polizei jeden Tag. ^{PF}

Bausch VS Polfer

Mit Luxtram-Studien in der Hand betonten die Grünen

um Ex-Mobilitätsminister François Bausch vorigen Freitag, dass eine Tram-Trasse durch die *Neipuertsgaass* der Hauptstadt machbar und nur eine beherzte Entscheidung gegen Lydie Polfer nötig sei. Wirkung haben wird das kaum. Die Bürgermeisterin und Bauschs DP-Nachfolgerin Yuriko Backes haben sich festgelegt, die Frage in dieser Legislaturperiode nicht mehr zu beantworten. Am Ende zählt, ob sich bis zu den nächsten Wahlen genug Tram-Strecken einweihen lassen, damit es so aussieht, als treibe die DP den Ausbau ähnlich voran wie déi Gréng. Die Chancen stehen gut: Im Juli geht die Verlängerung zum Stadion in Betrieb, Anfang 2025 die zum Flughafen, 2026 das zweite Gleis in Howald und Anfang 2028, ehe wieder Kammer-Wahlkampf ist, ein weiteres Teilstück auf dem Kirchberg und eines in Hollerich. Dass dafür Planungen sorgen, die unter Bausch vorgenommen wurden, ist für die Grünen natürlich bitter. Gesägt wird auch an einem weiteren Projekt Bauschs: Für die Express-Tram in den Süden, die er im Sommer 2018 vorgestellt hatte und in sein Mobilitätskonzept PNM2035 mit Höchstgeschwindigkeit 100 km/h eintragen ließ, werden wohl langsamere Züge verwendet. Im *Wort* vom Dienstag verglich Frank Vansteenkiste, Präsident des Verwaltungsrats von Luxtram, eine so schnelle Tram mit einem „Zug“ und sagte: „Wir



wollen nicht mit einem Zug durch die Stadt fahren.“ Dass er sich ausdrückte wie Lydie Polfer, als sie 1998 das BTB-Projekt abschoss, ist bemerkenswert. Aber Polfer bestätigte dem *Land*, dass „nicht in Frage kommt, solche Fahrzeuge in die Stadt“ zu lassen. „Ich kann mir nicht vorstellen, dass so eine Tram auf denselben Gleisen fahren kann wie die aktuelle.“ (Foto: sb; Einweihung des Abschnitts zur *Stäreplaz* 2018). ^{PF}

Gemeinden

Soziale Unterschiede

Die Arbeitslosenrate pro Gemeinde war Ende 2023 am höchsten in Esch/Alzette (8,97%), Wiltz (7,74%), Rümelingen (7,71%), Differdingen (7,42%) und Vianden (7,11%). Das teilte Arbeitsminister Georges Mischo (CSV) den LSAP-Abgeordneten Georges Engel und Dan Biancalana mit. Die lokalen Unterschiede erfasst der sozio-ökonomische Index des Stateg; er dient zur Umverteilung eines Teils der Gemeindefinanzen nach sozialen Kriterien. Dem Düdélenger *député-maire* Biancalana lag an der Anfrage an Mischo auch deshalb, weil dieser darüber nachdachte, die Adem-Zweigstelle in Düdelingen zu schließen. Die Arbeitslosenrate dort liegt mit 5,89 Prozent knapp über dem nationalen Schnitt (5,6%), die Zahl der Stellensuchenden ist mit 643 rund halb so hoch wie in Differdingen (1 332). In Esch liegt sie bei 1 963. Die Arbeitslosenrate ist am niedrigsten in Manternach (2,22%), Reckingen/Mess (2,02%) und Heffingen (1,5%). ^{PF}

Gesellschaft

Israel, la populaire

À l'Eurovision samedi dernier, la représentante du

Luxembourg, Tali Golergant, native d'Israël, a reçu douze points du public israélien. De son côté, Israël a reçu le deuxième plus grand nombre de points de la part du public. 323, contre 52 du jury, qui propulset Eden Golan et sa chanson *Hurricane* à la cinquième place du classement général. Le Luxembourg a fait partie des quatorze nations (dont l'Allemagne, la Belgique, la France et les Pays-Bas) à donner le maximum de points à la candidate israélienne. L'organisateur, l'Union européenne de radio-télévision (EBU en anglais), n'a pas répondu à nos sollicitations en vue d'obtenir le nombre de voix pays par pays. *The Times of Israël* explique l'élan de popularité par les « efforts résolus des supporters d'Israël pour donner leurs voix à Golan face aux intenses manifestations de haine », y compris les voix de ceux qui ne votent habituellement pas à l'Eurovision. « It is also much easier to vote in support of a country than against it. Golan and Israel ironically received a boycott boost. All the attention and media coverage of the controversy provided a much higher level of exposure to the song than in normal years », poursuit le *Times of Israel*. Contacté par le *Land*, le patron de la délégation luxembourgeoise, David Gloesener, confirme l'accueil « hostile » reçu par la candidate israélienne, notamment pour la finale, avec « des sifflets ». Le Luxembourgeois raconte également la sécurité particulière accordée à l'artiste dont la candidature, ou plutôt celle d'Israël, était contestée par des manifestants sur place. David Gloesener se dit par ailleurs « très content » pour le retour du Luxembourg dans la compétition après 31 ans d'absence avec une treizième place à la clé. ^{PSO}

„Definitiv“

IIII Luc Laboulle

„Dat einfacht Heesche gëtt aus dem Code pénal erausgeholl“, meldete *RTL* vor einer Woche und *Radio 100,7* wiederholte am Dienstag: „Déi einfach Heescherei gëtt aus dem Code pénal gestrach“, ergänzte jedoch, „fir eenzel Juristen ass déi Dispositionn haut jo schonn de facto net méi a Kraaft“. Diese Meldung kam überraschend, hatten in den vergangenen Monaten nicht nur die (versammelte linke) Opposition im Parlament, sondern auch der Staatsanwalt des Bezirksgerichts Luxemburg Georges Oswald, Generalstaatsanwältin Martine Solovieff, der Präsident des Obersten Gerichtshofs Thierry Hoscheit, der Professor für Verfassungsrecht Luc Heuschling und der Professor für Strafrecht Stefan Braum öffentlich kundgetan, dass das allgemeine Bettelverbot bereits 2008 abgeschafft worden sei – wenn auch

möglicherweise versehentlich –, was seitdem durch mehrere Jurisprudenzen bestätigt wurde. Lediglich die *Stater* DP-Bürgermeisterin Lydie Polfer, CSV-Innenminister Léon Gloden und die Anwaltskanzlei des neuen Staatsratspräsidenten Marc Thewes, die für beide separate, doch größtenteils deckungsgleiche Gutachten erstellt hatte, hielten bis zuletzt hartnäckig an der in den letzten Tagen von *RTL* und *100,7* übernommenen Version fest, damit sie nicht zugeben mussten, dass es dem Bettelverbot im Polizeireglement der Stadt Luxemburg und seiner Genehmigung durch den Innenminister an einer gesetzlichen Grundlage fehlt. CSV-Justizministerin Elisabeth Margue hatte schon im Februar in einer parlamentarischen Ausschusssitzung angekündigt, sie wolle im Zuge einer Reform des Code pénal endgültig Rechts-

klarheit schaffen: Die *mendicité simple* wolle sie auch künftig nicht strafrechtlich verbieten, den Gemeinden aber die Möglichkeit lassen, Einschränkungen über Reglements vorzunehmen. Damals hatte *100,7* noch gemeldet: „Kee Verbuet fir Mendicité simple zu Lëtzebuerg virgesinn.“

Selbst das Wording des Justizministeriums ist differenzierter als das diese Woche im Radio verbreitete: Auf *Land*-Nachfrage antwortete das Ministerium am Mittwoch, Margue sehe vor, „datt de Verbuet vun der einfacher Heescherei, deemno den Artikel 563 Punkt 6, *definitiv* aus dem Code pénal gestrach gëtt“. Gleichzeitig sollten „déi sougenannten aggressiv Heescherei“ und veraltete Artikel neu geregelt, Begriffe wie „vagabond“ und Dispositionen wie die zum Duell

entfernt werden, was die Ministerin bereits im Radio verkündet hatte. Parallel dazu sei der Innenminister dabei, das Gemeindegesetz zu überarbeiten, um für kommunale Polizeiverordnungen den legalen Rahmen anzupassen, was durch die Verfassungsreform notwendig geworden sei. Dabei sollen laut Justizministerium auch die nicht mehr rechtsgültigen Dekrete von 1789 und 1790 in das Gemeindegesetz überführt werden, auf die Gloden sich ebenfalls berufen hatte, um seine Genehmigung des *Stater* Bettelverbots zu rechtfertigen. Diese Woche kündigte SNPGL-Präsidentin Marlène Negri indes im *100,7* an, die von CSV und DP im Regierungsprogramm versprochene „Gemeengepolice“ werde am 1. Juli im Rahmen eines Pilotprojekts in der Hauptstadt und Esch/Alzette ihre Arbeit aufnehmen. ●

Die Qual der Wahl

IIII Luc Laboulle

Unter den Jungkandidat/innen bei der Europawahl ist die Sozialistin Liz Braz die beliebteste. Ein politisches Porträt



Sven Becker

Liz Braz am Montag auf der Terrasse des Bistrot de la Presse

Im Anfang der 1970-er Jahre gebauten Kulturzentrum in der Grenz- und Hafengemeinde Mertt-Wasserbillig, wo sie seit 2017 die absolute Mehrheit im Gemeinderat hat, hielt die LSAP am Dienstagabend um 19.30 Uhr die erste ihrer insgesamt vier öffentlichen Europawahl-Versammlungen ab. Dass nur rund 50 Bürger/innen – ausschließlich Parteimitglieder – gekommen waren, überraschte eigentlich niemanden, findet der Wahlkampf inzwischen doch hauptsächlich zuhause vor dem Bildschirm statt. Fünf der sechs Kandidierenden trugen das Wahlprogramm vor, in dem die Sozialisten mit einem europäischen Herzen ein Zeichen gegen Rechtsextremismus und für Solidarität in der EU setzen wollen. Die Ko-Spitzenkandidatin und Rambrucher Gemeinderätin Danielle Filbig (26) moderierte das Event und warb vor dem Hintergrund von Russlands Angriff auf die Ukraine für eine gemeinsame

europäische Verteidigungspolitik: Die LSAP stehe geschlossen hinter Nato und Uno. Der frühere Wirtschaftsminister Franz Fayot (52) aus der Stadt, der eigenen Aussagen zufolge seit Januar einen kleinen Weingarten in Erpeldingen bei Remich bewirtschaftet („et ass en Experiment“), ging auf die Notwendigkeit einer europäischen Kooperationspolitik ein, um in Afrika mit China in Konkurrenz treten zu können. LSAP-Fraktionsmitarbeiterin Michaela Morrisova (29), ebenfalls aus der Hauptstadt, dozierte, wie wichtig es sei, die Energiewende sozial zu gestalten, und der laut dem Politmonitor von letzter Woche als aussichtsreichster Kandidat auf ein Mandat im EU-Parlament geltende Mars Di Bartolomeo (71) erinnerte daran, dass die Sozialrechte und der Frieden in Europa nicht vom Himmel gefallen seien. Der Spitzenkandidat der LSAP, der Europaabgeordnete Marc Angel (61), tingelt der-

zeit von Veranstaltung zu Veranstaltung, um für soziale Gerechtigkeit und Demokratie zu werben, aber auch für die vom Europaparlament beschlossene Richtlinie zur Vereinheitlichung von Ladekabeln und das Verbot, elektronische Geräte absichtlich so zu bauen, dass sie nach einer bestimmten Zeit kaputt gehen. Von älteren Sozialisten musste er sich am Montag in Wasserbillig anhören, die EU tue nicht genug, um die Kriege in der Ukraine und in Palästina zu beenden: „De Jang“, der sein Mandat im Parlament nicht angenommen und in der Folge auch eine Kandidatur bei der Europawahl abgelehnt hatte, habe zu Putin und zum Nahostkonflikt immer klare Worte gefunden. Eine Stimme für die LSAP sei eine Stimme für Nicolas Schmit, wiederholte Marc Angel mehrmals. Denn sollten die Sozialdemokraten im Juni in jedem EU-Staat einen bis anderthalb Sitze hinzugewinnen, könnte die S&D

stärkste Fraktion und „Euro-Nico“ Kommissionspräsident werden, rechnete Angel vor. Dass dieses Szenario eintritt, ist eher unwahrscheinlich.

Nicolas Schmit, der in Berdorf wohnt, war am Dienstag nicht nach Wasserbillig gekommen. Seine Teilnahme war zwar im Vorfeld angekündigt worden, er hatte sich laut Parteikoordinator Ben Streffaber am Nachmittag abgemeldet, weil er als europäischer Spitzenkandidat mit der Generalsekretärin des Partito Democratico, Elly Schlein, durch Norditalien tourte und dem ORF am Abend für ein Interview zur Verfügung stehen musste, in dem er an die Solidarität des neutralen Österreichs in Verteidigungsfragen appellierte. Offenbar nicht abgemeldet hatte sich die einstige Spitzenkandidatin bei den Kammerwahlen, Paulette Lenert. Die Sozialisten hatten gehofft, dass sie die Europakandidaten in ihrem Heimbezirk unterstützen würde, doch sie musste bis 20 Uhr in der Kammer die Stellung halten, um zu begründen, weshalb die LSAP das Wohnungsbaupaket der CSV-DP-Regierung ablehnt. Zu den Abwesenden am Dienstagabend zählte auch die Senkrechstarterin Liz Braz, die als Europawahlkandidatin eingesprungen war, nachdem Paulette Lenert auf den Listenplatz verzichtet hatte. Liz Braz hatte am Dienstag schon etwas anderes vor, das sie schon vor längerer Zeit geplant hatte, bevor die Termine für die Europawahl-Events festgelegt worden seien, begründet sie ihr Fehlen im Gespräch mit dem Land am Montagnachmittag auf der Terrasse des Bistrot de la Presse am Krautmarkt.

Von allen jungen Kandidat/innen, die bei der Europawahl antreten, ist Liz Braz politisch derzeit die erfolgreichste. Im Juni 2023 wurde sie in Esch/Alzette Zweitgewählte hinter dem alleinigen Spitzenkandidaten Steve Faltz, im Oktober wurde sie als Sechste auf der Südlite direkt ins Parlament gewählt – 380 Stimmen hinter dem Drittplatzierten Mars Di Bartolomeo. Im Politmonitor von Wort und RTL zu den Europawahlen belegte die 27-jährige Juristin im Beliebtheitsranking Platz drei hinter Mars Di Bartolomeo und Charles Goerens. 84 Prozent der Befragten gaben an, sie zu kennen, damit liegt sie vor den gestandenen (Ex-) Europaabgeordneten Marc Angel (82%), Christophe Hansen (83%) und Tilly Metz, gleichauf mit Frank Engel. Punkten kann sie vor allem bei den Sympathiewerten. Schon im nationalen Politmonitor im März war sie auf Platz 14 eingestiegen, hinter Umweltminister Serge Wilmes und vor Finanzminister Gilles Roth (beide CSV).

„Ech probéieren dat aus mengem Alldag ze ecartéieren, well et veronséichert mech“, sagt Liz Braz, die guten Umfragewerte setzten sie unter Druck. Ihren politischen Erfolg erklärt sie sich damit, dass zum richtigen Zeitpunkt viele Faktoren zusammengekommen seien: Ihr Name spiele sicherlich eine Rolle, die Geschichte ihres Vaters, der nach einem Herzinfarkt aus der Regierung entlassen wurde, als er im Koma lag. Zusammen mit ihrer Mutter war Liz seine Fürsprecherin, gab Interviews, setzte sich für seine Belange ein, als er gegen seine ehrenhafte Entlassung Einspruch einlegte. Obwohl der Verwaltungsgerichtshof in zweiter Instanz urteilte, für diese Angelegenheit nicht zuständig zu sein und – wie schon das Verwaltungstribunal vor ihm – den Einspruch abwies, fänden viele Leute es nach wie vor nicht richtig, wie die Grünen mit ihrem Vater umgegangen seien, meint Liz Braz. Von einer zivilrechtlichen Schadensersatzklage gegen die Regierung, die die Richter ihm in ihrem Urteil in Aussicht stellten, sieht Felix Braz bislang ab. Ein weiterer Grund für ihren Erfolg sei, dass Attribute wie jung und weiblich heute mehr Dynamik in der Politik hätten als je zuvor – immer mehr Frauen würden Frauen wählen, mutmaßt Liz Braz. Nicht zuletzt sei sie „nicht auf den Mund gefallen“; sie sage, was sie denke, auch wenn es gegen die eigenen Reihen gehe. Dass sie keine Parteisoldatin und ihr Diskurs nicht vollständig von der LSAP gefiltert sei, komme bei den Menschen gut an.

Für eine Erstkandidatin war ihre Medienpräsenz in den vergangenen zwölf Monaten außergewöhnlich hoch. Schon vor den Gemeindewahlen unterhielt das Tageblatt sich mit ihr, RTL Radio lud

[...]



Franz Fayot und
Mars Di Bartolomeo
am Dienstag in
Wasserbillig

Sven Becker

[Fortsetzung von Seite 7]

die Newcomerin zu einem „Face à Face“ mit der linken Gemeinderätin Line Wies ein. Vor den Kammerwahlen widmete *Reporter* ihr eines seiner seltenen Porträts, das *Wort* interviewte sie in seinem Format „Zahlen, bittel“, woraufhin der CSV-Abgeordnete Laurent Mosar ihre Aussage zur Vermögenssteuer fälschlicherweise in ein Bekenntnis zur Erbschaftssteuer in direkter Linie umdeutete, was ihr noch mehr Sichtbarkeit und Sympathien einbrachte. Das Medieninteresse nahm nach ihrem Erfolg bei den Kammerwahlen noch zu. *RTL* porträtierte sie, befragte sie im „Kloertext“, im „Background am Gespräch“, als „Invitée vun der Redaktioun“ und im „Sonndes-interview“. Auf der Internetseite der portugiesischsprachigen Mediahuis-Zeitung *Contacto* taucht ihr Name in 37 Artikeln und Videos auf, in über einem Drittel dieser Beiträge geht es hauptsächlich oder ausschließlich um sie (Zum Vergleich: der portugiesischstämmige grüne Kandidat Fabricio Costa kommt in 17 Beiträgen vor; die aus einer kapverdischen Familie stammende, schon 2019 ins EU-Parlament gewählte Monica Semedo, die in den vergangenen Jahren wegen Mobbing-Vorwürfen europaweit in die Schlagzeilen geriet, in 52).

Liz Braz stammt aus einer der wenigen Familien von portugiesischen Arbeitsmigrant/innen, für die der meritokratische Traum gewissermaßen in Erfüllung ging. Ihr Großvater wanderte aus der Algarve nach Lothringen aus, um in der Stahlindustrie zu arbeiten. In den 60-er Jahren kam er nach Luxemburg, wo er als LKW-Fahrer begann und sich zum Fahrlehrer hocharbeitete, wie die *Revue* 2014 berichtete. Felix Braz wurde 1966 in Differdingen geboren, sein Jura-Studium brach er vorzeitig ab, arbeitete als Journalist bei *RTL* und engagierte sich bei der ökoliberalen Glei. Für die Grünen war er Abgeordneter, Schöffe in Esch/Alzette und bis zu seinem Herzinfarkt im August 2019 Justiz- und Vizepremierminister. Von den rund 93 000 Bürger/innen, die Forscher/innen der Uni Luxemburg 2016 als „liées à l’immigration portugaise et comprenant la 1^{re}, la 2^e, voire la 3^e génération“ ausmachten, hatte nur er es bis vergangenes Jahr in die Abgeordnetenversammlung geschafft. Im Oktober hat seine Tochter es ihm nachgemacht.

Es herrsche ein gewisser Stolz in der Community, wenn einer aus ihren Reihen es zu etwas bringe, sagt Liz Braz. Am Montag nach den Kammerwahlen habe sogar der portugiesische Präsident sie angerufen, um ihr zu gratulieren, das habe sie regelrecht vom Stuhl gehauen. Sie habe viele Beziehungen in der Community und spreche noch portugiesisch, aber längst nicht perfekt, was sie etwas bedauere. In ihrer Politik versuche sie auf die Bedürfnisse und das Bewusstsein der Portugies/innen einzugehen, „och wann ech elo net de 08/15-Portugies sinn“.

Durch das Engagement ihres Vaters wurde Liz Braz quasi in der politischen Klasse sozialisiert. Mit vielen Abgeordneten und Regierungsmitgliedern war sie schon per du, bevor sie politisch aktiv wurde, CSV-Gesundheitsministerin Martine Deprez war ihre Mathelehrerin im Lycée Hubert Clément. „De Fait, dass ech déi allermeescht scho säit Jore kann hunn, dass een d’Nummeren huet, dass een, wann een sech gesäit op engem Event, Moie seet, an sou weider, dat gëtt engem eng ganz aner Liichtegkeet“, sagt Liz Braz.

Zur LSAP kam sie im Dezember 2021. Es war Etienne Schneider, der sie anwarb, der „andere“ Vizepremier, der 2013 gemeinsam mit Xavier Bettel und Felix Braz die Dreierkoalition schmiedete, und sich Anfang 2020 aus der Regierung und der aktiven Politik zurückzog, um eine Karriere in der Privatwirtschaft einzuschlagen. Einen Monat zuvor, im November 2021, hatte Etienne Schneider die Mutter von Liz Braz, Béatrice „Bibi“ Debra, als seine persönliche Assistentin in seiner neuen Beraterfirma Beta Aquarii eingestellt. Davon war sie 26 Jahre lang Direktionsassistentin bei der Finanzinspektion IGF gewesen, von 2017 bis 2020 Sekretärin des Hofmarschalls. Im September 2023, einen Monat vor den Kammerwahlen, verließ Béatrice Debra die laut *Reporter* wegen Geschäften mit russischen Oligarchen in die Kritik geratene Beta Aquarii. Laut Liz Braz habe ihre Mutter gekündigt, weil die Firma zu schnell gewachsen sei und sie den Arbeitsaufwand nicht mehr bewältigen können. Immerhin müsse sie sich noch um ihren seit seinem Unfall in seiner Bewegung eingeschränkten Mann kümmern.

Die Kandidatur von Liz Braz zu den Gemeindewahlen stieß in der LSAP nicht nur auf Begeiste-

rung. Insbesondere der in Esch/Alzette traditionell starke linke Flügel der Partei äußerte Bedenken, einerseits weil Felix Braz als Drahtzieher der CSV-DP-Grünen-Koalition von 2017 gilt, die die jahrzehntelange Vorherrschaft der LSAP einstweilen beendete, andererseits weil auch Liz Braz selbst sozialliberaler eingestellt ist als etwa (Dan Kersch’s Tochter) Lisa Kersch, die noch bis vor zwei Jahren als aussichtsreiche Anwärterin für die Ko-Spitzenkandidatur in Esch galt, sich schließlich aber „aus persönlichen Gründen“ aus der Politik zurückzog. Vor ihrem parteipolitischen Engagement war Liz Braz Präsidentin der nationalen Vereinigung der Jurastudierenden Aneld, absolvierte Praktika in Steuerberatungsfirmen und Geschäftsanwaltskanzleien. „Weder ze vill lénks nach ze vill liberal“, beschrieb sie ihre politische Einstellung Mitte März gegenüber *RTL*, es sei ihr wichtig, das Gleichgewicht zwischen persönlicher Freiheit und kollektiver Verantwortung zu halten. Schließlich konnte der sozialliberale Flügel sich sowohl auf kommunaler Ebene in Esch/Alzette, als auch mit Paulette Lenert auf nationaler Ebene durchsetzen.

Im Hinblick auf das Wahlergebnis scheint es sich gelohnt zu haben, vor allem für Liz Braz persönlich. Zwar gewann auch die LSAP, allerdings nur geringfügig: 1,7 Prozentpunkte gegenüber 2017 in Esch/Alzette, wo sie wieder stärkste Partei ist. Auf nationaler Ebene 1,3 Prozentpunkte gegenüber 2018, wo sie zumindest den Abwärtstrend stoppen und ein zusätzliches Mandat im Zentrum erringen konnte. Die Ironie will es, dass die Sozialisten sowohl im Escher Gemeinderat weiterhin, als auch in der Abgeordnetenversammlung erstmals seit 20 Jahren wieder in der Opposition sind. Am 9. Juni könnte sich für Liz Braz eine neue Karrierechance auftun – die dritte innerhalb von zwölf Monaten.

Als die Wahlkommission um die Parteipräsident/innen Francine Closener und Dan Biancalana sie fragte, ob sie sich am 9. Juni erneut den Wähler/innen stellen wolle, zögerte sie erst. Mitte März begründete sie ihre Kandidatur im *RTL Radio* damit, dass man manchmal auch etwas im Dienst seiner Partei tun müsse. Gegenüber dem *Land* meinte sie, sie kandidiere, um der LSAP einen Gefallen zu tun (*d’Land*, 15.3.2024). *RTL* habe ihre Kandidatur nur zwei Stunden nach ihrer Entscheidung publik gemacht, sagt Liz Braz am Montag: „Es ging alles zu schnell, ich war mit mir selbst noch nicht komplett im Reinen, ich brauchte Zeit, um mich damit abzufinden.“

Nach der Veröffentlichung des Politmonitors vergangene Woche berichtete sie dem *Wort*, sie habe ein langes Gespräch mit dem CSV-Spitzenkandidaten Christophe Hansen geführt, der letztes Jahr sein Mandat als EU-Parlamentarier aufgab, um Minister zu werden, es schließlich aber nur in die Abgeordnetenversammlung schaffte und nun erneut zur Europawahl kandidiert, um EU-Kommissar zu werden. Was er ihr erzählte, habe nicht so übel geklungen, sagt Liz Braz. „Et ass eng cool Occasioun. Ech mengen, Europaparlament, grad och als Jonken, wann een déi Chance kritt, carrièrestechnesch kann et herno souguer mega interessant sinn. Et ass net onbedéngt esou, dass ech mech domadder géif eliminéiere fir ëmmer, wat d’Politik ugeet“, führt sie am Montag im Gespräch mit dem *Land* aus. Es sei eine andere Art von Politik, die ihr in den vergangenen Wochen durch Gespräche verständlicher geworden sei: „An lo soen ech mer, mär waarden déi Walen of, awer et ass kee kategoreschen Nee, wann ech lo géif gewielt ginn.“ Anders als der Escher Gemeinderat und die Abgeordnetenversammlung wäre das EU-Parlament für sie Neuland, sie würde nicht die meisten anderen und die Abläufe schon kennen, müsste sich erst einarbeiten.

Wenn Liz Braz zögert, klingt sie wie Paulette Lenert – vielleicht ist es sogar eine parteipolitische Strategie, sich nicht festzulegen, um im Gespräch zu bleiben. Sie wisse zwar, was sie für sich wolle, verrate es jedoch nicht, sagt sie. „Ich warte ab, was der 9. Juni bringt, danach werde ich mich für die nächsten Jahre festlegen.“ Unter den LSAP-Kandidat/innen hat man sich wohl darauf geeinigt, dass Marc Angel seinen Sitz behält, sollte es nicht zu einem Wahldebakel für ihn kommen – wonach

„Et ass eng cool Occasioun. Ech mengen, Europaparlament, grad och als Jonken, wann een déi Chance kritt, carrièrestechnesch kann et herno souguer mega interessant sinn“

Liz Braz

es laut Politmonitor derzeit nicht aussieht. Sollte die LSAP ihren 2004 verlorenen zweiten Sitz zurückgewinnen, wird noch ein anderer mit ihm nach Brüssel gehen – ob Mars Di Bartolomeo, Liz Braz oder Franz Fayot, wird sich zeigen.

In der LSAP-Fraktion im Parlament hat Liz Braz in den vergangenen Monaten bei der Digitalisierung den „Lead“ übernommen, schreibt nach den mutmaßlich russischen Hacker-Angriffen auf die staatliche Infrastruktur im März einen Artikel über Cybersecurity, arbeitet an einem Strategiepapier zur Digitalisierung an den Schulen und im Gesundheitswesen, entwickelt schon Positionen für den nächsten Wahlkampf in vier Jahren. Außenpolitisch beschäftigt sie sich mit internationalen Konventionen; auch im parlamentarischen Ausschuss für Justiz, das Ressort, das ihr Vater als Minister leitete, übernahm sie die internationalen Angelegenheiten – vor ihrer Wahl ins Parlament arbeitete sie sechs Monate als Angestellte in Jean Asselborns Außenministerium. Nicht zuletzt will sie darüber wachen, dass CSV-Sportminister Georges Mischo tatsächlich die Sportarena und das nationale Sportmuseum finanziert, die er in der letzten Legislaturperiode seinen Wähler/innen als Escher Bürgermeister versprochen hatte.

„Ech sinn net gebonne fir hei ze sinn“, sagt Liz Braz, „ech hunn awer och näischt dergéint hei ze bleiwen, well ech awer och gesinn, dass ech elo e bëssen e Boulevard hei op hunn an ech géif dat schued fannen, lo vun de Leit a kierzter Zäit esou vill Ënnerstützung ze kréien an dat dann net positiv ze notzen an dee Message net matzehuelen, den d’Leit engem ginn.“ Ganz ungebunden ist sie indes nicht. Ihr langjähriger Lebensgefährte Mathieu Klop, mit dem sie in den vergangenen Jahren eine Fernbeziehung führte, während er in München Medizin studierte und sich in Heidelberg auf Kardiologie spezialisierte, wird in zwei Wochen nach Luxemburg zurückkehren. Mit seinen Jugendfreunden, den Tech-Ingenieuren Maxime Allard und Rick Schneider, hat er im Januar die Start-up Helical gegründet, die mit künstlicher Intelligenz die Medikamentenentwicklung beschleunigen will. „Le chatGPT de la pharma“, resümierte *Paperjam* das Konzept vor einem Monat in einem Artikel. „Dat ass elo interessant genug gi fir op Lëtzebuerg ze kommen, ech hoffen dass ech net direkt dono muss soen, komm mär plënnern op Bréissel“, sagt Liz Braz und lacht. Vor drei Wochen hat Helical Büros in der Hauptstadt bezogen.

Liz Braz wohnt zurzeit noch in Esch. Ihr Freund sei aber aus der Stadt Luxemburg, sagt sie. Deshalb wisse sie nicht, ob sie ihn „éiweg kann zu Esch halen“, umso mehr beide jeden Tag eine halbe Stunde im Stau verbrachten, um zur Arbeit zu gelangen. „Long term“ schließe sie einen Umzug in die Hauptstadt nicht aus. National- und kommunalpolitisch würde ein solcher Umzug neue Perspektiven eröffnen. Sowohl für die LSAP als auch für Liz Braz selbst. ●

Quand silence devient lâcheté

1111 Pierre Sorlut

« Le silence devient lâcheté lorsque l'occasion exige de dire toute la vérité et d'agir en conséquence ». Christophe Hansen a cité Gandhi mardi après-midi en conclusion de son intervention à la Chambre durant l'heure d'actualité consacrée à l'aggravation de la situation humanitaire dans la bande de Gaza et au pourrissement du conflit israélo-palestinien. Le député CSV estimait-il que condamner dans l'entre-soi du *Krautmaart* le déferlement des bombes israéliennes sur les enfants gazaouis érigerait les parlementaires en hommes d'État courageux ?

Le débat à la Chambre mardi a donné lieu à un concert de litotes. Selon Christophe Hansen, « la situation à Gaza ne s'est pas améliorée » depuis la dernière résolution du Parlement (le 16 janvier pour demander un cessez-le-feu), « bien au contraire ». Le discours du libéral Gusty Graas (DP) semble avoir été écrit en octobre 2023 : « On peut se demander si la réponse israélienne (à l'attaque du Hamas le 7, ndlr) n'est pas disproportionnée ». « Dur de se mettre d'un côté ou de l'autre. » Après sept mois d'assaut et plus de 35 000 morts côté palestinien (décompte opéré par le Hamas, exerçant autorité sur la bande de Gaza), Fernand Kartheiser (ADR) constate que, contrairement à ce qu'elle dit, l'armée israélienne ne fait pas tous les efforts possibles pour épargner les civils.

De bonnes intentions ont été proférées de tous bords. Même le représentant de l'ADR demande que le travail des juridictions internationales (Cour pénale internationale et Cour internationale de justice à La Haye) soit respecté. Mais la discussion a porté principalement sur le vote d'une motion du LSAP demandant la reconnaissance de l'État de Palestine pour forcer la voie vers la solution à deux États. Une telle reconnaissance dans ce contexte témoignerait de la détermination à tordre le bras au gouvernement Netanyahu pour qu'il cesse de semer la mort et permettrait de regarder vers un règlement du conflit à long terme, pense l'opposition. Les principaux partis s'étaient entendus en 2014 sur une reconnaissance au « moment opportun ». Les socialistes, les écologistes et Déi Lénk jugent qu'il est venu, soulignant notamment la volonté de l'Espagne, de l'Irlande, de Malte et de la Slovénie de passer à l'acte le 21 mai.

Sous les yeux de son chef de parti de Premier ministre, Luc Frieden, Christophe Hansen a plaidé contre une « reconnaissance dans le désordre » et pour « une action commune au niveau européen », en temps voulu. Donc pas maintenant. Même son de cloche du côté du ministre des Affaires étrangères, Xavier Bettel (DP). Le libéral a prêché contre cette « mesure symbolique » et recommandé de retirer la motion (« sans vouloir dire aux parlementaires ce qu'ils ont à faire »). Une

reconnaissance en plusieurs étapes par quatre pays associés au petit Luxembourg n'aurait pas d'impact. Xavier Bettel voudrait s'insérer dans « une dynamique » avec plus d'États, notamment des grands. « Je peux m'imaginer qu'en France il y aura une discussion », a présumé celui qui se rendra dans quelques jours en Israël et en Palestine. Le Luxembourg souhaiterait-il se cacher derrière un grand pour ne pas froisser le régime de Netanyahu, très nerveux sur le sujet ? Le représentant de l'État hébreu a déchiré la couverture de la Charte des Nations unies la semaine dernière après un vote demandant l'adhésion (symbolique, là du coup) de la Palestine à l'organisation basée à New York.

David Wagner a regretté la position attentiste du gouvernement. Il dit ne pas avoir vraiment saisi cette histoire de dynamique. « C'est la reconnaissance qui va l'entraîner », a expliqué l'élu de gauche. « Il ne suffit plus de demander la paix. Nous devons reconnaître le droit d'exister à la nation palestinienne », a fait valoir François Bausch (Déi Gréng). La motion a été rejetée par les partis de la droite. Les Pirates se sont abstenus. S'en sont suivies des discussions sur la formulation d'une résolution signée par tous les partis enjoignant Israël de protéger les civils à Gaza et toutes les parties de se rassembler à la table des négociations pour la paix. Voilà qui aura de l'impact. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Kasernenhof

„May the Force be with you!“ Wünschste Obi-Wan Kerobi den *Star-Wars*-Kriegern. Heute scheint der Jedi-Ritter Europawahlprogramme zu schreiben: „Europa. Stärken, wat eis schützt“ (DP, S. 1). „Europa brauch e staarkt Häerz“ (LSAP, S. 1). „E staarkt Europa fir eng staark Sécherheet“ (CSV, S. 4). „Frieden geht nur durch Stärke“ (Fokus? Orwel?).

Seit dem russischen Überfall auf die Ukraine befänden wir uns an einer „geostrategischen „Zeitenwende“. Meint die CSV (S. 3). Durchleben wir „einen Wendepunkt in der jüngsten Geschichte“. Meinen die Grünen (S. 54). Deshalb soll Schluss sein mit den Weicheiern, Warmduschern, Schlappschwänzen: „Europa muss sich aus seiner sicherheitspolitischen Komfortzone hinausbewegen.“ Brüllt die CSV über den Kasernenhof (S. 3). „Et geet em vill, an e staarkt, selbstbewusst Europa ass batter neideg an dösen Zäiten.“ Pflichtet die LSAP bei (S. 23).

In den Programmen zu den Europawahlen klingen die Waffen. Verhandeln, Kompromisse, Interessenausgleich, Diplomatie klingen wie Verrat. Und kosteten „unsere Werte“ die letzte Ukrainerin, den letzten Palästinenser das Leben. Die CSV fordert „eine glaubwürdige Abschreckung Europas. Durchaus in Einbeziehung der französischen Nuklearwaffen. Und mit einer starken Rüstungsindustrie“ (S. 3). Die Grünen wollen die „Entwicklung schneller europäischer Eingreiftruppen“ (S. 54). Alternativen zum Drohen, Aufrüsten, Kämpfen werden selbst auf der Linken nur zaghaft erwogen.

Am 8. Mai stellte Verteidigungsministerin Yuriko Backes ein Beschaffungsprogramm vor. Über 186 Panzerfahrzeuge, Armeelaster, Tieflader und Eisenbahnwaggons für 2,6 Milliarden Euro. Kritik am „[p]lus grand investissement dans l'histoire de l'Armée luxembourgeoise“ wagt niemand.

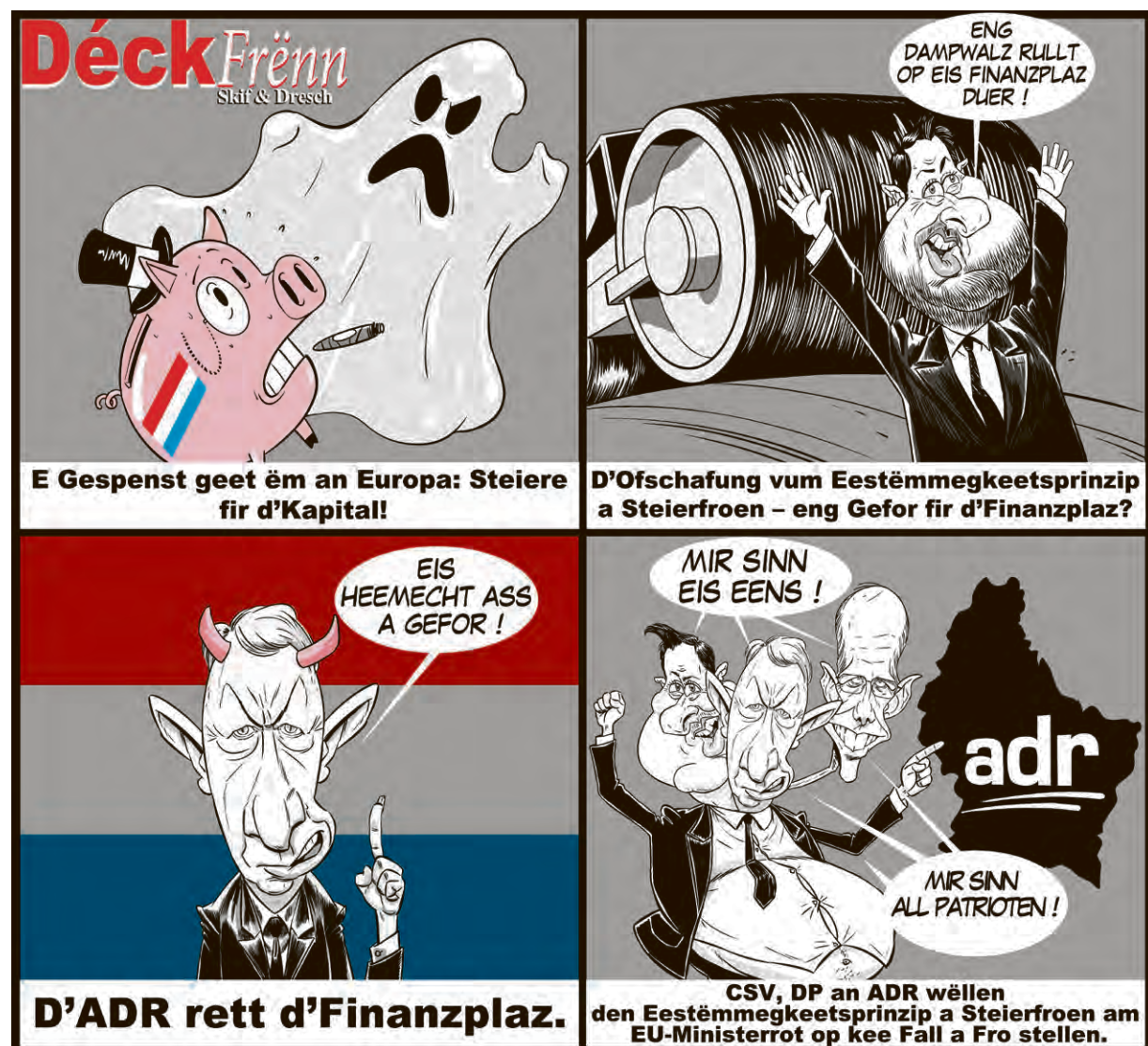
Der Philosoph Michael Hardt und der Politikwissenschaftler Sandro Mezzadra glauben, „that a global war regime is emerging“ (*Sidecar*, 9.5.24). Wo Regierungsgewalt, Militärapparat und Wirtschaftsstruktur miteinander verwachsen. „The war regime is also evident in the militarization of the social field. Sometimes this takes the explicit form of suppressing dissent and rallying around the flag. But it also manifests in a more general attempt to reinforce obedience to authority at multiple social levels.“

In Frankreich und Deutschland sind Versammlungs-, Wissenschafts- und Kunstfreiheit außer Kraft gesetzt. Wenn es um die Kriege in der Ukraine und in Gaza geht. Hierzulande werden russische Sender und Filme verboten. Das *Luxemburger Wort* nutzt die Gelegenheit zum Denunziantentum: „Israel rückt in beiden [Kunst-]Werken durch seine Militärgeschichte und eingesetzte Militärtechnik in den Fokus. Setzt hier das Mudam bewusst einen politischen Kommentar?“ (20.4.24).

Der Politikwissenschaftler Jean-François Bayar warnt vor dem „péril que fait courir à nos libertés la révolution conservatrice qui est en marche, en France comme dans une bonne partie du monde“ (*Le Monde*, 12.5.24).

Der neue Konservatismus ist offen nach rechts. EVP-Spitzenkandidatin Ursula von der Leyen erwog am 29. April eine Zusammenarbeit mit der rechtsradikalen ECR-Fraktion. Vier Tage zuvor schlossen sich CSV und DP der ADR an. Um das Recht auf Steuerdumping zu verteidigen. Zuvor einte sie schon das Bettelverbot.

Die Angst vor dem Terrorismus erlaubte Kontrolle, Überwachung, Repression. CSV, LSAP, DP und Grüne änderten die Verfassung und das Strafgesetz. Die Angst vor der Covid-Seuche weitete die Grenzen des politisch Möglichen aus. Bis zum Ausnahmezustand und Ausgangsverbot. Die neue Kriegsangst vor dem alten *Ennemi* fördert eine „révolution conservatrice“. Sie soll sogar Vermögensunterschiede und Klimaveränderung erdulden lassen. ● ROMAIN HILGERT



Bootsausflug mit Nachwirkungen

IIII Irmgard Rieger, Graz

Eine Spionageaffäre um zwei ehemalige Verfassungsschützer wirft Fragen über die Verbindungen Russlands in die österreichische Innenpolitik auf



Am 9. April vor der Wiener Staatsoper, wo Carol Reed einst seinen Spionagethriller *The Third Man* drehte

Ein Polizist mit steiler Karriere und Kontakten in viele politische Richtungen entpuppt sich als nützliches Glied in einem internationalen Agentenring: Egisto Ott, ehemals Mitarbeiter des damaligen Österreichischen Bundesamtes für Verfassungsschutz und Terrorismusbekämpfung BVT, sitzt seit Anfang April in Untersuchungshaft in Wien. Bereits zum dritten Mal. Der 61-jährige Kärntner, der sein Berufsleben als Polizist gestartet hatte, wird verdächtigt, Teil eines Spionagenetzwerks zu sein, das tief in Putins Russland reicht. Ott stehe im Verdacht, so ist es in der Festnahme-Anordnung formuliert, „zum Nachteil der Republik Österreich einen geheimen Nachrichtendienst der russischen Föderation (...) unterstützt zu haben“.

Indessen hat Christo Grozev, 55, Unternehmer und Journalist, seine Zelte in Wien abgebrochen. Der Investigativreporter mit bulgarischer Staatsangehörigkeit war mit seiner Familie nicht mehr sicher an der Donau, wo er 20 Jahre lang gelebt hatte. Der in Bulgarien geborene Grozev steuerte als Mitglied des investigativen Netzwerks *Bellingcat* heikle Recherchen etwa zu russischen Geheimdienstoperationen und Verstrickungen des Regimes bei; seit 2023 leitet er die Rechercheabteilung der russischen Internetmediums *The Insider* und wurde mit dem Europäischen Pressepreis für investigative Recherche ausgezeichnet. Mit seinem Team recherchiert er die Hintergründe zu schrecklichen Geheimnissen des russischen Staates: Verbindungen zum gescheiterten Giftanschlag auf den mittlerweile in sibirischer Haft verstorbenen Regimekritiker Alexej Nawalny oder zum Berliner Tiergartenmord. Zuletzt publizierte er Hinweise, dass hinter dem mysteriösen „Havanna-Syndrom“, das vorrangig amerikanische Agenten befahl, ebenfalls russische Geheimdienste stecken könnten.

Der Einbruch in seine Wiener Wohnung, als ganz offenkundig Profis in seiner Abwesenheit

Offenbar hat der Österreicher Marsalek, der als Ex-Wirecard-Vorstand Millionen von Anlegern um ihr Geld brachte, sensible IT-Technik an den russischen Geheimdienst geliefert. Dabei konnte er sich auf Verbündete in Wien stützen

nach Computern und Datenträgern suchten, liegt bereits fast zwei Jahre zurück. Durch Recherchen des britischen Geheimdiensts kam jedoch nun ans Licht, dass offenbar ehemalige hochrangige österreichische Verfassungsschützer dabei ihre Hände im Spiel hatten und eine Spur zum international gesuchten Millionenbetrüger und vermutlichen Top-Spion Jan Marsalek führt. Der eingangs genannte Egisto Ott soll gemeinsam mit Martin Weiss, einem weiteren ehemaligen österreichischen Spitzenbeamten, Grozevs Meldedaten ausheben lassen und an Marsalek weitergegeben haben.

Im Wissen, dass österreichische Spitzenbeamte keine Skrupel hatten, Regimegegner wie ihn an Putins Agenten zu verraten, lässt Journalist Grozev kein gutes Haar an Österreich: „In Wien gibt es mehr russische Handlanger als Polizisten“, vermutete er gegenüber der Wiener Wochen-

zeitung *Falter*, und dem *Österreichischen Rundfunk* sagte er: „Sie haben geholfen, in meine Wohnung einzubrechen, den Computer meiner Familie zu stehlen und ihn dem russischen Geheimdienst zu übergeben. Das kommt mir vor wie ein Vertrauensbruch par excellence.“

Offenbar hat der Österreicher Marsalek, der als Ex-Wirecard-Vorstand Millionen von Anlegern um ihr Geld brachte, sensible IT-Technik an den russischen Geheimdienst geliefert. Dabei konnte er sich auf Verbündete in Wien stützen: eine vertraute kleine Runde österreichischer Spitzenbeamten des Verfassungsschutzes. Sie konnten innerhalb des österreichischen Polizeiapparates eine Art „nachrichtendienstliche Zelle“ installieren, wie der Vorgang im Ermittlungsakt beschrieben wird. All das geschah trotz mehrfacher Warnungen und unter den Augen der Vorgesetzten. Investigative Recherchen des *Falter* und des *Standard* in Wien legen nahe, dass diese quasi-nachrichtendienstliche Zelle über Jahre aktiv Datenbanken und Akten nach Material zu Dissidenten und Regimegegnern durchforstete, die sie an russische Dienste weiterreichte.

Dabei geriet Ott schon zweimal in Verdacht: Bereits 2017 gaben ausländische Geheimdienste einen ersten Hinweis auf Spionageverdacht. Der Beamte legt eine zunächst recht schnelle Karriere hin, vom Kärntner Gendarm zum Staatsschützer in der Einsatzgruppe zur Bekämpfung des Terrorismus (die unter anderem die Briefbombenserie der 1990-er Jahre aufklärt) bis zum Verbindungsbeamten in Rom und Ankara vergehen nur wenige Jahre. Zurück in Österreich, lernt er im Extremismusreferat im Rahmen seiner Aufgaben Mechanismen und Techniken verdeckter Ermittlungen und Beobachtungen, beobachtet Auffälligkeiten im linken wie rechten Spektrum und bildet V-Leute aus. Auch für das Thema Dschihadismus ist er zuständig.

Zu einem wichtigen künftigen Ansprechpartner wird ab 2015 Abteilungsleiter Weiss, den Ott aus seiner Zeit in der Terrorismusbekämpfung kennt, und dem er nun als persönlicher Assistent zugeteilt wird. Auch Weiss macht seinen Weg aus der Provinz als Aufsteiger bis in höchste Kreise und wird Counsellor in Brüssel. Beider Karriere gerät jedoch ins Stocken – und Insider vermuten in diesen Kränkungen den Auslöser dafür, gegen den eigenen Dienstgeber zu agieren und sich Ansehen, Bedeutung und nicht zuletzt möglicherweise das nötige Kleingeld auf anderen Wegen zu verschaffen.

Das lukrative Zweitgeschäft hieß Nachrichtenhandel. Über Jahre hinweg sollen sich die beiden mit Beschaffung und Weitergabe geheimer Daten zu einer zerstörerischen Zelle innerhalb des Staatsschutzes entwickelt und gemeinsam daran gearbeitet haben, den Verfassungsschutz zu destabilisieren. Dabei kam ihnen ab 2017, als die Freiheitliche Partei mit Karin Kneissl als Außenministerin und Herbert Kickl als Innenminister die beiden für sie zentralen Ressorts innehatte, die Russlandnähe der Regierungspartei zupass. Auch die Intention Kickls, im traditionell konservativ regierten Innenministerium „aufzuräumen“ und die schwarze Beamtenschaft durch Gesinnungsleute zu ersetzen, kam gelegen. Eine von Kickl – wie sich später herausstellte, auf rechtswidrige Weise – angeordnete Razzia im Bundesamt für Verfassungsschutz besiegelte dessen Destabilisierung, die Behörde wird schließlich aufgelöst.

Jahre später gibt auch Martin Weiss zu Protokoll, dass diese Entwicklung ganz im Sinne seines Freundes Marsalek verlaufen war. International dagegen führen die Geschehnisse dazu, dass andere Geheimdienste das Vertrauen in das BVT verlieren und auf Distanz zu Österreich gehen. Im November 2017 wird Ott nach Hinweisen ausländischer Nachrichtendienste, er habe Informationen an Russland verkauft, vorläufig suspendiert. Die Suspendierung wird jedoch bald wieder aufgehoben und Ott in die Sicherheitsakademie versetzt. Offenbar ist es ihm auch von dort aus gelungen, weiterhin seine persönlichen Kontakte zu nutzen und Personenabfragen ohne dienstlichen Hintergrund zu veranlassen. Auch eine zweite Suspendierung 2021 wird jedoch bald wieder aufgenommen.

Nun erhebt die Staatsanwaltschaft erneut schwere Vorwürfe gegen Ott: Er habe „systematisch nicht für die Öffentlichkeit bestimmte geheime Tatsachen und Erkenntnisse sowie personenbezogene Daten aus polizeilichen Datenbanken zum Zweck der Übermittlung an Jan Marsalek und an unbekannte Vertreter der russischen Behörden gesammelt“, heißt es in der Anklageschrift. Zur U-Haft hatte unter anderem ein Unfall geführt, der zunächst wie eine Posse erschien. Bei einem Kanu-Ausflug des Innenministeriums waren hochrangige Beamte aus einem kippenden Boot gefallen; ihre Mobiltelefone wurden nass, auch das des Kabinettschefs des Innenministers. Zur Wiederherstellung der Daten wurden sie in die IT-Abteilung gebracht. Ein Mitarbeiter sicherte die Daten nicht nur, sondern gab sie auch an Ott – der die Dateien mit Staatsgeheimnissen seinerseits weitergegeben haben soll.

Nun ermittelt die Staatsanwaltschaft gegen Ott und seinen Geheimdienst, der dem Netzwerk um Marsalek zu Daten nicht nur aus Österreich verholfen haben soll. Eine Affäre, die Fragen aufwirft über die Verbindungen Russlands in die österreichische Innenpolitik; darüber, wie das Ausmaß und das Ziel der geheimen Aktivitäten von Spitzenbeamten so lange unentdeckt bleiben konnten; und darüber, ob Behördenversagen und möglicherweise politische Ignoranz beigetragen haben, Menschenleben zu gefährden. ●

Wirtschaft

„Das ist wie beim Klima“

IIII Peter Feist

Die Parteijugend führte eine erste Diskussion über die Renten. Der UEL liegt offenbar viel daran, die Jungen von einer Reform zu überzeugen

Nicolas Simons ist ein junger Ökonom von der Union des entreprises luxembourgeoises (UEL) und ein ziemlich cooler Typ. Er versteht es, wie mit einer Abenteuergeschichte von dem zu erzählen, was einen Unternehmer jeden Tag umtreibt. Das Ringen um Marktanteile. Die Lohnkosten. Die Lohnnebenkosten. Die ökologische Transition. Die Suche nach qualifiziertem Personal, besser gesagt: nach „Talenten“. Alles schwierig, aber spannend. Unternehmer unternehmen was.

Am Dienstagabend ist Simons in den Bonneweger Rotonnen zu Gast. Vom Sozialpartner ist Dylan Theis gekommen, Ökonom bei der Arbeitnehmerkammer CSL und ebenfalls jung. Es geht um die „Rentenreform“: Zu der hat die Zeitschrift *Forum* in ihrer vorige Woche erschienenen neuen Ausgabe ein „Handbuch“ beigelegt und nun zur Diskussion eingeladen. Mit Vertretern von sechs Partei-Jugendorganisationen, die meisten sind Spitzenleute. Von der CSJ sitzt Generalsekretär Laurent Braun im Halbdunkel des Podiums, von den Jungen Liberalen Vizepräsident Steven Milbert. Die Jungsozialisten haben Ko-Präsident Max Molitor geschickt, die Jonk Gréng ihren Ko-Sprecher Kris Hansen. Die Piraten vertritt Mathis Godefroid, der vor seinem Parteibeitritt Präsident des nationalen Jugendrats war und heute Gemeinderat in Hesperingen ist. Die Jonk Lénk haben Pierre Turquin delegiert, der zu den Kammerwahlen auf der Zentrumsliste der Partei kandidiert hatte. Politikneuling ist also keiner der sechs. Nicolas Simons sieht das auch so: „Ihr seid vielleicht die künftigen Entscheider!“ Mit ihnen über die Renten diskutieren zu kön-

nen, sei „extrem wichtig“. Denn: „Die Rentenreform ist besonders wichtig für die Jungen.“

Womit der UEL-Ökonom vielleicht die Gelegenheit des Abends nutzt, um den Anfang einer Erzählung zur Rentenreform zu liefern, welche die Regierung noch gar nicht so nennen will, weil sie eine Erzählung noch nicht hat. Im Wahlkampf hatten weder CSV noch DP die Renten thematisiert. Die UEL holte das am 16. Oktober in einem Brief an den *formateur* nach. Bei „politique inchangée“ würden die Rentenausgaben hierzulande im EU-Vergleich am stärksten wachsen. „De petites adaptations immédiates seraient plus aisées à faire accepter et plus équitables pour les pensionnaires actuels et pour les générations futures que de grands changements plus tard.“ So schnell wie möglich müssten das tatsächliche Renteneintrittsalter erhöht und die Beitragskarrieren verlängert werden. Das Prinzip „prestations si cotisations“ müsse gelten, Ersatzzeiten müssten überdacht werden. Die Beitragsobergrenze, die zurzeit beim fünffachen Mindestlohn liegt, müsse runter. Betriebliche und private Zusatzrenten seien zu fördern. Die Handelskammer schloss sich an: „Il est impératif de mettre en œuvre une réforme globale des pensions.“

Doch Rentenreformen sind heikel. Mit ihnen können sich Wahlen verlieren lassen. Deshalb braucht jede Rentenreform eine Erzählung, in der das politische Ziel gut aufgehoben wird. Das politische Ziel der Reform von 2012 war, nach drei Jahrzehnten sukzessiver Rentenerhöhungen im Privatsektor den Rückwärtsgang einzulegen und die Leistungen zu kürzen, so weit sich das machen ließ. Die Erzählung rundherum begann mit der guten Nachricht, dass alle immer älter würden. Statt die schlechte Nachricht folgen zu lassen, dass deshalb alle länger arbeiten müssten, brachten CSV-Finanzminister Luc Frieden und LSAP-Sozialminister Mars Di Bartolomeo sie in der Erzählung als Option unter: Wer beim Rentenanstritt eine Leistung in derselben Höhe haben wollte, die das System versprach, würde drei Jahre länger arbeiten müssen. Wem das egal wäre, könnte gehen, wie gehabt,

aber mit einer Einbuße von 13 bis 15 Prozent. Mars Di Bartolomeo nannte das eine „Pension à la carte“, denn in Luxemburg geht man gerne essen.

Die Erzählung für die Reform diesmal könnte von einer gesellschaftlichen Bringschuld gegenüber den jungen Generationen handeln. Wie das schon im Koalitionsvertrag der Regierung steht, wünschte sich CSV-Premier Luc Frieden im Januar im Parlament eine „breite gesellschaftliche Debatte“ über die Renten. Und sagte, an ihr sollten auch die Partei-Jugendorganisationen, das Jugendparlament und der Studentenverband Acel teilnehmen. Das „viele Wachstum“, das zur langfristigen Finanzierung der Renten nötig sei, belaste die jungen Generationen mit einer „Hypothek“.

Auch CSV-Sozialministerin Martine Deprez sprach Anfang des Jahres im *Land*-Interview von der „ungesunden“ Abhängigkeit der Rentenfinanzierung von einem „permanenten Wachstum“. Und dass sie nicht sicher sei, ob „die jüngeren Aktiven um ein oder zwei Prozentpunkte erhöhte Beiträge akzeptieren würden, wohlwissend, dass das System dann vielleicht noch immer nicht auf gesunden Füßen steht“ (*d'Land*, 5.1.2024).

Noch ist es ruhig um die Reform, die die Regierung noch nicht so nennen und die Sozialministerin zum Sondieren vorschicken will. Begonnen hat Martine Deprez damit anscheinend noch nicht. In drei Wochen sind Europawahlen, und vor den Sommerferien will der Wirtschafts- und Sozialrat einen Bericht zu den Renten abschließen. In dem UEL und Gewerkschaften voraussichtlich mitteilen werden, dass sie sich einig sind, sich nicht einig zu sein.

Wenn anschließend sondiert und danach eine Geschichte verfasst wird, um einen Reformansatz zu erklären, kann der Abend in Bonneweg mit der Parteijugend womöglich als aufschlussreiche Momentaufnahme dienen. „Wir müssen jetzt etwas machen“, beschwört UEL-Ökonom Nicolas

[...]

Laurent Braun von der CSJ mit dem Mikrofon. Neben ihm Steven Milbert (JDL)

und links Mathis Godefroid von den Piraten. Hintere Reihe von links:

Pierre Turquin (Jonk Lénk), Kris Hansen (Jonk Gréng) und Max Molitor (JSL)

[Fortsetzung von Seite 11]

Simons die sechs jungen Funktionäre. „Wir tanzen auf einem Vulkan!“ Das sei wie mit dem Klimawandel: „Da heißt es auch immer wieder, der sei nicht so schlimm. Aber der Klimawandel betrifft vor allem euch, die Jungen.“ Genau wie die Renten, „die nicht nachhaltig sind“.

Dylan Theis von der Arbeitnehmerkammer versucht, dagegenzuhalten. Das ist nicht leicht angesichts der *urgence*, die der Sparringspartner von der UEL beschwört. Theis erklärt, wie das System aktuell funktioniert. Dass alle fünf Jahre überprüft wird, ob in den folgenden zehn Jahren die Rentenreserve, wie gesetzlich vorgeschrieben, mindestens anderthalb Jahresausgaben groß bleiben kann. So viel Vorausschau reiche doch; fünf Jahrzehnte nach vorn zu blicken, wie die EU-Kommission das alle drei Jahre tut, sei viel zu unsicher. Und die Rentenreserve ist derzeit mehr als vier Jahresausgaben schwer.

Theis verteidigt den Ansatz, dass innerhalb von zehn Jahren politisch entschieden werden kann, was man unternimmt, wenn nötig. Und dass, da spricht er ganz für die Gewerkschaften in seiner Kammer, es prinzipiell eine andere Auffassung vom Luxemburger Rentensystem geben kann als die der UEL: „Ich höre immer: Kürzen, kürzen, kürzen. Wieso einigen wir uns nicht darauf, dass wir so einen guten *service public* wollen? Anschließend diskutieren wir darüber, wie wir ihn längerfristig finanzieren.“ Noch dienen dazu vor allem die Beiträge auf ein Bruttogehalt. Vielleicht könnte man auch Steuern auf Kapitalerträge oder auf Vermögen dazu nutzen. Und dann der Trend zur Automatisierung und zum Einsatz von Künstlicher Intelligenz: „Wenn es dadurch weniger Arbeitsplätze gibt, gibt es automatisch weniger Rentenbeiträge auf Gehälter, der Mehrwert aber nimmt zu.“ Den könnte man „zum Teil abschöpfen, ergänzend zu den Beiträgen auf Gehältern“. Schließlich der Beitragssatz selber: „Er ist seit 1977 unverändert. Wenn man 50 Jahre später nicht mal darüber nachdenken kann, ihn zu erhöhen, ohne dass es heißt, die Betriebe laufen weg, dann ist das falscher Alarmismus.“

„Könnt ihr euch vorstellen, was für ein negatives Signal an Investoren aus dem Ausland höhere Beiträge wären?“

An dieser Stelle ist die Debatte beim größten Tabu der Luxemburger Sozialversicherungspolitik angelangt. Beitragserhöhungen zur Krankenversicherung konnte die UEL immer mal wieder zustimmen. Finanzierungsprobleme dort sind oft akuter und lösen sich wieder, dann lässt der Beitragssatz sich wieder senken. Die Wirkung bei den Renten ist langfristig. Nicolas Simons hebt zu einem Vortrag an: „Könnt ihr euch vorstellen, was für ein negatives Signal an Investoren aus dem Ausland das wäre?“ Und die internationalen Rekrutierer für Talente, was würden die sagen, wenn sie hören, dass in Luxemburg höhere Beiträge oder neue Steuern ein ohnehin schon zu großzügiges Rentensystem finanzieren sollen? „Das wäre für sie ganz schwer zu verstehen.“ Damit die sechs Gesprächspartner von der Parteijugend das möglichst auch schwer verstehen, schiebt er nach, dass höhere Beiträge die Kaufkraft senken würden. „Aber junge Leute haben doch heute Probleme, sie brauchen heute Geld.“

Eine richtige Diskussion kommt nicht auf. Für die sechs Gäste von den Jugendorganisationen ist das Thema zu neu, manche sind ihm mit dem „Handbuch“ von *Forum* zum ersten Mal begegnet. Außerdem liegt noch kein konkreter

Vorschlag der Regierung vor. Zur Reform 2012 hatten die Organisationen einen Konsens erreicht. Sie fanden die Wachstumsannahmen der damaligen CSV-LSAP-Regierung (drei Prozent BIP-Zuwachs und 1,5 Prozent mehr Beschäftigung im Jahresschnitt) „zu optimistisch“ und die Aussicht, dass es im Jahr 2060 rund 737 000 aktive Beitragszahler geben könnte, „unrealistisch“. Und sie fanden, dass die Reform „unverhältnismäßig“ zulasten der Jungen ginge. Es müssten „Kosten“ berücksichtigt werden, die ihnen im Laufe ihres Berufslebens entstünden, vom Risiko auf Jobverlust über vielleicht prekäre Arbeitsverhältnisse bis hin zu langen Ausbildungen. Dass, wie die damalige Regierung das plante, Ausbildungszeiten nur angerechnet würden, die man zwischen 20 und 27 absolviert hätte und nicht zwischen 18 und 27 sei „ein Problem“. Am Ende gab die Regierung in diesem Punkt nach.

Am Dienstag in Bonneweg wird entlang der Parteilinie argumentiert. CSJ-Generalsekretär Laurent Braun würde die Mindestrente erhöhen, wie Martine Deprez angekündigt hat, und er hätte nichts gegen private Rentenvorsorge. Noch besser als ein Rentenvertrag im dritten Pfeiler sei übrigens „selber investieren“, in ETF-Fonds zum Beispiel: „Da wird der Erlös nur zu 50 Prozent besteuert!“ JDL-Vizepräsident Steven Milbert fände Rentenbeiträge auf Künstliche Intelligenz nicht gut, „das würde den Standort schwächen“. Zu den Renten gebe es „wie zum Wohnungsbau nicht eine einzige Wunderlösung, sondern viele kleine Schritte“. Deshalb sollten „Biergerreiß“ in die Debatte einbezogen werden.

Pierre Turquin gibt „die offizielle“ Position der Linken kund: „Wir wollen zurück auf den Stand vor der Reform von 2012.“ JSL-Präsident Max Molitor kann viel mit den Ideen von CSL-Ökonom Dylan Theis zu „alternativen Finanzierungsmöglichkeiten“ anfangen: „Die Betriebe werden immer produktiver, aber die Produktivitätsgewinne kommen nicht immer bei denen an, die arbeiten.“ Jonk-Gréng-Sprecher Kris Hansen gibt zu, dass er nicht richtig beurteilen kann, ob „eine große Reform nötig ist, oder die Stellschrauben aus der von 2012 genügen“. Zu denken geben ihm die Wachstums-Prämissen: „Nachhaltiges Wachstum war bei uns noch nie möglich“. Pirat Mathis Godefroid würde zur Finanzierung der Renten die Einnahmen aus Glücksspiel, Tabak- und Tankakzisen heranziehen, „das sollte alles ins Pensionssystem fließen“. Für die Debatte schwebt ihm eine „Quadripartite“ vor: Gewerkschaften, UEL, Bürger/innen und öffentlicher Dienst.

Öffentlicher Dienst deshalb, weil es über die Renten bei Staat, Gemeinden und der Eisenbahn ein wenig hoch hergeht. Dem „Handbuch“ von *Forum* ist zu entnehmen, dass ein Drittel der zurzeit für den öffentlichen Sektor ausgezahlten Renten bei 8 000 Euro oder mehr liegen. Mathis Godefroid von den Piraten rät, das ruhig zu sehen. „Wir müssen die zehn Prozent der Reichsten besteuern, aber das sind keine Beamten oder pensionierte Beamte.“ Der öffentliche Dienst, erinnert er, „arbeitet für uns alle“.

Vielleicht ist das politische Kalkül, denn die Piraten pflegen eine Nähe zur CGFP, seit die von der CSV bei der Interpretation des Gehälterabkommens von 2022 verraten wurde. Aber die offenbar hohen Beamtenpensionen geben im Saal zu denken. Sie erscheinen umso höher, da die CSV-Sozialministerin schon angekündigt hat, die in der Reform von 2012 auf vierzig Jahre gestreckte Rentenkürzung um zwanzig Jahre vorziehen zu wollen. Nicolas Simons von der UEL geht gerne auf die Frage ein, was er von *régimes spéciaux* im öffentlichen Sektor hält: 750 Millionen Euro stünden im Staatshaushalt für dieses Jahr als Zuwendung an den Fonds de pension für den öffentlichen Dienst, erklärt er, 2028 sollten es mehr als eine Milliarde sein. Nicht innerhalb von 20 Jahren, sondern innerhalb von fünf. Das sei ungerecht, überhaupt nicht korrekt. „Es gibt so viele Leute, denen Steuererleichterungen guttäten, Wohnungssuchende oder Geringverdiener.“

Am Ende könnte es vor allem das sein, was von dem Abend in Bonneweg hängenbleibt. Es scheint auch, als habe die Solidarität der CSL mit dem öffentlichen Dienst ihre Grenzen, als Dylan Theis meint, Pensionen von 8 000 oder 9 000 Euro im öffentlichen Sektor dürfe man nicht als Vorwand für Kürzungen im *Privé* nehmen. „Das darf man nicht miteinander vermischen, das sind zwei verschiedene Dinge.“ Max Molitor von den Jungsozialisten fragte sich, ob der Staat diese hohen Renten weiter unterstützen sollte, und Pierre Turquin von den Jonk Lénk findet, „auch im Privatsektor sind die großen hohen Renten runterzubringen“. Was vermutlich nicht die endgültige Position sowohl seiner Organisation wie der Mutterpartei sein wird, aber Zweifel am System sind aufgekommen. „Vielleicht machen wir ja in drei Monaten wieder eine Debatte“, sagt der Ökonom von der UEL. ●



Die Ökonomen Dylan Theis (links) von der Arbeitnehmerkammer und Nicolas Simons von der UEL



Marc Reiffers en mai 2022 pour la conférence de presse du groupe Encevo

IIII Pierre Sorlut

L'ancien administrateur délégué de l'entreprise publique Creos condamné lourdement au pénal pour prise illégale d'intérêt

Marc Reiffers, l'ancien patron de Creos, a été condamné en fin de semaine dernière à douze mois de prison (avec sursis) et 40 000 euros d'amende pour prise illégale d'intérêt. Statuant dans un jugement sur accord (une sorte de plai-

dé coupable), le tribunal a sanctionné Marc Reiffers pour avoir confié des chantiers de Creos à son épouse, architecte, alors qu'il dirigeait l'opérateur des réseaux énergétiques. L'intéressé, 63 ans, a quitté ses fonctions d'administrateur

délégué le 31 octobre 2022, pour partir à la retraite selon le rapport annuel. À la tête de Creos depuis septembre 2018, il avait sollicité son épouse-architecte, Madame S.*, pour un avis sur un projet, en mai 2021. Il l'a ensuite mise en contact avec le responsable immobilier de Creos pour deux études de faisabilité, à Contern et à Schifflange, attribuées en juin 2021, sans faire d'appel à concurrence, comme l'aurait pourtant voulu la procédure interne pour des marchés supérieurs à 8 000 euros.

Concernant le projet de Schifflange, Marc Reiffers s'était renseigné auprès du service juridique pour connaître les seuils de la loi à partir desquels il faut ouvrir l'offre à la concurrence. 5,4 millions d'euros pour les marchés de travaux et 431 000 pour les marchés de fournitures et de services. Le juriste complétait : « Après vérification, les activités d'architecture constituent des prestations de services lorsqu'elles sont demandées seules. Elles constituent des travaux lorsqu'elles sont demandées ensemble avec des travaux. Sachant que quand il s'agit de travaux, (...) la valeur globale estimée doit être prise en compte pour déterminer le seuil ».

À ce moment-là, l'enveloppe globale pour le projet de Schifflange s'élevait à 9,7 millions d'euros. Pour rentrer dans les clous légaux, le contrat d'architecte du 8 juin 2022 envoyé à l'épouse du grand patron a retenu une enveloppe budgétaire de 4,85 millions d'euros, portant sur le gros-œuvre, et 407 000 de frais d'architecte, soit huit pour cent de commission. Marc Reiffers s'était inquiété de savoir si le taux répondait aux règles du marché : « Also mat 8% geng dat eseu just goen, ass dat am Range fum OAI (ordre des architectes) ? » (sic), avait-il demandé à son épouse dans un courriel début juin.

Marc Reiffers et le responsable *Finance & Controlling* ont finalement signé la commande à Mme Reiffers le 17 juillet 2022, pour un montant de 407 400 euros. Le 21 juillet, le responsable conformité a eu vent du contrat signé avec l'épouse de l'administrateur délégué et a tiré le signal d'alarme. Une enquête interne a été diligentée. Le conseil d'administration a évincé l'administrateur délégué, plaçant Mario Grotz à la tête des opérations de Creos. Le premier conseiller au ministère de l'Économie est également président du groupe.

L'affaire a été dénoncée au parquet le 5 octobre par l'avocat de la société Patrick Kinsch. Dans

Une infraction « grave » mais des circonstances atténuantes, selon les juges

le dossier, figuraient les minutes d'une réunion provoquée le 22 août. « Mr Reiffers (également membre de la direction de la maison-mère Encevo) stated that as the fact to conclude a contract with one's spouse is a bit border line », y est-il écrit. Marc Reiffers a en outre fait valoir qu'avoir une architecte à portée de main et contourner la soumission publique permettait de rentrer dans les délais de la procédure *commodo-incommodo*.

L'enquête a révélé que plus de 80 000 euros ont été versés à l'architecte et que Marc Reiffers a « favorisé son épouse en demandant un paiement rapide », ce qui ne correspondait pas aux us de l'entreprise. Or, le couple menait grand train, selon les enquêteurs. Les comptes bancaires des époux « étaient majoritairement débiteurs (...), la quasi-totalité des entrées de fonds est dépensée », a rapporté la police. L'infraction de prise illégale d'intérêts est punie d'une peine d'emprisonnement de six mois à cinq ans et d'une amende de 500 à 125 000 euros. Les juges relèvent la gravité des faits, mais aussi les circonstances atténuantes : outre les aveux, l'absence d'antécédent judiciaire. Aucune interdiction d'exercer une activité auprès d'une entreprise publique n'est prononcée. Marc Reiffers « a été mis à la retraite le 21 octobre ». Creos emploie presque 900 personnes, réalise un chiffre d'affaires de 430 millions d'euros et un profit de 56, selon des résultats présentés mercredi. Laurence Zenner dirige l'entreprise depuis juillet 2023. ●

* Le nom est connu de la rédaction

T I C K E R

Lutgen 1 - Luxembourg O

Par un arrêt rendu ce jeudi à l'unanimité, la Cour européenne des droits de l'Homme a donné la victoire à André Lutgen dans son combat judiciaire contre le Grand-Duché. L'avocat avait été condamné par les juges luxembourgeois pour outrage à magistrat dans une

affaire pénale qui avait créé du remous dans le Landerneau judiciaire et trouvé un certain écho dans l'espace médiatique. Le Barreau s'était inquiété de l'inculpation d'un avocat dans l'exercice de sa profession et, en filigrane, du sentiment d'omnipotence que renvoyait la magistrature (*d'Land*, 2.7.21). En mai 2019, après un accident mortel au laminoir de Differdange d'ArcelorMittal, André Lutgen avait voulu hâter la levée des scellés afin de redémarrer la production avant le pont de l'ascension et éviter à son sidérurgiste de client des pertes financières évitables. Faute de retour du juge d'instruction, Filipe Rodrigues, André Lutgen

avait communiqué ses griefs aux ministres de la Justice et de l'Économie, avec la procureure d'État en copie. En complétant : « Ce n'est pas la première fois que j'ai un incident avec lui. » En juillet 2022, la Cour d'appel du Luxembourg avait confirmé l'outrage et reproché de « subtiles formulations pour dénigrer le juge d'instruction », « un style et des insinuations malsaines ». André Lutgen devait payer mille euros d'amende et un euro « symbolique » de dommages. Cette semaine, la Cour de Strasbourg estime que ces sanctions pénales ne trouvent pas de justification.

Les expressions utilisées par André Lutgen « peuvent être qualifiées de parfaitement inappropriées », toutefois, dans le contexte de l'affaire, elles ne peuvent pas relever du pénal. La Cour rappelle la nécessité de veiller à la liberté d'expression, quitte à froisser des susceptibilités : « Une atteinte à la liberté d'expression peut avoir un effet dissuasif quant à l'exercice de cette liberté, risque que le caractère relativement modéré des amendes ne saurait suffire à faire disparaître », écrivent les juges de Strasbourg. « Cette décision de la CEDH est une victoire importante pour l'indépendance et la liberté d'expression de l'avocat dont il a besoin pour

accomplir avec zèle et engagement sa mission devant les juridictions », commente l'équipe de défense d'André Lutgen. « La décision contribuera de manière significative à rééquilibrer les rapports entre avocats et magistrats dans un climat de respect mutuel », conclut-elle. ^{PSO}

L'autruche

Fraîchement condamnée au pénal pour manquement à ses obligations de lutte contre le blanchiment d'argent (*d'Land*, 10.05.24), la notaire Martine Schaeffer n'a pas donné suite à nos sollicitations pour dire si elle occupe toujours la présidence de la chambre

professionnelle. De même, la Chambre des notaires n'a pas répondu à la question de savoir si l'autorité de la profession a sanctionné Martine Schaeffer pour lesdits manquements. En principe, l'intéressée siège toujours au Comité de prévention du blanchiment et du financement du terrorisme, nous dit le ministère de la Justice. Ce dernier attend toutefois une « décision de la Chambre des notaires » pour statuer définitivement. Le ministère d'Élisabeth Margue ne choisit en tout cas pas d'exclure celle qui a manifestement fait preuve d'indélicatesse eu égard à ses obligations professionnelles. ^{PSO}

Un bouclier contre les sanctions

IIII Javier García Olmedo

Une banque au Luxembourg contrôlée par deux oligarques russes demande à l'Ukraine de payer 1 milliard dollars d'indemnisation sur base d'un « traité bilatéral d'investissement » conclu il y a presque trente ans entre le Grand-Duché et l'Ukraine



Juillet 2005 : Vladimir Poutine applaudissant Petr Aven, après lui avoir remis l'Ordre de mérite

Le 23 décembre 2023, ABH Holdings SA (ABHH), une banque basée au Luxembourg, introduit une demande d'arbitrage contre l'Ukraine en vertu d'un traité bilatéral d'investissement conclu entre l'Union économique belgo-luxembourgeoise et l'Ukraine en 1996. Ce traité accorde des protections généreuses aux investisseurs luxembourgeois, qu'ils soient des personnes physiques ou des sociétés. Il s'agit de droits substantiels, tels que le droit d'être indemnisés pour l'expropriation de leurs investissements, et de droits procéduraux – notamment le droit de porter une réclamation directe contre l'Ukraine devant un tribunal arbitral pour la violation de ces droits substantiels.

ABHH demande 1 milliard de dollars d'indemnisation pour « l'expropriation illégale » de Sense Bank (son prétendu investissement) par l'Ukraine en juillet 2023. Sense Bank est l'une des plus grandes banques ukrainiennes qui, avant la guerre, portait le nom d'Alfa-Bank. Cette dernière fait partie du groupe Alfa, un grand conglomerat financier et industriel privé de la Russie avec des intérêts dans le pétrole et le gaz, le commerce et la banque commerciale et d'affaires. Les oligarques russes Mikhaïl Fridman et Petr Aven sont les principaux actionnaires du groupe Alfa, qui a été sanctionné par l'UE en mars 2022.

Dans sa demande d'arbitrage, ABHH soulève l'allégation suivante : « Après le début du conflit armé avec la Russie et la consolidation politique de l'État ukrainien autour de l'exécutif qui s'en est suivie, l'État a fait volte-face dans son traitement de la Banque. En associant faussement la Banque aux hostilités russes en raison de la nationalité de certains de ses bénéficiaires effectifs, l'État a saisi l'opportunité de séparer la Banque de son propriétaire, ABHH, et de garder pour lui-même les actifs et les bénéfices de la Banque ».

C'est la structure sociétaire de ABHH et de Sense Bank qui rend cette affaire si délicate, et qui place le Luxembourg dans une situation inconfortable. En tant qu'investisseur luxembourgeois en Ukraine, ABHH détenait directement 57,6 pour cent des participations de Sense Bank, les 42,4 restants étant détenus indirectement par l'intermédiaire de sa filiale chypriote. Cependant, ABHH était à son tour partiellement détenue par Mikhaïl Fridman et Petr Aven, avec une participation de 32,8 et 12,4 pour cent respectivement. Autrement dit, la banque ukrainienne appartenait aux oligarques russes via ABHH – dont le siège se trouve sur le boulevard Prince Henri à Luxembourg-Ville. Tant Fridman qu'Aven ont été sanctionnés par l'UE et l'Ukraine.

Néanmoins, en avril dernier, la Cour de justice de l'UE les a retirés de sa liste des sanctions.

Dans un article précédent, publié en septembre 2022 dans le *Land*, j'ai expliqué comment les sanctions et mesures liées à la guerre en Ukraine peuvent donner lieu à des demandes d'indemnisation en vertu de traités bilatéraux d'investissements (TBIs). Conformément au TBI Luxembourg-Ukraine, invoqué par ABHH, chacune des parties contractantes a convenu de « ne prendre aucune mesure d'expropriation ou de nationalisation ni aucune autre mesure dont l'effet est de déposséder directement ou indirectement les investisseurs de l'autre Partie contractante des investissements qui leur appartiennent sur son territoire » à moins que les mesures soient « assorties de dispositions prévoyant le paiement d'une indemnité adéquate et effective ».

Comme tous les TBIs, celui conclu entre le Luxembourg et l'Ukraine stipule un critère qui permet d'identifier les investisseurs susceptibles de bénéficier de la protection du traité. Ce critère est le lien de nationalité entre un investisseur et un État signataire. En effet, les TBIs ont pour vocation de protéger les nationaux d'une partie contractante qui réalisent un investissement sur le territoire de l'autre partie contractante. Cela signifie que seuls les investisseurs ayant la nationalité d'un État contractant ont le droit de porter plainte contre l'autre État contractant qui accueille leurs investissements. Définir l'investisseur protégé dans un TBI devient ainsi un critère primordial pour déterminer la portée de la protection que celui-ci offre. Le TBI entre le Luxembourg et l'Ukraine définit comme investisseur pouvant demander une indemnisation à l'Ukraine pour les dommages causés à ses investissements « toute personne morale constituée conformément à la législation [...] du Grand-Duché de Luxembourg [...] et ayant son siège social sur le territoire [...] du Grand-Duché de Luxembourg ». Nulle part dans cette définition ou dans le reste du traité, le Luxembourg et l'Ukraine ont inclus des restrictions dans les cas où l'investisseur serait contrôlé directement ou indirectement par des ressortissants russes, qu'ils soient sanctionnés ou non. Selon ABHH, la banque est donc un « investisseur » aux fins du TBI puisqu'elle est « une personne morale constituée conformément aux lois du Grand-Duché de Luxembourg et qu'elle y a son siège social ». Pour le prouver, ABHH a présenté un extrait du Registre de commerce.

Lorsque le TBI applicable n'exige que l'incorporation et le siège social d'un État Partie pour

considérer une société comme ressortissant protégé, les tribunaux arbitraux n'ont pas trouvé nécessaire de chercher au-delà qui contrôle vraiment la société. Si l'on suit la pratique arbitrale prédominante, il semble qu'en tant que société basée au Luxembourg, ABHH a droit à la protection du TBI Luxembourg-Ukraine. En outre, les actes de l'Ukraine pourraient constituer une violation du traité dans la mesure où l'État a directement exproprié un investissement sans verser d'indemnité adéquate et effective.

Compte tenu de ce qui précède, la question se pose de savoir si le Luxembourg a intérêt à conserver des traités qui permettent aux entreprises basées sur son territoire et ayant des liens avec la Russie d'obtenir une indemnisation contre l'Ukraine. Il convient de souligner que, dans sa version actuelle, le TBI Luxembourg-Ukraine couvre potentiellement des sociétés luxembourgeoises, telles que ABHH, dont les actionnaires sont des oligarques russes sanctionnés par l'Ukraine et l'UE. Difficile de ne pas voir l'ironie de la situation...

Le TBI Luxembourg-Ukraine n'est cependant pas le seul traité susceptible de susciter des demandes d'indemnisation. Les sanctions contre la Russie et certains de ses ressortissants suite à l'invasion de l'Ukraine auront un impact économique sévère sur les investissements et les affaires dans d'autres États qui, comme le Luxembourg, ont imposé ces sanctions. À cet égard, le Luxembourg a également signé un TBI avec la Russie en 1989 en vertu duquel l'État s'est engagé « à assurer sur son territoire aux investissements effectués par des investisseurs de l'autre Partie contractante un traitement juste et équitable excluant toute mesure injustifiée ou discriminatoire ». En ce qui concerne la Russie, ce traité définit les investisseurs de l'autre partie comme « toute personne morale constituée selon la législation [...] soviétique, ayant son siège social sur le territoire [...] de L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques [...] et qui peut [...] réaliser des investissements sur le territoire de l'autre Partie contractante ». Conformément à ce traité, une société constituée en Russie qui exerce ses activités dans le Luxembourg via une subsidiaire frappée par des sanctions peut porter une réclamation contre l'État devant un tribunal arbitral si elle considère que son investissement a été traité de manière injustifiable et discriminatoire.

Les sanctions peuvent également impacter négativement la valeur des actions détenues par des actionnaires d'une société qui opère un investis-

sement dans l'État. À part l'Ukraine et la Russie, le Luxembourg a conclu 47 TBIs avec des pays qui incluent explicitement dans la définition de l'investissement protégé « les actions, obligations, parts sociales et toutes autres formes de participations, même minoritaires ou indirectes, dans le capital de sociétés constituées sur le territoire de l'une des Parties contractantes », comme la note, par exemple, le Luxembourg-Mauritius TBI. Il résulte de ces dispositions que chaque société actionnaire dans un montage d'investissement a la qualité d'investisseur protégé dès lors qu'elle peut être considérée comme contrôlant indirectement la société constituant l'investissement. Cela signifie qu'il est possible de remonter la chaîne des investisseurs jusqu'à trouver une société ou une personne physique qui a la nationalité utile d'un État Partie au TBI invoqué devant les arbitres.

La variété des investisseurs qui peuvent potentiellement entrer dans le champ d'application de ces TBIs est aussi grande et complexe que le nombre et la nature des sanctions. L'UE a imposé des restrictions à la Banque centrale de Russie, en interdisant toutes les transactions liées à la gestion de ses réserves et de ses actifs. Les banques privées et les entreprises ont également fait l'objet de sanctions sur les marchés des capitaux. L'UE a enfin imposé plusieurs restrictions à l'importation et à l'exportation. Côté export, elles concernent les technologies de pointe, comme les équipements de transport et de l'industrie énergétique ou les produits de l'industrie aéronautique et spatiale. Côté import, les restrictions visent des produits tels que le pétrole brut, le charbon, l'acier et l'or. Le respect des sanctions n'incombe pas seulement aux fonctionnaires du gouvernement, mais s'impose aux personnes morales ayant leur siège social, un établissement stable ou leur centre des intérêts principaux sur le territoire luxembourgeois.

Dans l'éventail des demandeurs potentiels, nous devrions considérer les actionnaires basés dans un pays situé en dehors de l'UE mais ayant conclu un TBI avec le Luxembourg. Compte tenu de la diversité des sanctions et des secteurs, ainsi que des nombreux TBIs extra-communautaires conclus par le Luxembourg, on peut imaginer la pléthore de réclamations possibles. Prenons l'exemple d'une société ou d'une personne physique de nationalité mauricienne qui détient des actions dans une entité opérant dans le secteur financier luxembourgeois. Si le gouvernement gèle ou saisit les actifs de cette entité, avec pour conséquence qu'elle ne peut plus exercer ses activités au Luxembourg, les actionnaires mauriciens peuvent demander une indemnisation en vertu du Luxembourg-Mauritius TBI.

L'Ukraine n'est pas le seul pays susceptible d'être attiré à des procédures arbitrales initiées par des investisseurs affectés par les mesures découlant de la guerre. Le régime actuel de sanction pourrait également violer des engagements souscrits par le Luxembourg aux termes de ses accords internationaux d'investissements. Le Luxembourg doit être conscient des protections offertes par ces traités et considérer dans quelle mesure ceux-ci pourront être utilisés comme bouclier contre les sanctions. ●

Javier García Olmedo est docteur en droit international et chercheur à la faculté de droit de l'Université du Luxembourg. Ses domaines de spécialisation comprennent la nationalité et la migration, le droit économique international et le règlement des différends



Der gebrochene Code

IIII Henning Marmulla

Der ESC muss sich neu erfinden und selbstbewusst politisieren

Am vergangenen Samstag fand das Finale des Eurovision Song Contest im schwedischen Malmö statt. Stärker als jemals zuvor zeigte sich, dass der unpolitische Anspruch der European Broadcast Union und die überpolitisierte Wirklichkeit nichts miteinander zu tun haben.

Am Anfang war der Song. Er stand im Zentrum eines Wettbewerbs, in dem die beste Komposition ausgezeichnet wurde. Länder, die sich im Jahrzehnt zuvor noch mit Waffen kriegerisch gegenüberstanden hatten, stritten nun friedlich und musikalisch um eine Auszeichnung. So begann der Eurovision Song Contest (ESC) im Jahre 1956 in Lugano. Er war Friedensangebot und Kennenlern-Workshop zugleich und verstand sich vom ersten Jahr an als dezidiert unpolitisch.

Ein bisschen Frieden

Das alles begann mit nur sieben teilnehmenden Ländern. Mit einem gedeihenden Europa wuchs auch der Wettbewerb. Doch die Grundidee blieb: Der ESC stand für Völkerverständigung und Frieden. Diese Maxime fand ihren Höhepunkt 1982, als das Land, das weniger als ein halbes Jahrhundert zuvor den totalen Krieg über die Welt gebracht hatte, den Wettbewerb erstmals gewann: mit dem Titel „Ein bisschen Frieden“. War das denn keine politische Botschaft? In den Augen der European Broadcast Union (EBU), die den Wettbewerb seit 1956 verantwortet, anscheinend nicht. Denn die Forderung nach Frieden wurde als universale, eher ethische als politische wahrgenommen. Und der im Lied von Nicole besungene Frieden verharrte im Abstrakten: „Ein bisschen Frieden, ein bisschen Träumen, und daß die Menschen nicht so oft weinen.“ Bis heute ist es ein zentrales Credo des ESC, dass er eine unpolitische Veranstaltung sein will. Und genau das ist sein Problem, das sich im Jahr 2024 deutlicher darstellt als jemals zuvor.

Das Politische beim ESC

Die Kluft zwischen unpolitischem Selbstbild der EBU und politischer Praxis der Teilnehmer wurde schon häufig deutlich. 2016, also nur zwei Jahre nach der Besetzung und Annektierung der Krim durch Putin-Russland, gewann die ukrainische Teilnehmerin Jamala mit einem Lied über ihre 1944 durch das Sowjet-Regime deportierten krimtatarischen Großeltern. Die Türkei, die 2003 gewann, nimmt schon seit 2013 nicht mehr am ESC teil. Der ursprüngliche Grund war die Kränkung über das schlechte Ergebnis im Jahr zuvor. Als dann aber 2014 eine „Frau mit Bart“ für Österreich gewann, wie der damalige Generaldirektor des türkischen Staatsfernsehens TRT, Ibrahim Eren, despektierlich kundtat, war klar, dass die Türkei nicht zurückkehren würde. Die Europäer hätten ihre Werte vergessen, ärgerte sich Eren angesichts des Auftritts von Conchita Wurst. Und als Netta 2018 den Sieg für Israel holte und der ESC also im Jahr darauf in Tel Aviv ausgetragen wurde, gab es härteste Boykottaufrufe. Das Politische begleitet den Wettbewerb schon seit langer Zeit. Und in vielen eher wertkonservativ ausgerichteten Ländern muss es noch heute als politisch problematisch angesehen werden, wenn mittlerweile neben halbnackten Frauen (was nie ein Problem war) auch fast nackte Männer auftreten, vom non-binären Sieger dieses Jahres, dem Schweizer Sänger Nemo, ganz zu schweigen. Machen wir uns also nichts vor: Dieser Wettbewerb war nie und ist nicht unpolitisch.

[Fortsetzung von Seite 15]

Das, was als politisch angesehen wird und was nicht, ist sowieso geografisch unterschiedlich und hat sich auch historisch über Jahrtausende (bis in die Antike hinein) stets verändert. Ein interdisziplinärer Bielefelder Sonderforschungsbereich hat zu diesem Thema elf Jahre lang geforscht (2001 bis 2012) und interessante Ergebnisse vorgelegt. Die Grundthese: Das Politische ist nie fixiert, sondern immer Gegenstand von Deutungskämpfen. War die „Frau mit Bart“ vor zehn Jahren noch in den meisten EBU-Staaten ein Politikum, ist Nemo das heute sicherlich nicht mehr in diesem Maße – auf keinen Fall in Ländern wie Island oder Deutschland, wo das dritte Geschlecht personenstandsrechtlich eingeführt ist. War das Wort Frieden 1982 noch eine unschuldige Selbstverständlichkeit, kann es heute zum Skandal werden, wenn die ADR mit „The Knotted Gun“ in den Europawahlkampf zieht oder die AfD sich als Friedensbringer gegenüber den „Kriegstreibern“ von den Grünen inszeniert. Die Gretchenfrage also ist nicht die, ob der Wettbewerb politisch ist oder nicht (er ist es), sondern die, was in den Augen der EBU, die noch immer ihr unpolitisches Selbstbild vertritt, als politisch angesehen wird und was nicht.

Wenn man sich anschaut, wie der diesjährige Wettbewerb abgelaufen ist, und auch die Ereignisse am Rande der Übertragungen berücksichtigt, muss man feststellen, dass anscheinend die Diskriminierung, Einschüchterung und Demütigung einer jüdischen Künstlerin nicht als politisch angesehen wird. Denn genau das ist geschehen. Genau das hat die EBU zugelassen.

Die Jüdin muss sich verstecken

Los ging dieser unverzeihliche Skandal damit, dass die diesjährige israelische Teilnehmerin Eden Golan ihren Text auf Forderung der EBU mehrfach umschreiben musste. Frühere Versionen waren in den Augen der ESC-Organisation zu politisch. In der ersten Version ihres Beitrags, der damals noch „October Rain“ hieß, sang sie harmlos im Refrain: „I’m still wet from this October rain.“ Doch in den Augen der EBU war das Wort Oktober eindeutig zu politisch, verweise zu eindeutig auf die Massaker vom 7. Oktober 2023, sodass Eden Golan schließlich mit dem Vers „I’m still broken from this hurricane“ antrat. Als sie in Malmö anreiste, war ihr sicherlich nicht bewusst, was für ein „Hurricane“ ihr persönlich noch bevorstehen würde.

Eden Golan wurde von den Organisatoren streng geraten, sich während der Veranstaltungstage auf dem Hotelzimmer aufzuhalten. Die EBU und die Sicherheitskräfte vor Ort sahen sich nicht in der Lage, sie angesichts zahlreicher angemeldeter und genehmigter pro-palästinensischer Demonstrationen jenseits ihres Zimmers zu beschützen. Abgesehen von der skandalösen Tatsache, dass ein Land wie Schweden glaubt, nicht für die Sicherheit einer jüdischen Israelin aufkommen zu können, setzt dies auch ein fatales Zeichen an die Protestierenden auf der Straße. Frei nach dem Motto: Wenn ihr nur laut genug seid, verstecken sich die Juden von ganz allein. Aber auch in den wenigen Momenten, in denen die Künstlerin so tun durfte, als sei sie eine normale Teilnehmerin wie alle anderen, versauten ihr wahlweise das Publikum oder ihre Mitstreiter die Freude am ESC. Während einer Pressekonferenz, auf der Golan höflich Fragen beantwortete, tat die griechische Teilnehmerin so, als würde sie einschlafen, und der holländische Teilnehmer zog sich eine Flagge über den Kopf. Die irische Teilnehmerin weinte vor politischer Verzweiflung, als bekannt wurde, dass Israel den Sprung ins Finale geschafft hatte. Diese Tränen zählte die EBU nicht als politisch, das Wort „Oktober“ aber schon. Zeitgleich wurden in Kopenhagen das Denkmal zu Ehren der Rettung der Juden während der Shoah und in den Niederlanden Stolpersteine für im Holocaust ermordete Juden geschändet, und in Malmö gingen bei mehreren Demonstrationen jeweils mehr als 10 000 Menschen unter Beteiligung von Greta

In Malmö haben wir den Verlust jeglicher Standards eines fairen Wettkampfs erlebt

Thunberg auf die Straßen, um gegen die Teilnahme der israelischen Künstlerin zu protestieren. Dass Eden Golan all das überhaupt ausgehalten hat, um dann noch im zweiten Halbfinale am Donnerstag und im Finale am Samstag tapfer zu singen, grenzt an ein Wunder. Und als sei das alles nicht genug, wurde sie dort auch noch ausgebuht, wie kein anderer Künstler vor ihr in der fast 70-jährigen Geschichte des ESC.

Was wir in der vergangenen Woche in Malmö erlebt haben, ist nicht nur eine Politisierung eines ohnehin politisch durchzogenen Wettbewerbs, sondern der Verlust jeglicher Standards eines fairen Wettkampfs. Die EBU ist an ihrem Anspruch gescheitert, Hass von einer Teilnehmerin fernzuhalten. Das Ganze gipfelte dann noch in der während einer Presskonferenz gestellten Frage eines polnischen Journalisten, der wissen wollte, ob Eden Golan jemals darüber nachgedacht habe, dass sie mit ihrer Anwesenheit ein Risiko und eine Gefahr für andere Teilnehmer und die Öffentlichkeit darstelle. Da wird – Juden sind es gewohnt – das Opfer zum Täter gemacht, und der Jüdin wird vorgeworfen, dass andere sie hassen. Es gab bei diesen Vorfällen und den Demos in Malmö keine einzige kritische Stimme zur Hamas, die das schlimmste Massaker an jüdischen Menschen seit dem Holocaust zu verantworten hat und als *de facto*-Regierung Gazas die eigene Bevölkerung als menschliche Schutzschilde instrumentalisiert. Stattdessen wurde Eden Golan als der personifizierte Feind ausgemacht, der nicht nur Buh-Rufe und Pfiffe, sondern sogar Morddrohungen erhielt.

Die schweigende Mehrheit hat entschieden

Das Interessante bei der ganzen Geschichte ist, dass Straße und Saal zwar laut waren und die Votings der internationalen Jurys bescheiden für Israel ausfielen, die Stimmen der Zuschauer (die zweitmeisten Zuschauer-Punkte gingen an Golan) aber letztendlich den Ausschlag dafür gaben, dass Israel auf dem fünften Platz landete – auch wenn man nicht wissen kann, ob dies Solidaritätsgesten waren oder Stimmen, die sich von einer perfekt komponierten und vorgetragenen Ballade haben überzeugen lassen. Eine Minderheit kann laut sein und sich im Recht sehen, aber sie stellte letzten Samstag nicht die Mehrheit. Diese wurde gebildet von den bequemen Menschen – dem Autor inklusive –, die auf den Sofas in ganz Europa saßen und zum Telefon griffen.

Identitäre Angriffe auf den anti-identitären ESC

All die Boykottversuche, die es im Vorfeld des ESC gegen Israel gab und denen die EBU glücklicherweise widerstand, haben eines deutlich gemacht: Die Logik des Boykotts widerspricht der ESC-Kernidee zutiefst. Denn diese Logik ist eine fundamental identitäre, weil sie nicht nur Waren, sondern auch Menschen aufgrund ihrer Herkunft für ein Verhalten in Haft nimmt, mit dem die boykottierten Personen rein gar nichts zu tun haben. Diese identitätspolitische Haltung, die nichts mit europäischen oder ESC-Werten zu tun hat, konnten wir auch nach dem Sieg Talis, die Luxemburg das erste Mal seit einer 31-jährigen Pause mit dem Song „Fighter“ in Malmö vertrat, beobachten, als Serge Tonnar sich nach ihrem Sieg im luxemburgischen Vorentscheid auf Facebook darüber beschwerte, dass kein einziger der acht Kandidaten mit einem Lied „in unserer Muttersprache“ angetreten und dass der Siegersong gar von einem internationalen Team geschrieben worden sei (beides ist gängige Praxis beim ESC). Was Tonnar und andere identitätsbewegte Aktivisten von links wie von rechts nicht verstehen: Der ESC ist radikal anti-identitär sowie postnational.

Man kann beim ESC nie für das eigene Land abstimmen. Man ist bei diesem Wettbewerb, wenn man sich beteiligen möchte, quasi gezwungen, sich auf die Beiträge der anderen Länder einzulassen und sie – anders als bei einer Fußball-EM – zu

unterstützen. Dies ist europäische Integration in Vollendung, was all die Buh-Rufer und Aktivisten, die Eden Golan lautstark angingen, aber nicht begreifen. Sie haben in ihrem Hass auf eine jüdische Künstlerin den „Focus on Identity“ gelegt, das Motto des ESC aber war „United by Music“.

ESC 2025ff.

Wie der Wettbewerb nach dem Skandal dieses Jahres weitergehen soll, wird sich noch zeigen. Ein weiteres Beispiel zur „unpolitischen“ Haltung der EBU gibt Anlass zur Sorge. Wie *Radio 100,7* am vergangenen Dienstag berichtete, soll Zuschauern, die Europa-Fahnen bei sich hatten, der Zutritt zum ESC-Finale von den Sicherheitskräften verwehrt worden sein. Die EBU begründete dies mit dem abstrakten Argument einer angespannten geopolitischen Situation. Darauf kann es nur eine Antwort geben: Wenn ein europäischer Wettbewerb wie der ESC Europa-Fahnen für zu politisch hält, können wir das ganze Projekt ESC einstampfen. Das wäre dann sicherlich auch im Interesse all der rechtsradikalen Parteien in ganz Europa, die fordern, dass die EU in einen lockeren Bund europäischer Staaten umgewandelt werden müsste. Die Wahlen im kommenden Monat werden zeigen, in welchem Ausmaß die EU-Wähler auf diesen Mumpitz reinfallen. Aber wenn die ESC-Maxime des Unpolitischen dazu führt, dass man bei diesem Wettbewerb keine Europa-Fahne mehr wehen lassen darf, hat sich Europa aufgegeben. Und spätestens dann muss man – als Freund des ESC und als überzeugter Europäer – für eine selbstbewusste Politisierung des ESC plädieren. Es mag sein, dass in Zeiten sich pluralisierender Wertvorstellungen dem einen oder anderen europäische Werte gegen den Strich gehen (die Hamburger Kalifats-Träumer würden es Wertediktatur nennen), aber ein ESC muss genau diese Werte standhaft und selbstbewusst verteidigen. Und dazu gehört eben auch, dass weder eine jüdische noch eine christliche, muslimische oder atheistische Künstlerin jemals wieder derart aufgrund politischer Konflikte ausgebuht werden darf.

Luxemburgs Comeback

Luxemburg hat bei seinem Comeback nach 31 Jahren übrigens alles richtig gemacht. Beim Vorentscheid, der im Januar in der Rockhal stattfand und der bis ins kleinste Detail professionell und liebevoll produziert war, wurde aus acht sehr guten Titeln der Song gewählt, der echte Chancen auf einen Gewinn hatte (Platz 13 ist tatsächlich ein würdiger Comeback-Platz). Tali hat fantastisch gesungen, eine tolle und sympathische Show abgeliefert, und die Überarbeitung des Songs, die es vor dem Wettbewerb noch gab, hat sich gelohnt. Man kann nun berechtigt hoffen, dass Luxemburg auch im kommenden Jahr wieder dabei sein wird.

Zahlreiche andere Songs des diesjährigen Wettbewerbs wären in einem Beitrag wie diesem zu erwähnen: angefangen beim Ohrwurm der Ukrainerinnen (Platz 3) über die Mitgröl-Rock-Nummer der Kroaten (Platz 2) bis hin zur griechischen Rosalía-Epigonin Marina Satti (Platz 11). Auch einige Peinlichkeiten könnte man, wie jedes Jahr, aufzählen, von denen die schlimmste die der Finnen mit ihrem pubertären und abgestandenen Penis-Humor war. Man könnte darüber rätseln, warum so viele Sängerinnen mit exakt vier Tänzern auftraten. Man könnte auch erwähnen, dass die schwedischen Produzenten dieses ESC drei in jeder Hinsicht perfekte Shows auf die Bühne gebracht haben und dass die Moderatorinnen mit ihrem trockenen Humor zu den besten der langen ESC-Geschichte zählen dürften (was man von den kommentierenden Neulingen im luxemburgischen und im deutschen Fernsehen leider nicht behaupten kann). Aber für diese Aspekte ist kein Platz, weil das Politische nicht nur den ESC, sondern auch die Berichterstattung darüber durchkreuzt hat.

Lang lebe der ESC!

Bei diesem ESC wurde der Code gebrochen. Nicht vom non-binären Künstler Nemo („I broke the code“), sondern von einem Publikum im Saal und Demonstranten davor, die in ihrem antisemitischen Furor eines der schönsten TV-Ereignisse des Jahres und seine Werte zerstört haben. Im Januar ist der Luxemburger Siegerin Tali ihre Trophäe heruntergefallen, letzten Samstag ist dem ESC-Gewinner Nemo das Gleiche passiert. Vielleicht ein gutes Zeichen? Der ESC ist tot – lang lebe der ESC! Rise like a Phoenix! ●

Henning Marmulla ist selbstständiger Lektor in Luxemburg-Stadt.

Die in der Rubrik „Meinung“ erscheinenden Beiträge geben die Ansichten ihrer Autor/innen wieder. Sie müssen nicht mit denen der Land-Redaktion übereinstimmen.



Die Übung
Trikonasana,
das Dreieck,
im Yogazentrum
La Source

Gilles Kayser

Herab- schauender Hund

IIII Sarah Pepin

**Die Yoga-Szene verwässert
und kommerzialisiert sich
zunehmend. Davon
profitiert (fast) niemand**

Eine Handvoll Frauen legt ihre Beine an die Wand. Im Hintergrund läuft leise Musik, eine Stimme geleitet durch die Bewegungen, erinnert daran, dass Dankbarkeit, für das, was wir im gegenwärtigen Moment haben, der Schlüssel zur Glückseligkeit ist. Einatmen, ausatmen, ein Zurückdrücken in den herabschauenden Hund. Am Ende Savasana, *corpse pose*, tiefe Endentspannung. Für kurze Zeit Ruhe und die Einsicht, dass die Lehrerin recht hat. Yoga boomt, auch in Luxemburg. Der grüne Ex-Energieminister Claude Turmes praktiziert bekanntlich täglich und bot seinen hohen Beamten Kurse im Ministerium an. Im Wahlkampf 2018 wurde zum „Yoga mit Claude“ nach Ingeldorf geladen, um politische Schwerpunkte der Partei darzulegen. Auch anderweitig hat sich die Praxis in den Mainstream eingegliedert: Mittlerweile können Interessierte in Kindhaltung in der Philharmonie Schubert oder Profokiev lauschen, sich schwitzend in Hängematten verrenken und im Sommer barfuß auf der Wiese *Chaturangas* (eine Art tiefe Liegestütze) machen. Sowohl in Studios als auch in Fitnesszentren gibt es Yoga à gogo: Aerial Yoga, Power Yoga, Hot Power Tropics Fusion Yoga, Kinderyoga, Inside Flow Yoga, Hot and Funky Yoga, Somatics Yoga, Yin Yoga, Yang Yoga. Jeden Tag gibt es Dutzende Kurse zu besuchen, die Schüler/innen mit einem Klick über Apps wie Mindbody buchen können.

Eines der Urgesteine der Luxemburger Szene ist Denise Pesch. Sie unterrichtet seit 40 Jahren, seit 1991 existiert ihr Yogazentrum La Source. An einem sonnigen Mittwochmorgen öffnet ihr Partner Fredric Bender, gebürtiger Amerikaner, die Tür zum Haus in Walferdingen. Ein luftiges Wohnzimmer mit großem Klavier, hohen Decken und viel Licht erstreckt sich, auf dem Tisch im Esszimmer stehen Blumen. Es ist sehr ruhig, Denise Pesch tritt herein, streicht Falten aus der Tischdecke und setzt sich. Biologischer Ingwertee wird in japanischen Teebechern serviert.

Neben dem Wohnzimmer liegt die erste Shala, in der Denise in den 90-er-Jahren zu lehren begann. „Damals unterrichteten eine Reihe Frauen in ihren eigenen Wohnzimmern. Um Werbung zu machen, legten wir Flyer in die Bioläden des ganzen Landes“, sagt Fredric Bender. „Wir haben das alles gemeinsam gemacht“, erklärt Denise Pesch und unterstreicht das Wort gemeinsam. Eine andere Atmosphäre habe geherrscht, eines des Miteinanders. Viel Werbung habe man nicht gebraucht, da sich das Angebot herumgesprochen habe. Langsam mussten andere Räume her, denn die Nachfrage stieg. Erst wurde in einer *salle polyvalente* in Walferdingen geübt, dann im Konviktsgaard, wo die Räume stundenweise gebucht werden konnten. 2014 fassten sie den Entschluss, ein eigenes Zentrum in Strassen zu eröffnen. Dabei melden sich Schüler/innen für ein Semester an, was eine gewisse Beständigkeit und Verbindlichkeit sicherstellt: „Wir kennen unsere Schüler.“

Unterschieden wird grundsätzlich zwischen dem, was heute als Yoga vermarktet wird, und einer Tradition, die ihre Wurzeln vor etwa 3 000 Jahren hat. Yoga bedeutet auf Sanskrit „Union“, also Einheit. Angestrebt wird, den

[...]

[Fortsetzung von Seite 17]

Körper und den Geist in die Gegenwart zu bringen, und *samadhi* zu kultivieren, eine Art reines Bewusstsein. Zu Beginn bestand die Praxis hauptsächlich in Meditation. Die Atmung spielte immer schon eine große Rolle. Gurus lehrten ihre *disciples*, oft in Einzelsitzungen. Die Art modernes Yoga, dessen Fokus primär auf den physischen Übungen (Asana) liegt und das sich im Westen durchgesetzt hat, ist etwa hundert Jahre alt. Indra Devi, eine Yogalehrerin die 1899 in der ehemaligen Sowjetunion zur Welt kam, trug maßgeblich zur Verbreitung im Westen, insbesondere in Hollywood, bei. Sie war – neben B.K.S Iyengar und K. Patthabi Jois – Schülerin von Tirumalai Krishnamacharya, der als „Vater des modernen Yoga“ gilt. Aus diesem „posturalen Yoga“ sind viele gegenwärtige Stile erwachsen: Jivamukti, Ashtanga Vinyasa, Iyengar. Was heute als Yoga gelehrt wird, ist im besten Fall ein Resultat dieses Kulturkontaktes. In einer säkularer werdenden Gesellschaft nimmt die Praxis für manche auch die Rolle einer spirituellen Stütze ein. „Im Yoga geht es darum, dort zu sein, wo man ist – während die Gegenwartskultur eine des Fortschritts und des konstanten Verbesserns ist“, sagt Denise Pesch. Natürlich sei es für viele toll, wenn sie ihre Zehen zum ersten Mal berühren könnten – doch dies sei eine oberflächliche Art, Yoga zu definieren.

Zu beobachten ist eine Verballhornung des Begriffs. Denn mittlerweile wird weltweit auch Beer Yoga, Goat Yoga oder Puppy Yoga angeboten. Die Kombination aus Yoga und Kapitalismus birgt unendlich viel Raum für vermeintliche Innovation. Für Denise Pesch und Fredric Bender hat vieles davon nichts mehr mit Yoga zu tun. „Damit man die Praxis Yoga nennen kann, muss sie in den alten Schriften oder in der mündlichen Tradition vorkommen“, entgegnet Fredric Bender. Außerdem sei das Ziel, den Blick nach innen zu richten, Stillheit zu erfahren. Viele Kurse, die heute als Yoga durchgehen, könnten Spaß machen und einem guttun, könnte man aber nicht mehr Yoga nennen. „Ein alter Yogi in seiner Höhle wird kaum aufwachen und ein *Instagram*-Reel machen. Aber Kurse über die Bhagavad Gita (*zentrale Schriften des Hinduismus, Anm.d.Red*) ziehen kaum Schüler an.“

„Viele Stereotypen und Klischees werden einfach nachgeplappert. Wie man den Wurzeln des Yoga gerecht wird, auch sprachlich, ist etwas, was wir gerne mehr ansprechen würden“, sagt Zoé Galassi, Mitgründerin der Asbl Yoga am Minett (Yam), die in Esch und Differdingen Kurse anbietet. Sie habe ihre erste Yogaerfahrung als Lehrerin in einem besetzten Haus in Amsterdam gemacht, wo die Atmosphäre ungezwungen war. Die schicke Yoga-Szene in Luxemburg-Stadt empfand sie als Schock und beschloss, einen entspannteren Rahmen zu kreieren. Yam arbeitet auf Pop-Up Basis und bietet unter anderem Kurse im Bâtiment4 an. Einige Lehrerinnen kommen aus dem sozialen Bereich und wünschen sich, dass Yoga für alle, sowohl physisch als auch finanziell, zugänglich ist. „Uns liegt eine gewisse Einfachheit am Herzen und deshalb haben wir zum Beispiel eine Etikette, was unsere Outfits angeht. Wir wollen als Lehrende keine Ablenkung sein.“ Was das Yoga an sich angeht, sagt sie: Das Einfache ist äußerst unterschätzt. Back to Basics sei in allen Hinsichten ein guter Weg.

Maura Pianaro unterrichtet ihrerseits sogenannten Inside Flow, einen Stil, der Yogaasanas mit einer Tanzchoreografie kombiniert und zu lauter Popmusik geübt wird. Der Deutsch-Koreaner Young Ho Kim hat diesen Stil 2008 erfunden. Seit ein paar Jahren reist Maura Pianaro damit durch die Welt, unterrichtet vor Dutzenden Frauen in Thailand, Taiwan oder Korea. Sie qualifiziert ihren Stil als „moderner“, es gehe darum „heart, mind und body zu connecten“. Yoga sei für sie eine Meditation und sie käme dadurch in Einklang mit sich selbst. Sollte Yoga nicht zeitlos sein? Eine Praxis von vor 3 000 Jahren sei keine mehr fürs moderne Leben, entgegnet sie. Sie müsse sich weiterentwickeln, sie könne nicht einfach stehenbleiben; außerdem dürfe man sich „nicht immer so ernst nehmen“.

Dass Yoga gut für die Gesundheit ist, belegt die Wissenschaft. Schätzungsweise 300 Millionen Menschen weltweit praktizieren, Tendenz steigend. Dabei entgegnet die Interviewten, intensivere Klassen seien weitaus gefragter als sanftere Varianten. Das Motto lautet: „the harder the better“ oder „make them sweat“. Aus dem Fokus auf die Asana als Fitnesstrend ist in westlichen Gesellschaften ein regelrechter Körperkult entstanden, der wenig überraschend auf die große Mehrheit an Frauen abzielt, die praktizieren. Glaubt man *Instagram*, ist der stereotypische

Yogi weiblich, jung, sehr fit, mit hypermobilen Gelenken und einer Affinität für eindrucksvolle Natur und Sonnenuntergänge. Auch das steht im Widerspruch zum inklusiven Anspruch der Lehre – und ist perfekt für weitere Missstände, denn die Hierarchie, die im Idealfall Wissen vermittelt, wurde und wird genauso oft missbraucht. Sexuelle Übergriffe waren bei Gurus wie Yogi Bhan und Bikram Choudhury, dem Gründer des Bikram/Hot Yoga, an der Tagesordnung. Superreich sind beide geworden. Ökonomie und Moral sind bekanntlich zweierlei. Tut man vermeintliche Spiritualität hinzu, brennt es regelrecht. Neben den in Verruf geratenen Gurus sind die großen Gewinner der auf weltweit 100 Milliarden geschätzten Yogaindustrie zum Beispiel Leggingshersteller wie Lululemon, deren Umsatz vergangenes Jahr bei über 5,5 Milliarden Dollar lag.

Neben privaten Anbietern gibt es auch in etlichen Gemeinden Yogakurse. Die Räume stehen dort zur Verfügung, brauchen nicht extra angemietet zu werden, Gemeinden müssen keine Mehrwertsteuer zahlen. Dementsprechend sind die Kurse billiger. (Fitnesszentren müssen lediglich drei Prozent Mehrwertsteuer zahlen, während Yogazentren 17 Prozent berechnen.) „Eigentlich kommt dieser Mangel an ökonomischer Abhängigkeit, den es in Gemeinden gibt, dem Kern eines richtigen Yoga-Studios im Sinne einer Non-Profit-Organisation am nächsten. Für kommerzielle Studios ist es unlautere Konkurrenz“, sagt Fredric Bender. Kurspreise variieren, in der Hauptstadt zahlt man (auch aufgrund von Mietpreisen) bis zu 30 saftigen Euro für eine 60-minütige Session, was einen Großteil der Bevölkerung ausschließen dürfte. Diskussionen, wie aus der Yogalehre ein gewinnbringendes, aber ethisches System werden könnte, werden nicht geführt. Das liegt auch daran, dass es keinen aktiven Verband gibt, der Yogalehrer untereinander vernetzt und neuen Lehrern Mentoren zur Seite stellen würde. Die Fédération nationale des écoles de yoga (Fnely) ist kaum aktiv. Dabei wäre eine übergreifende Instanz sehr hilfreich, findet Zoé Galassi.

Als größter Anbieter Luxemburgs sticht Yogaloft hervor, der mittlerweile an fünf Orten in und um die Hauptstadt zu finden sind. Mehr als 45 Lehrerinnen unterrichten dort über 100 Kurse pro Woche. Eine von ihnen bietet Luxusretreats in einem toskanischen Anwesen an, Mindestkostenpunkt 2 800 Euro. Auf seiner Homepage bezeichnet sich das Studio als „der Ort, an dem Luxemburg Yoga macht“. Geführt wurde die Firma von der finnischen adligen Familie Ehrnrooth, bis sie 2014 von schwedischen Assetmanagern übernommen wurde, unter anderem Johan Kuylenstierna. Zwei Jahre später trat dessen Tochter Amelie Kuylenstierna gemeinsam mit ihrer Businesspartnerin Amanda Heinen an (die unter dem indischen Namen Ananda Tulsi in Erscheinung tritt). Eine Interview-Anfrage des *Land* über ihre Einschätzung zur Yogaszene und ihre Rolle darin lehnten die Betreiberinnen ab.

Die Pandemie verwandelte die Landschaft nochmals beträchtlich. In großen Städten wie Berlin retteten sich Studios mit Ach und Krach durch die Notlage, überlebten durch Hybridkurse und einen Ausbau der Onlineangebote. Die durch Apps wie Urban Sports entstandene Plattformökonomie, bei der Kurse über Apps äußerst billig angeboten werden, verursacht Preisdumping, dem sich Lehrer und Studios schwer entziehen können. Eine Reihe langjähriger Lehrer warfen das Handtuch, zum Teil wegen des Drucks, sich und ihre Angebote auf Social Media zu bewerben, zum Teil wegen der steigenden finanziellen Prekarität. Ganz soweit ist es in Luxemburg noch nicht, während der Pandemie half der Staat aus der Patsche. Dennoch habe man äußerst viele Schüler in dieser Zeit verloren, berichtet Denise Pesch. Gleichzeitig nimmt auch hier die Sättigung des Lehrermarkts durch die Fülle an Ausbildungen zu. Die Yoga Alliance zählt weltweit mehr als 100 000 akkreditierte Lehrer/innen. Sie kommt einer Art Regierungsbehörde und Qualitätskontrolle der Yogaindustrie am nächsten, ist aber historisch schwach und kommt aufgrund der Masse an Lehrern und Schulen nicht hinterher.

Die 200-stündigen YTT, also Yoga Teacher Trainings, sind für Studios und Lehrer das lukrativste Geschäft. Sie finden mal in einmonatigen Intensivkursen, mal über mehrere Wochenenden über ein- bis zwei Jahre verteilt statt. Grundpfeiler sind Lehreinheiten in Anatomie, Philosophie, Lehrmethoden und physischer Praxis. Ein Großteil der Ausbildungen ist für jeden offen, auch Menschen ohne vorherige Yogaerfahrung. Schüler bezahlen im Westen zwischen 3 000 und 4 500 Euro, in Rishikesh, Indien, gibt es Packages ab 500 Euro, „Flughafentransfer inklusive“. Schüler berichten „vom logischen

„Ein alter Yogi in seiner Höhle wird kaum aufwachen und ein *Instagram*-Reel machen.“

Fredric Bender, Yogalehrer

nächsten Schritt“, um ihre Praxis zu vertiefen. Nicht immer ist die Absicht, zu unterrichten. Trotzdem handelt es sich um ein kleines Zeit- und Geldinvestment, wenn man sich erhofft, danach davon leben zu können. „Unter den richtigen Bedingungen sind die 200 Stunden ein guter Anfang – das ist heute oft nicht mehr der Fall“, sagt Fredric Bender. Er führt es unter anderem auf die Qualität der Ausbildungen zurück.

Das hat Auswirkungen auf die die Schüler. In der Hauptstadt ist es vielerorts zur Norm geworden, die Schüler nicht nach möglichen Verletzungen oder ihrer Yoga-Erfahrung zu fragen. Gleichzeitig werden sogenannte *hands on adjustments*, also Anpassungen der physischen Ausrichtung einer Übung, großzügig und ohne vorherige Absprache ausgegeben, wie Schüler berichten. Wird mit einem Klick über eine App gebucht, kennen sich Schüler und Lehrer kaum – hat man stets neue Gesichter vor sich stehen, die man nie wieder sieht, schwindet das Verantwortungsgefühl. Hinzu kommt Zeitmangel. Die Schüler-Lehrer-Bindung, die eigentlich zentral zur Vermittlung von Yoga ist, nimmt ab. In für Anfänger ausgewiesenen, dynamischen Yoga Klassen kommt es vor, dass älteren Schülern, die nicht mithalten können, subtil vermittelt wird, es sei nun mal Power Yoga. Charismatische aber unerfahrene Lehrer verlassen sich auf positive Reviews, die ihnen mehr Klassen bescheren sollen.

Auf *Instagram* sieht der Job eines Yogalehrers aus wie ein glamouröser Job, der viele Reisen und soziale Kontakte mit sich bringt. Bleibt die grundlegende Frage, was Menschen nach vier Wochen Intensivkurs überhaupt wissen und ob sie es vermitteln können oder sollten. In Deutschland hat sich die Zahl an Yogalehrern in den letzten zweieinhalb Jahrzehnten ver Hundertfacht. Freilich kann sich von diesen Leuten kaum jemand seinen Lebensunterhalt vollständig mit der Yogalehre verdienen. Sie bleibt ein *side hustle*.

Bei La Source arbeiten Yogalehrer als Freelancer, haben einen Selbstständigen-Status, ähnlich funktioniert es in anderen Studios. Nimmt jemand an einer dort angebotenen Ausbildung teil, kann die Person sich erhoffen, danach dort ein paar Stunden pro Woche zu unterrichten. Zahlen zum Profit, den Yogazentren exklusiv hierzulande erwirtschaften, werden nicht erhoben. Von den angemeldeten kommerziellen Yogafirmen, die in Luxemburg aktiv sind, halten sich die meisten bisher ihren Geschäftsbilanzen zufolge über Wasser. Die Zahl an Menschen, die von Yoga allein leben, ist mit großer Wahrscheinlichkeit jedoch im einstelligen Ziffernbereich zu verorten. „Ich habe es eine Weile versucht, es war mir zu viel“, sagt Zoé Galassi. Sie habe mehr unterrichten müssen, als sie wollte – dadurch sei die adäquate Vorbereitung der Kurse auf der Strecke geblieben. „Ich war nicht mehr zufrieden mit meiner Arbeit.“ Heute hat sie einen Kompromiss gefunden und hat neben dem Yogaunterricht einen zweiten Job als Erzieherin.

„Yoga ist ein Service geworden, genau wie man seine Nägel machen lässt oder eine Massage bucht“, sagt Victoria Larsson, die seit 2007 Yoga lehrt und seit 2012 Meditation. Sie unterrichtete in Berlin und Schweden, bevor sie sich während der Pandemie in Mallorca niederließ. Von dort bietet sie auch Onlinekurse an. Dabei hat sie eine Basis an Schülern, auf die sie zählen kann – ihr Businessmodell funktioniert. An Kritik der kommerzialisierten Szene, von der sie ein Teil ist, spart sie trotzdem nicht. „Sich Yogalehrer zu nennen, ist äußerst einfach geworden. Die gesamte Industrie ist heute ein Pyramidensystem.“ Die meisten Menschen seien ungenügend ausgebildet, um andere wirklich zu unterrichten. Aufgrund dieser Realität beschloss sie vor zwei Jahren, das Wort Yoga aus ihren eigenen Angeboten zu streichen. ●



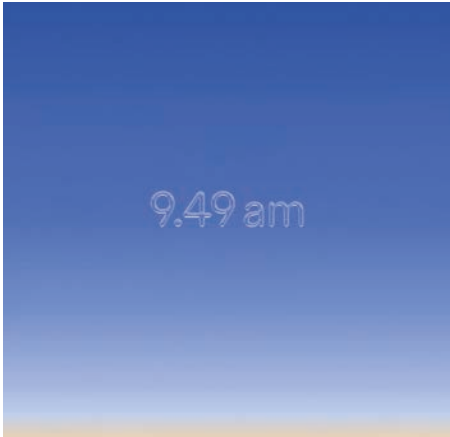
Die Atmung wird
in der Yogapraxis
mit den Übungen
koordiniert



GOLNAZ AFRAZ
dernière femme

SARAH SCHLEICH
9.49 am

27.04.2024 — 16.06.2024
Expositions ouvertes du mercredi au dimanche de 15h00 à 19h00
www.galleries-dudelange.lu



EINE PLATONISCHE APOKRYPHE IN DREI AKTEN, BEHUTSAM MODERNISIERT

Kritik : Distanz oder Diss-tanz ?

IIII Tom Haas, Don John und Marc Trappendreher

Don John: Was bedeuten heute eigentlich noch Bildung, Wissen, Erfahrung oder analytisches Savoir-Faire? Werden diese nicht zunehmend als Archaismus belächelt? Ist der Kritiker, der ein Werk mithilfe seines formalen Werkzeugkastens inspiziert und Begriffe wie intra- oder extradiegetisch benutzt nicht eine altmodische Erscheinung, wie jemand, der noch einen CD-Spieler im Auto besitzt? Die Dissonanz zwischen einer formalkritischen, möglichst nüchternen Analyse und der Hundekot-Attacke, die auf Kritik- und Rezeptionsebene die Emotionalisierung des kritischen Diskurses verdichtet, könnte größer fast nicht sein.

Marc Trappendreher: Zwischen Künstler und Kritiker mag so ein Kampf um die Deutungshoheit eines Werkes entflammen. In allen Fällen gilt: Kritik ohne Distanz ist nicht möglich. Dass ein Künstler es mitunter schwieriger hat, zu seiner eigenen Schöpfung auf kritische Distanz zu gehen, erscheint mir evident. Wo der Schöpfer an der einzig „wahren“, nämlich seiner Sichtweise, festhält, kann kein sinnstiftender, kunstkritischer Dialog entstehen. Der Kritiker muss die Distanz hingegen wahren und darauf achten, nicht ins Subjektivistische abzugleiten. Subjektivität und Subjektivismus liegen manchmal gefährlich nahe beieinander. Doch wo die Subjektivität sich um fundierte Analyse und Interpretation bemüht, da wird sie haltbar, der Subjektivismus hingegen verliert sich gerne in der Ich-Bezogenheit.

DJ: Literaturforscher und Psychoanalyst Pierre Bayard hat mal behauptet, Kritik könne ausschließlich subjektiv sein – und Kritiker würden sich nur auf formale Argumente berufen, um ihrem eigentlich subjektiven Urteil den Anschein der Objektivität zu verleihen. Und irgendwie stimmt es schon – einem Regisseur, einem Musiker, einem Schriftsteller, dessen Werk wir mögen, verzeihen wir Unstimmigkeiten, Dissonanzen oder Längen viel eher als jemandem, dessen Werk wir nicht kennen oder mit dessen Schaffen wir keine persönlichen, ja vielleicht sogar intimen Überschneidungen haben.

Gesellschaftspolitik ist gerade Erregungspolitik, der Skandal braucht keine Einordnung mehr

Tom Haas: Ich frage mich manchmal, ob „Distanz“ nicht etwas ist, was wir Kritiker gerne simulieren. Wir gehen davon aus, dass unsere Sachkenntnis und unser kulturtheoretisches Instrumentarium uns einen distanzierten Blick auf ein Werk ermöglichen. Aber stellen wir uns für einen Moment mal vor, die Kunst wäre ein gigantisches Naturreservat: der Hollywood-Nationalpark. Dort gibt es dann den Wes-Anderson-Ahornwald, die Tarantino-Klippen oder den Martin-Scorsese-See.

MT: Vergiss nicht das Michael Mann-Monument-Valley, majestätisch emporragende Film-Formationen, die die Zeit überdauern...

DJ: Tom, Marc, eure Klippen, Wälder, Seen und Valleys sind ausschließlich männlich! Wenn ihr so weitermacht, dürft ihr demnächst Thierry Frémaux in der Cannes-Programmierung ablösen.

TH: Nach Frauen werden inzwischen Straßen benannt. Bis sich das in der Geografie durchsetzt, vergehen nochmal ein paar hundert Jahre. Ich bin nur auf der Höhe der Zeit. Aber zurück zum Thema: Eine Touristin, die den Nationalpark besucht, steht staunend vor diesen Wundern. Wir aber wissen, wann der Ahorn seine Farben wechselt, wie tief und still der See ist und auch die Klippen haben wir beklettert und vermessen. Macht uns das zu distanzierten Beobachtern? Oder reagieren wir vielleicht einfach empfindlicher auf die Veränderungen in unserem vertrauten Umfeld?

DJ: Deine Hollywood-Topografie ist toll – und erklärt auch, woher das Bild des blasierten Kritikers stammt. Je mehr man gesehen, gelesen oder gehört hat, desto stärker der Abnutzungseffekt. Die Begeisterungsfähigkeit des jungen Kritikers, der zum ersten Mal den Sofia-Coppola-Teich betrachtet oder den Michael-Bay-Schießstand besichtigt, müsste man vielleicht in das zynische Weltbild des erfahrenen Kritikers einschleusen. Weswegen meine Bemerkung zum phallogozentrischen Hollywood-Nationalpark nicht nur reine Stichelei war: Vielleicht liegt die Rolle des Kritikers heute weniger darin, zu erklären, wieso der neue Wes-Anderson-Film sterbenslangweilig ist, sondern darin, neue filmische Weltansichten abseits der abgetretenen Pfade hervorzuheben und darüber nachzudenken, wieso dieses Jahr in Cannes nur vier von 22 Wettbewerbsbeiträgen von Regisseurinnen sind. Kritik bedeutet ja nicht nur, das Werk an sich zu beurteilen, sondern es auch inmitten gesellschaftspolitischer Gefüge einzuordnen.

TH: Aber das ist doch etwas, was zusehends passiert. Und ehrlich gesagt nicht zugunsten der Kritik. Der viel zitierte Kulturkampf veranlasst Kritiker:innen dazu, sich ihres formalen Instrumentariums zu entledigen wie ein Einsiedlerkrebs die zu klein gewordene Muschel hinter sich lässt. Und was sie sich stattdessen überstülpen, ist der Plastikmüll der kulturtheoretischen Ozeane: ein Aktivistensprech, der sich Vokabular und Konzepte aus Gender- und postkolonialen Studien leiht und damit jede augenscheinliche Fehlbesetzung zum Politikum hochjazzt, während die Auseinandersetzung mit dem Werk auf der Strecke bleibt. Gesellschaftspolitik ist gerade Erregungspolitik, der Skandal braucht keine Einordnung mehr. Die würde ihn doch nur in seiner destruktiven Entfaltung hemmen. Frémaux soll zurücktreten! Nächstes Mal eine Frau an seiner Stelle, dann wird alles gut. Greta Gerwig hat bestimmt Zeit.

DJ: Das meine ich doch - eine metadiskursive Auseinandersetzung mit genau dieser Erregungspolitik, eine Taxonomie der taxonomielosen Skandale. Klar, die

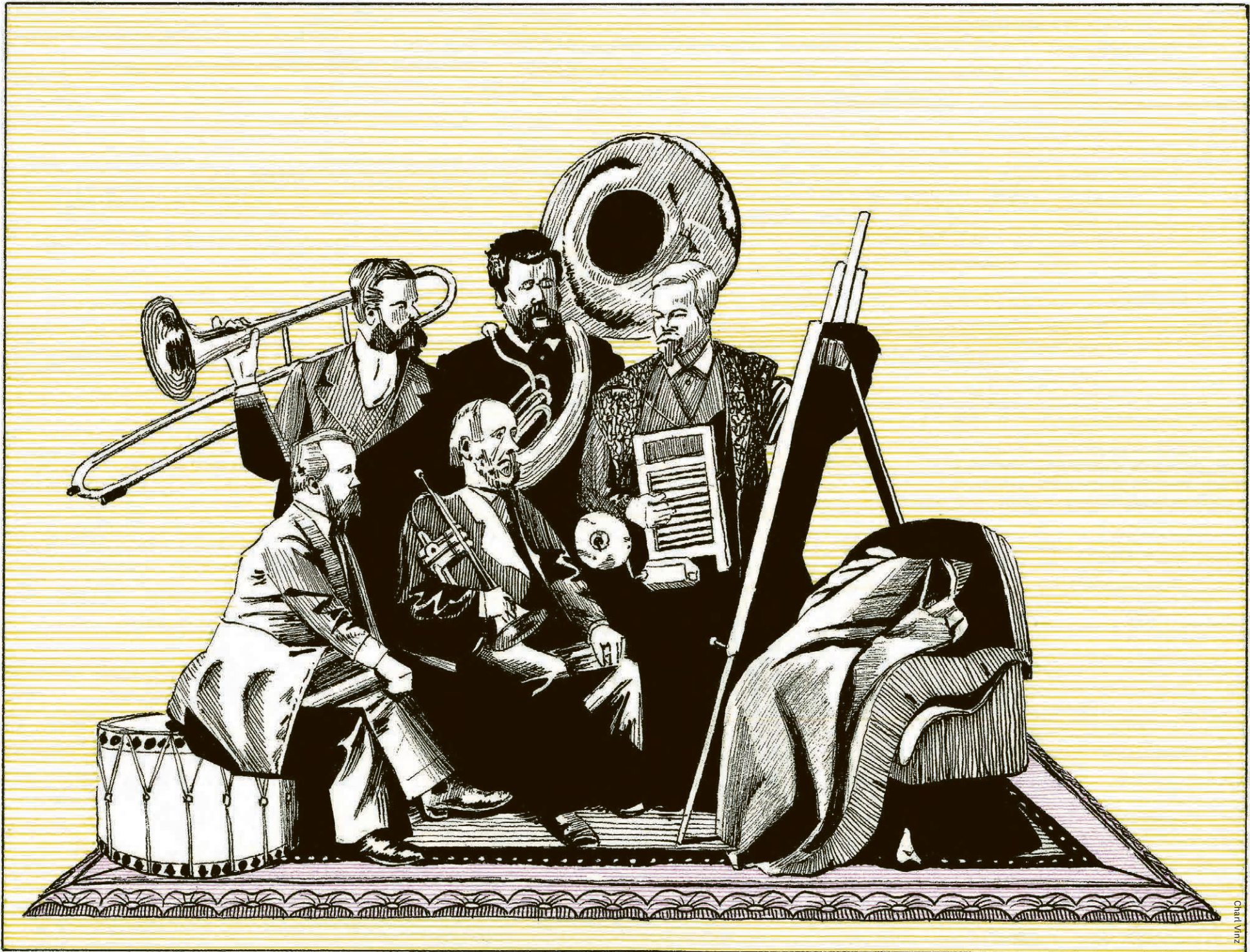
Kritik bleibt auf der Strecke - aber wenn Kritiker sich weiterhin nur in ihrer Ecke über den komparativen Gebrauch der Metalepse bei Borges, Woody Allen und Escher unterhalten, sind wir sehr bald noch weniger relevant als der ESC. Vielleicht muss Kritik nun gleichzeitig auch Metakritik sein, um in den Grundsatzdebatten im Kulturkampf mitzumischen - in der Hoffnung, sich irgendwann wieder mit dem Werk befassen zu dürfen. Denn, da gebe ich dir absolut recht, das verlieren wir immer mehr aus den Augen.

MT: Die Annäherung an das Werk ist ja ohnehin an spezifische Vorstellungen und Erwartungen geknüpft, die man sich von der Kritik macht. Eine immer noch weit verbreitete Annahme beruht darauf, dass Kritik Empfehlungen auszusprechen habe, dass sie ein Werk auf ein qualitatives Urteil von „gut“ oder „schlecht“ bringen müsse. Und schon sind wir ganz schnell im Problemkreis: Eine positive Kritik wirkt wie ein Widerspruch in sich. Wer ein Werk lobt, wirkt in seinem Denken affirmativ und mithin weniger „kritisch“. Die negative Kritik wirkt, bis hin zum Verriss, distanzierter, weil sie höhere Ansprüche simuliert, weil sie beanstandet und Mängel erkennen will.

DJ: Wobei positive Kritik oft auch der Rückzugsort der Feigen und Ahnungslosen ist. Kritiker, die immer nur loben, sind bei den meisten Kulturschaffenden äußerst beliebt – ein Intendant würde einen Kritiker niemals mit Hundekot bewerfen, nur weil seine Lobhudelei substanzlos, frei von Tiefgang oder gar fehlerhaft ist. Speziell hierzulande gilt: Wer keine Ahnung hat, schreibt im Zweifelsfall eine positive Kritik, dann werden gerne auch mal zwei Augen zugedrückt, was die mangelnde Qualität des Artikels anbelangt. Muss man also, um heute als Kritiker zwischen Werk und Leser zu vermitteln, ohne den Groll der Kulturschaffenden zu provozieren, auf kurze, als Kritik getarnte, Instagram-taugliche Werbetexte, die alle versöhnlich stimmen, umsatteln?

TH: Damit wären wir bei dem, was ich letztes Mal angemerkt hatte: Die Form der Kritik wird von den Erwartungen der Rezipienten geformt und die erwarten sich einen Werbetext oder eine Gebrauchsanweisung zum eigentlichen Produkt. Entweder zur Absatzsteigerung im Falle des Künstlers, oder eine Art des Vorkauens im Fall der Rezipienten - woher weiß ich schließlich, was ich von einem Werk halten soll, wenn niemand mir sagt, was ich zu denken habe? In dieser Auffassung ist Kritik das Öl im Getriebe des Verwertungsprozesses. Meiner Ansicht nach müsste sie aber Sand sein. Und trotzdem: Ich behaupte, dass eine Kritik auch immer ein Urteil fällen muss. Ist dieses Buch gut, ist dieser Film schlecht? Wir schreiben keine Aufsätze für Fachkollegen. Wir schreiben mit Fachkenntnis für Publikumsmedien, also für Leute, die sich in ihrer knapp bemessenen Freizeit mit einem Kulturprodukt beschäftigen wollen. Ihnen ein Urteil vorzuenthalten, ist Verrat am Leser. Denn die Auseinandersetzung mit einem Werk braucht Positionen, an denen sie sich reiben kann. Wer die Dialektik schon mitliefert, der nimmt dem Leser das Denken ab.

MT: Sollten Begriffe wie „gut“ oder „schlecht“ Verwendung finden, so stellt sich mir die Frage nach der Relation. In Bezug auf was genau ist etwa ein Film oder ein Theaterstück sehenswert? Sehenswert unter Einbeziehung aller umliegenden Umstände? Lohnt es sich, dass ich mich für diesen Film oder dieses Stück ins Auto setze und ein Parkticket löse? Was meinen dann überhaupt Begriffe wie „exzellent“, „hervorragend“, „miserabel“ oder „katastrophal“? Entsprechende auf- und



abwertende Begriffe sind isoliert kaum bedeutend, auch nicht, wenn sie in Relation mit Sternchen oder Däumchen auftreten. Auch erscheint es mir fragwürdig, wie solche adjektivischen Beschreibungen sinnstiftend sind in Bezug auf die Gesamtheit eines Werke; gerade mit Blick auf den überaus hohen Komplexitätsgrad von Kunst. Theater und Film allein vereinen bereits mehrere unterschiedliche künstlerische Disziplinen auf sich: Da gibt es das Schauspiel, das Bühnenbild oder das Setdesign, die Kostümierung, die Maske, die Musik etc. Eine immer auffälliger werdende Praxis ist zu beobachten: Es genügt z.B. der Blick auf aktuelle Filmplakate. Gerne zieren positiv aufgeladene adjektivische Zuschreibungen aus diversen Print- oder Onlinemedien die Filmplakate aktueller Kinofilme, mitunter ganz zusammenhangslos, aus dem Kontext einer gesamten Rezension gerissen. Überhaupt wohnt diesen Begrifflichkeiten etwas Exklamatorisches und Marktschreierisches inne. Eine Frage drängt sich auf: Wo verläuft die Grenze zwischen Kritik und Werbung? Trägt die Kritik dann noch der diskursiven Dimension ihres Wesens Rechnung oder wird sie so anfälliger für werbungsbezogene Marktlogiken? Überspitzt formuliert: Ist das nicht schon ein Fall von Missbrauch von Kritik?

DJ: Es ist schon absurd, wenn da „amazing - The Guardian“ steht, als hätte die britische Tageszeitung Urheberrechte auf das Adjektiv, als könnte ein austauschbares Adjektiv bereits ein Zitat sein. Dieser Missbrauch fußt auch in der von Tom erwähnten Erwartungshaltung des Rezipienten, der, konditioniert durch genau diese effekt-haschenden Filmplakatauszüge, sich von Kritik irgendwann nur noch eine Empfehlung erwartet, bestenfalls abgekoppelt von der lästigen Analyse, die sich wie ein Hindernis zwischen ihn und den Kulturkonsum stellt. Der Markt diktiert diesen Missbrauch der Kritik so lange, bis sich der Rezipient daran gewöhnt hat. Fragt sich nur, wie diese Marktlogik unterlaufen werden könnte.

Statt „amazing – The Guardian“ könnte auf dem Filmplakat auch stehen: „amazing – Barack Obama“

TH: Der Witz ist ja, dass der Markt auch die beste Kritik produktiv verwerten kann und eine analytische Kritik dem sogar noch hilft, weil Komplexität in der Werbung auch Ernsthaftigkeit suggeriert. Statt „amazing - The Guardian“ könnte da auch stehen: „amazing - Barack Obama“. Es geht darum, mithilfe einer Autorität Vertrauen zu schaffen, was übrigens auch die traditionelle Methode von Trickbetrügern ist. Und ja, das ist Missbrauch von Kritik.

MT: Diese Form des „Missbrauchs“, d.h. der zusammenhanglosen Übernahme von adjektivischen „Qualitätsformeln“, zeigt mir, wie wichtig es ist, diese immer wieder einzubetten in einen Gesamtzusammenhang aus Analyse und Interpretation, der bemüht ist, die Kunstfertigkeit eines Werkes nahezulegen. Wenn wir die Kritik vielmehr als Anregung begreifen wollen, erscheint mir auch die Frage spannend: Was macht das Werk mit mir? Sollte die reine Frage nach dem Qualitätsurteil sich in der Folge nicht ebenso öffnen für Anregungen, die sich unabhängig von der reinen Trennung zwischen „gut“ und „schlecht“ bewegen? Wie ist diese Hürde zu überwinden? Sollte nicht ein Diskurs zwischen Künstler und Kritiker nebeneinander bestehen, kann er nicht konstruktiv und förderlich sein?

DJ: Dafür müsste der Künstler begreifen, dass diese Reduzierung der Kritik auf ihre kapitalistische Verwertbarkeit auf Plakaten und Buchdeckel auch ihm schadet, weil damit der Diskurs über sein Werk erstarrt und dieses ohne kritische Analyse irgendwann ganz diskussionslos im neoliberalen Marktgefüge existiert. Künstler brauchen Kritik schon alleine, um ihr Portfolio zu füttern. Wenn dort nur noch kaum begründete 1-Sterne-Kritiken fungieren, weil niemand sich mit einem auf den ersten Blick sperrigen Werk auseinandergesetzt hat, könnten sich auch die Subventionierungskriterien anpassen - was das Ende einer gewissen experimentierfreudigen Avant-Garde bedeuten könnte. ●

Coups de théâtre

IIII Karine Sitarz

Dernière création de la saison du TOL (deux accueils seront encore à l’affiche), *Times Square* (2022) de l’auteur dramatique lorrain Clément Koch, dans une mise en scène de Pauline Collet (récemment vue dans *Trahisons* de Pinter/Fauconnet), joue les derniers accords d’une année anniversaire. Cette fois, le ton est celui de la comédie et le mode, celui de la mise en abyme. Dans cette pièce qui parle de théâtre, il est question du métier de comédienne et de comédien, du désir de textes, de scène, de jeu, de personnages, du désir de dépasser les turpitudes du réel et de se dépasser, d’habiter le monde et de le vivre autrement.

Avec légèreté et dérision, jonglant avec une belle palette de stéréotypes et de lieux communs,

Times Square questionne le temps qui passe, les succès et les échecs, passe en revue le plateau et dévoile l’envers du décor, évoque les joies, les difficultés, les (dés)illusions, les ficelles du métier, les heures de répétitions et de diction, le trac ou « la trouille de soi-même », les applaudissements et la critique. L’air de rien, la pièce aborde aussi des sujets graves, la violence domestique, les abus, les addictions, le manque de perspectives pour la jeunesse ou les épreuves de la vie qui gâchent les talents. On tangué entre comédie et drame, nostalgie (pendant l’écoute du CD de *Roméo et Juliette* par Matt) et absurde, passant d’une scène cocasse à un moment touchant.

Casting et pari réussis pour Pauline Collet qui dirige avec habilité le quatuor de ce sympa-

thique *Times Square*. Pour cette pièce miroir sur le théâtre, elle réussit à insuffler une bonne dynamique et en propose une mise en scène rythmée, avec de nombreuses entrées et sorties des personnages, avec musiques et sons associés à chacun d’entre eux.

Spectateurs et spectatrices sont accueillis à leur arrivée dans la cour du TOL par un gigantesque Bugs Bunny avant de découvrir, non sans surprise, une salle rayonnante de rouge... tapis rouge de rigueur ! La scénographie stylisée (de Joanie Rancier) d’un appartement-théâtre new-yorkais avec vue sur Times Square et les lumières marquées (de Manu Nourdin) accentuent les choix de mise en scène. Bien vite, le public est embarqué dans le spectacle et assiste à des ré-

pétitions hautes en couleur (ainsi la lecture insolite de l’annuaire 1972 du Connecticut par Sara) alors que des comédiens viendront, eux, prendre place à ses côtés pour livrer un point de vue de metteur en scène !

New York, Times Square. Sara Bump (attendantrissante Juliette Moro), jeune serveuse du restaurant « La grande table » rêve de devenir comédienne et se prépare à l’audition de sa vie, *Roméo et Juliette* au Majestic Theatre ! Tel est le plan d’un mystérieux client (il se dévoilera dans un inattendu rebondissement) qui lui conseille de répéter avec le fameux Matt Donovan (Jérôme Varanfain, très convaincant), star d’hier mais désormais « périmé » selon certains, en tout cas aigri, irascible, faussement sûr de lui et fidèle au seul whisky. Chez lui, Sara fait la connaissance de Tyler (Stéphane Robles, plein d’énergie), bègue depuis ses années de guerre en Afghanistan, Bugs Bunny (il aurait préféré Buzz l’Eclair) sur Times Square pour amuser la galerie et gagner sa vie. Lui aussi rêve de théâtre et il est un des rares que Matt, professeur de circonstance, accueille avec bienveillance chez lui à part son frère Bobby (très juste et subtil Joël Delsaut), comptable discret qui cache un as du piano et un fin connaisseur des pièces d’un frère pour lequel il s’est toujours inquiété.

Times Square, c’est la rencontre improbable entre quatre grandes solitudes, entre rêves et désenchantements, entre coups de gueule et coups de cœur... dans un appartement qui se transformera au final en théâtre, leur histoire ayant pris forme sous la plume de Tyler... et se dévoilant aujourd’hui dans la petite salle du TOL.

Times Square signé Koch/Collet, un spectacle drôle et touchant sur le théâtre et sur la vie. ●



La jeune Sara en répétition

Dernières représentations les 17 et 18 mai à 20h au TOL.



T A B L O

LAND ART

Giulia Thinnes

La carte blanche à un artiste est, ce mois, consacrée à la photographe Giulia Thinnes. Formée à l’école Ostkreuz de photographie documentaire de Berlin et membre du Luxembourg street photography collective, elle travaille de manière spontanée, ayant toujours un appareil photo avec elle. Sa série *...It’s easier for me like that...* a bénéficié de la bourse CNA - Aide à la



création et à la diffusion en photographie. Dans ce travail, elle s’immerse dans les méandres de son passé et de son présent. Ce projet éditorial explore avec sensibilité et profondeur des thèmes tels que l’identité de genre et le processus de transition.

Dans la série qu’elle livre pour le *Land*, elle laisse promener son appareil dans son environnement pour

raconter une histoire, son histoire. « Je collectionne des moments, des situations, et peu à peu, un fil rouge apparaît. J’ai besoin de pas mal de temps pour digérer les images après qu’elles ont été prises. Le procédé argentin m’aide dans cette sélection. » Cette série porte finalement sur les sentiments et les implications de ses décisions sur sa vie et sur celle de ses proches. FC

FESTIVAL

Es pfingstet sehr

Seit zehn Jahren bietet das Festival Koll an Aktioun Vergnügung am Pfingstwochenende an. Auf dem Gelände des Schiefermuseums in Obermartelingen sollen sich auch dieses Jahr knapp

3 000 Menschen einfinden, um Musik zu lauschen; Auf dem Programm stehen Upcycling-, Zine- und Facepaintworkshops, Ausstellungen mit Fotografien von Laurent Sturm und viel Musik: Etwa Cosmokramer, Culture the Kid oder Nea Lone. Am Samstagabend geben sich zwei Headliner die Ehre: Das deutsche Indierockduo Iedereen und die belgische Trans-Noise-Krautband La Jungle. Am Sonntagabend steht Coma auf der großen Bühne; in der Stiffchen wird es auch nach Mitternacht mit Electro und Rave



weitergehen. Außerdem versteht sich das Koll an Aktioun explizit als Familienfestival, umso voller ist das Kinderprogramm: So wird Jonn Happi, Zirkusenthusiast, an beiden Tagen auftreten; es gibt Klangmeditationen und Lesungen für die Kleinen, ebenso wie ein interaktiver Workshop zum Umgang mit Abfall. Am 18. und 19. Mai. SP

KUNST

Copy Paste

Es war doch Plagiat, urteilte das Gericht in zweiter Instanz vergangene Woche. Jeff Dieschburgs Werk *Turandot*, das er bei der Strassener Biennale ausgestellt hatte und für das

er sich an einem Bild der Fotografin Jingna Zhang inspirierte, darf nicht mehr ausgestellt werden. Ursprünglich gewann der damalige Kunststudent Jeff Dieschburg 1 500 Euro dafür; jetzt riskiert er 1 000 Euro Strafe pro Tag, wenn er das Bild ausstellt. 3 000 Euro muss er an Zhang als Schadensbegrenzung für die beiden Instanzen zahlen. Die singapurische Künstlerin war für den Prozess aus den USA, wo sie lebt, angereist. In erster Instanz hatte es noch geheißen, Jingna Zhangs Werk sei nicht originell und falle aus diesem Grund nicht unter den Urheberschutz. Der Fotografenverband hatte von einem möglichen Präzedenzfall gesprochen. Eine Entschuldigung hat es bisher von Dieschburgs Seite nicht gegeben. SP



Giulia Thimm



Révélation

IIII Marianne Brausch

La première exposition monographique de Golnaz Afraz sublime le quotidien pour le rendre universel. À Dudelange, galerie Dominique Lang

Une artiste qui expose pour la première fois aux Deux galeries de la Ville de Dudelange, se voit automatiquement attribuer l'espace Dominique Lang, dans l'ancienne gare de l'arrêt Dudelange Ville. Une surprise de taille y attend le visiteur : la forte expressivité et le monde très coloré et personnel de celle qui se définit elle-même sur son site en ligne comme « artiste peintre » : Golnaz Afraz.

On ne sait pas où Marlène Kreins, qui dirige le service culturel de la Ville de Dudelange, a connu les œuvres de Golnaz Afraz, née à Téhéran en 1981. On suppose que c'est l'année dernière, suite à l'obtention par Golnaz Afraz du prix de la Villa Seurat Foundation. Où serait-ce sur le site en ligne de Saatchiart,

Un monde peint, ou de peintures

la célèbre galerie londonienne devenue depuis 2019, une plate-forme en ligne spécialisée dans la découverte d'artistes ? Golnaz Afraz, en 2015, remportait le Saatchi Art Showdown prize, dont le thème était cette année-là « Painted World ».

Un monde peint. Ou de peintures. On ne peut mieux résumer les scènes montrées par celle qui a étudié la peinture à partir de 2007 à Téhéran et y a aussi exposé – un fait suffisamment étonnant vu le destin des femmes au pays des mollahs, que Marjane Satrapi a si bien fait connaître dans ses BDs. Puis, à partir de 2011, elle a étudié à Strasbourg, où elle vit. Dans les grandes toiles au rez-de-chaussée de la galerie Dominique Lang, sont accrochés des grands formats, dont *Last*

woman, La dernière femme qui donne aussi son titre général à l'exposition.

Cette grande toile – Golnaz Afraz les travaille toutes à la gouache et à l'acrylique – est juste épinglée au mur, comme *Green lemon*. Cela leur donne un flottement libre qui correspond mieux à l'esprit général du trait souple de l'artiste et de ses univers également mouvants nous a-t-il semblé, qu'aux pièces tendues sur cadre. L'atmosphère est généralement donnée par l'espace extérieur naturel, sauf par exemple la scène d'intérieur *Party Time*. Le point de vue de l'artiste y est suffisamment éloigné des personnages, de sorte que l'on sent le mouvement de la fête, alors que par ailleurs et systématiquement, les personnages sont de face, ou de face et de profil, immobiles, les traits figés, parfois les yeux clos comme des statues, des totems...

Il s'agit majoritairement de femmes, les cheveux couronnés de lauriers qui se perdent dans le restant de la végétation du tableau. Elles sont hiératiques, portent parfois des collerettes finement dessinées comme de la broderie. Énigmatiques, on ne sait pas si elles rêvent d'un monde tel le paradis, si elles se souviennent d'hier ou se projettent dans l'avenir comme dans le portrait *Futur*, où le visage aux yeux masqués de fleurs, porte un casque d'astronaute.



Marianne Brausch

Deux grandes
toiles au
rez-de-chaussée

D'autres portraits sont à voir à l'étage, dont *Son regard*, qui lui, transperce le spectateur droit dans les yeux. Sinon, des éléments sont récurrents – des fruits, une barque – parfois une partie du tableau est inachevée, une deuxième composition peut être placée en bordure. Et puis encore et toujours, ces couleurs qui claquent. On n'a pu s'empêcher de penser – et c'est un compliment – à des courants de l'histoire de l'art, d'ailleurs antagonistes : expressionnisme allemand, impressionnisme français, hyper-réalisme anglo-saxon.

S'il s'agit de toute évidence d'un travail qui relate quelque chose de personnel, on peut aussi y voir comme dans la toile *Bages*, qui fait irrésistiblement penser au jardin de Monet à Giverny, le *storyboard* d'une projection vers l'avenir. Car, de toute évidence, le souci écologique fait aussi partie de l'œuvre que peint Golnaz Afraz. Comme la couleur rouge du feu dans la forêt en arrière-plan de *Cold fire*. On ne serait pas étonnée que cette strasbourgeoise d'adoption, dont le CV révèle une carrière internationale, mais qui semble depuis quelque temps plus limitée à la France, soit rapidement revue au Luxembourg. ●

Golnaz Afraz - *Dernière femme* est à voir jusqu'au 16 juin à la galerie Dominique Lang à Dudelange

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Ich bin eine alte Analoge!

IIII Michèle Thoma

Solche gibt es auch noch, gibt es halt auch noch, sie sind irgendwie noch da, irgendwie halt, wegrationalisiert noch nicht, wie das früher hieß. Sie stehen so analog herum im analogen Raum. Schauen sich verdattert um. Weil alles löst sich gerade auf. Da war doch eben noch die Bank mit der grantigen Belegschaft. Dann war da noch die Bank, ohne grantige Belegschaft, nur noch mit dem Automaten. Der war zwar ebenfalls verhaltensoriginell, aber er war doch da, das doch. Man konnte ihn anfassen, und er spuckte aus. Aber eines Tages war er nicht mehr da, und dann standen ein paar draußen vor der Tür, hinter der es nichts mehr gab, nicht einmal eine Erklärung, und erhoben schütterere Stimmchen. Trauerten um einen Automaten. Dann verröchelte der Protest, wie sie es nannten, und sie gingen nach Hause. Sie wollten sich beschweren, aber das war sehr schwer, weil die Instanz war online und immer *off*.

Alles ist übersiedelt in den virtuellen Raum, nur den alten Analogen fehlt der Schlüssel. Schlüssel, haha, was ist das bitte, was soll das für ein *Tool* sein? Dieser Raum, man sieht ihn nicht, man riecht ihn nicht, ist ihnen suspekt wie Atom, sie sind störrisch und wollen da partout nicht hin.

Sie sind überhaupt so widerborstig und Ihre Sinne sind noch so primär ausgelegt. Sie sind noch so haptisch. Sie schleppen Beutel mit sich in denen es scheppert, in

denen sie nach Münzen klaben wie in der Römerzeit, sie zücken Scheine, auf denen alte weiße Männer zu sehen sind. Sie sind so niedlich. Wenn sie Musik hören, hängen sie nicht in *Clouds* ab, sondern sie legen kleine oder gar pizzagroße Scheiben auf oder ein, sie streamen nicht und manche unter ihnen suchen sogar noch Orte auf, in denen Zeug rumliegt, das sie zum Dank dann selber wegschleppen müssen. Dafür blechen sie mit eigenhändig aus dem Hosensack gefischtem Gerümpel, auch Bargeld genannt. Das ist ihnen wichtig, eine Art Fetisch. Aber selbst in diesen Reservaten teilt man ihnen mitleidig mit, sie sollten doch bitte nach Online. Sie sollten sich nach online scheren. Aber wo ist das und wie kommt man dorthin?

Von überall werden sie vertrieben, sie sind heimatlos, aber sie kommen nirgendwo hin, Irrende, Ausgestoßene, ohne Navigator. Ohne App. Der Behördengang wird leider nicht möglich sein, die Überweisung wird nicht getätigt werden, und die Pizza kommt leider auch nicht. Nichts kommt, nichts geht. Und leider nicht ins Museum und nicht mit der Bahn und nicht ins Flugzeug und ans Meer und nicht auf den OP-Tisch, und der schnuckelige Platz auf dem Friedhof ist nur noch kurz buchbar, mit der App. Und mit Kreditkarte, klar, das sowieso. Also ohne nicht. Dann eben nicht.

Auf den Flughäfen stehen die alten Analogen und betteln Menschen in schmucken

Kostümen um Betreuung an, scherzhaft nennen sie sich letzte Mohikaner*innen, Aussterbende, was sie ja sind, es entlockt den Kostümierten kein Lächeln.

Die analogen Blockierer*innen, lauter Tore die vor den Toren von *Brave New World* zurückschrecken? Nur schreck! gähn! Alte, die durch den entleerten analogen Raum tapen auf der Suche nach einem Stück Brot oder einer Theaterkarte? Keineswegs, heißt es jetzt, gerade hoffnungsvolle junge Menschen hätten jetzt wieder so eine Sehnsucht. Nach wirklichem Leben. Nach authentischem Leben. Nach, siehe da!, einfach mal aufschauen vom Display, wie die Achtsamkeits-App Achtung, achtsam! suggeriert. Und es gäbe sogar zunehmend welche, die einfach wieder gern freie, selbstbestimmte Menschen wären, wie es so schön altmodisch heißt, solche, die im Restaurant bestellen ohne Klicks und Apps und Codes. Einfach so. Und vielleicht mal ohne Smartphone unterwegs wären. Einfach so.

Recht auf analoges Leben! heißen jetzt Leitartikel und politische Statements, die Diskriminierung in einer rein digital funktionierenden Öffentlichkeit anprangern, die Ausgrenzung durch eine exklusiv digitale Dienstleistung. Mit dem Smartphone als Grundrechts-Zugangsgerät.

Der Ex-Herausgeber der *Süddeutschen* träumt gar vom Aufstand der Analogen. ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

De Sondage

IIII Jacques Drescher



Déi Rout si ganz sympathesch;
Déi Schwaarz si kompetent.
De Bloë kann een trauen –
Op d'mannst fir de Moment.

Beléift sinn d'Kandidaten;
D'Partei si bekannt.
Dat Bescht wäert scho gewonnen;
Dee Leschte gött verbrannt.

Si sti vrum bloë Fändel
An zielen d'Wärter op.
De Sondage fënnt keen Hoer
An hiner Stärenzopp.

Si klappen sech op d'Schëller
Fir hiren Eenheetsbräi.
Wie soss soll scho gewonnen?
Wien anescht wéi déi Dräi?

Soleil et décibels

IIII Sébastien Cuvelier



« It feels good to be back in Luxembourg. Maybe because we played two shows in Germany. » La phrase pince-sans-rire est de Lukas Jansen, leader de Tramhaus, ce samedi à la Kulturfabrik, dans le cadre du pèlerinage annuel des fans de musique indé de la Grande Région, le festival Out of the Crowd. Et c'est vrai que c'était agréable de se retrouver dans cet environnement bienveillant pour une demi-journée baignée de soleil et décibels.

Le groupe de Rotterdam nous gratifia d'un des meilleurs concerts du festival, sur la petite scène de la Kufa. Parfois catalogué post-punk, le quintet a démontré qu'il était beaucoup plus qu'une étiquette un peu trop facile à coller aux groupes rock contemporains à la présence scénique singulière. Mélodieux tout en étant agressif et intense, proposant une dynamique fabuleuse dans l'alternance des moments plus calmes ou plus enlevés, on a peut-être vu là le meilleur groupe actuel en Europe continentale.

Plus tôt dans l'après-midi, on aura aperçu sur la scène principale les montréalais de Corridor, signés sur le prestigieux label Sub Pop. Le groupe se distingue par une complexité de textures amenant sa musique sur des territoires certes rock, mais flirtant ici et là vers la dream-pop ou le krautrock. Corridor est aussi le groupe qui gagna haut la main la palme des plus beaux t-shirts (ils préfèrent le terme « chandail ») au stand merchandising (là par contre ils disent juste « merch »).

Alors vous l'avez compris, au Out of the Crowd, il n'y a jamais de moment de silence. A peine un concert terminé, un autre débute sur l'autre scène. Et l'expression « deux salles, deux ambiances » n'aura jamais aussi bien porté son nom au vu de la tornade qui s'est abattue sur nous après Corridor. Deux batteries, des machines, samplers et autres contrôleurs sur une table, pas de guitare à l'horizon et pourtant le set le plus punk de la journée. Devant nous, la sensation new yorkaise Lip Critic et son déluge assourdissant entre rap, hardcore, punk, électro et même jungle par moments. Une performance plus qu'un concert, entre grosses basses synthétiques, hurlements, échange de musiciens en plein milieu d'un morceau et frontman possédé. Tout cela à l'heure du goûter.

Au festival Out of the Crowd il n'y a jamais un moment de silence

Dans ce genre d'événement, les discussions vont bon train sur le coup de cœur de la journée, ou a contrario le bide qui nous a donné la bonne excuse pour aller manger ou boire un petit bout dehors. Du côté des déceptions, si on n'a pas trop accroché au rock instrumental un peu trop plat et binaire par moments de Maserati, et qu'on n'a pas adhéré non plus au rock un peu light de Cola, c'est du nord-est de l'Angleterre que nous est venue la plus grande désillusion du jour, de Hull plus précisément.

Dieu sait qu'on les aime pourtant les quatre de BDRMM (à prononcer « Bedroom »), mais il y avait quelque chose de cassé sur scène. À commencer par le son le plus mauvais qu'on n'ait jamais entendu dans cette salle, pourtant ex-

ceptionnelle à ce niveau. Mais la voix de Ryan Smith n'était pas des plus justes non plus, et peinait à atteindre les sommets atteints sur le dernier album *I Don't Know* (publié sur Rock Action, le label de Mogwai), où le groupe s'éloigne un peu du *shoegaze* des débuts pour intégrer des influences électroniques, entre Brian Eno et Radiohead. Même le final, qu'on attendait épique et léché, s'est retrouvé être un coup d'épée dans l'eau, s'achevant dans l'indifférence générale.

Il fallait quelqu'un pour nous reconforter après ce fiasco, et comme souvent c'est du côté de l'Irlande qu'est venue la rédemption de fin de soirée. Le *Guardian* les définit comme « l'expression la plus parfaite de l'impulsion auto-destructrice essentielle du rock'n'roll ». Cette phrase, à relire plusieurs fois, ne convoque qu'une partie de la vérité. Gilla Band est une expérience sonore à la frontière de l'extrême et de l'audible, portée par le génie du bassiste Daniel Fox, qu'on jurerait tout droit sorti d'un livre d'Harry Potter, et qui fait sortir de son manche magique des sons venus d'ailleurs, dans une déflagration anxiogène à laquelle contribue l'intenable guitariste Alan Duggan, virevoltant entre ses amplis, en recherche permanente de *reverb*.

Au milieu de ce laboratoire noise se dresse fièrement Dara Kiely, longue chevelure blonde et setlist écrite sur la main. Ses textes scandés rappellent Talking Heads. Sa voix déchirée harangue les premiers rangs qui se transforment aussi vite en *moshpit*. L'énergie, le son, en font l'apothéose parfaite. Un concert surpuissant, radical, aux atmosphères malsaines, aux drops de basse jouissifs. L'équilibre parfaitement imparfait entre efficacité et radicalité. On ne peut s'empêcher de penser qu'on tient là sans doute la référence ultime du genre.

Une fois les lumières rallumées, les quelques rescapés encore capables d'entendre quelque chose se sont retrouvés devant la petite scène pour profiter des dernières envolées de la soirée, mitonnées par les régionaux de l'étape No Metal in This Battle. Une belle façon de clôturer en famille la 20e édition d'un festival indépendant qu'on espère voir durer encore longtemps. ●



LIGHT LEAKS FESTIVAL

En une flexion du doigt

IIII Godefroy Gordet

Le 28 Avril 2017, aux Rotondes, se lançait la première édition du Luxembourg Street Photography Festival, sous le parrainage du célèbre « photographe du réel » Jean-Christophe Béchét. Rebaptisé Light Leaks Festival, il représente désormais une photographie en constante redéfinition. Devenu, au fil du temps, un rendez-vous incontournable pour les scènes de la photographie professionnelle et amateur, du local à l'international, le Light Leaks Festival est une grande réussite organisationnelle.

« Pour beaucoup ici, la photographie n'est pas une activité professionnelle, mais une activité artistique », explique d'entrée Paulo Jorge Lobo, l'un des piliers du collectif Street Photography Luxembourg (SPL). Pourtant, quoi qu'il en soit, tous et toutes exposé.e.s ici sur les cimaises de cette rotonde montrent une vision propre, une démarche. Chacun ici, parmi les chanceux sélectionnés de cette exposition, a un mur à investir. Un mur pour raconter, montrer, s'épancher photographiquement. L'exposition du festival est un moment marquant, « cœur de l'événement », mettant en avant le travail de photographes membres du collectif SPL, et d'autres professionnels et amateurs du Luxembourg ou d'ailleurs. L'ensemble de l'exposition est franchement appréciable. Le commissariat est très cohérent et la grande qualité des séries photographiques exposées touchent, jusqu'à se rendre compte que la *street photography* n'est pas morte de la multiplication des « soi-disant photographes », ceux qui photographient leur mariage à l'iPhone, par exemple. On « flashe » ainsi facilement sur chaque mur, notamment pour leurs profondes déclinaisons street-photographiques...

Celui de Romain Gamba ne nous est pas inconnu. On le suit sur *Instagram* depuis toujours, lui qui aime les culs de baignoires autant que les *high kicks*, son travail nous fait voyager dans un certain folklore, moderne a contrario du terme. Ce dernier rappelant les couleurs et atmosphères des voyages de Véronique Fixmer ou Catalin Burlacu, dans

Chaque année, le Light Leaks Festival rassemble toutes les photographies issues de la rue

une tessiture plus traditionnelle, proche d'une « photographie du monde ». À l'instar aussi de Sana Murad et Massica Bentahar, l'une racontant l'Inde de son père, l'autre décrivant la rue de l'Algérie, dans un format plus proche d'ensoleillés et nostalgiques reportages. Gloria Estevan, dans un autre voyage, s'empare, elle, des paysages de la région de Valence, signant une photo d'un autre temps. Tom Herz s'adonne à la rue, strictement, jouant et nous amusant avec des touches de couleur vives. Par ailleurs, Patrick Hoffmann relate une histoire de la nuit sous musique et stimulant, ouvrant aux reportages que *Vice* pouvait faire jadis. Gilles Kayser nous parle du quartier de la Gare, ses rues évidemment, pleines de gens, beaux et bruts. Véronique Kolber, qui nous a conquis par le passé, montre, elle, une photo de rue qui répond à tous les codes : vie, routine, mouvement, spontanéité, instants volés... Une série qui répond à celle de Eduard Maiterth, avec « un piqué » différent. Vito Labalestra frappe l'œil de photographies surchargées de détails qu'on pourrait admirer mille heures durant. C'est incisif et très narratif, un petit *banger* dans cette expo. Liz Lambert répond à l'exercice différemment, proposant une photo d'une nature très contemporaine, entre public et intime, sorte de jamais vu dans le monde de « la street ». Phil Deken, sobre et efficace dans un noir et blanc usant des ombres avec maîtrise. Ailleurs encore, quand Tom Lucas s'arrête sur l'urbanisme monotone de notre quotidien, Olivier

Thull lui répond par des photos souvent de gris-vêtu, pour que Cédric Weber dialogue également dans ce sens. Viktor Wittal en subtilité, montre la rue de nuit telles les images d'un polar. Tandis que Little Box Collective embarque son spectateur dans des images drôles et originales, triées avec soins. Essentiel, les jeunes du Lycée Aline Mayrisch et celui des Arts et Métiers, s'adonne à l'exercice avec brio, formulant un véritable avenir à la photo de rue. Dirk Mevis et Marc Erpelding, eux, récitent une histoire de stock-car, tout aussi quotidienne pour certain.e.s. Dans un style très singulier, Giulia Thinnès shoote pour se répondre à elle-même, offrant à voir une série qui se traverse vite au premier regard, et bouleverse longuement au second passage.

Et puis, on s'étonne d'être pris d'un immense coup de cœur pour les photos de Pierre Gély-Fort. Lui qui cite Henri Cartier-Bresson pour s'introduire en tant que photographe et finit par expliquer vouloir être au plus proche des gens, tout en instiguant la surprise dans sa photographie. Là, tout est dit. Son travail photographique dans un noir si profond et un blanc si pur nous place dans une proximité tendre et troublante face aux sujets captés, tous des personnes, de la rue, qui parfois posent, parfois se laissent aller devant l'appareil, et surtout « autorisent » visiblement une photo, la photo. Là est « le truc » de certains photographes qui font se livrer les photographiés comme s'ils les connaissaient intérieurement.

En sursaut à cette exposition intérieure, le photographe russe Nikita Teryoshin livre une poignée de ses photos, sorties de sa collection *Nothing Personal – the back office of war*, à l'extérieur, sur bâche, comme pour capter les badauds de la rue, justement. Ces photos sont évidemment surprenantes, puissantes et tristement vraies, et de leur force, nous vient à l'esprit en voyant l'entière série, est la question des élus dans cette discipline exigeante, où pourtant, tout le monde est un potentiel artiste. « Parfois c'est un coup de chance », avoue même Lobo. Mais ce n'est pas tant l'objet

du festival que d'adouber, mais plutôt d'introduire cette culture de la photo de rue aux quidams. C'était en tout cas les objectifs de la poignée de membres des débuts du collectif en 2012, qui aujourd'hui exulte et permet ce genre d'événements si rare et si nécessaire. 600 personnes sont venues au vernissage, dont quelques grands noms de la photo luxembourgeoise, tel que Christof Weber, Jessica Theis, Marc Wilwert, cité.e.s avec joie par Lobo. C'est dire l'intérêt pour cette photo qui n'a foncièrement que peu de codes si ce n'est « se faire dans l'espace public, avec des humains, et de façon spontanée ». Bien que, comme l'admet Lobo, le festival ne s'arrête pas là, « il fallait faire évoluer notre titre et nos thématiques car nous allions plus loin, comme l'avait fait remarquer Jane Evelyn Atwood lors de sa venue en 2018, qui avait débuté sa conférence en disant ne pas faire de 'photographie de rue' ».

Depuis les pionniers Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau, Sabine Weiss, Saul Leiter, Vivian Maier ou encore Gary Winogrand, l'explosion du numérique et d'Internet a fait devenir la photo de rue, la photographie de Monsieur-tout-le-monde. La discipline connaît autant de pratiquants qu'il existe de téléphone sur terre, et aussi ancienne soit-elle, la photographie de rue mute, se transforme aux grès des vacillements de ce monde de fous, en témoignent les images que nous aurons ingurgité ce jour. Car c'est l'image qui fait objet d'attention, toujours, œuvre par définition, témoignage par excellence. Ainsi se côtoie aux Rotondes, depuis ces nombreuses éditions : photographes passionnés, artistes, et ceux, privilégiés parmi nous tou.te.s, qui vivent du médium. Chaque année, le Light Leaks Festival rassemble, telle une grande messe au cœur du petit pays, pour faire se rencontrer toutes les photographies issues de la rue. Dans une célébration de la vie citadine, l'événement fait voir le travail de photographes de la rue, du photojournalisme et de la photographie documentaire, tou.te.s narrant des histoires de nos quotidiens, à travers un boîtier, boîte à image. ●



Viktor Wittal

Au Light Leaks Festival

Les saisons du chocolat



Sven Becker

Lola Valerius a lancé son shop et sa cuisine en 2021. « J'ai réalisé à quel point j'aimais faire la pâtisserie pendant la pandémie »

sepain et café ; pour la fête des pères, l'heure était aux parfums *Kiischt um Kuch, Nuts and stuff, Sexpresso* et *Eislécker*... une créativité voluptueuse, d'ailleurs vendue sans plastique. Des coopérations avec d'autres chercheurs de goût, tels Bar à Cocktails (BAC) ou Public House, complètent la gamme.

Comme beaucoup de chocolatiers, Lola Valerius achète son chocolat en produit fini, en provenance surtout d'Amérique latine : Panama, Venezuela, Papoua-Nouvelle Guinée, République dominicaine, parfois Guatemala, ou Vietnam... elle choisit selon le critère de qualité mais aussi des conditions de production (conditions de travail...), et en fonction des produits qu'elle a en tête de fabriquer.

Le prix du cacao ? « Un grand problème » soupire Lola. « Les gens ne se rendent guère compte de la nature dramatique de la situation ». Elle n'achète pas en provenance d'Afrique de l'Ouest – Ghana, Côte d'Ivoire – région d'où proviennent 70 pour cent du chocolat mondial et qui a vu sa production tomber drastiquement en raison d'une combinaison de facteurs : maladies des cacaotiers, mauvais temps, changement climatique. Mais les prix ont augmenté globalement, les demandeurs se repliant sur les autres marchés. « Actuellement, on subit les conséquences de la mauvaise récolte de 2023... s'il reste à voir si celle de 2024 sera meilleure, je suis assez sceptique. En plus, vu la situation, de nombreux paysans ouest-africains se sont tournés vers d'autres occupations ». Il faut savoir qu'un cacaoyer met dix ans à porter des fèves... Résultat, le prix du beurre de cacao a augmenté de 3 000 à 10 000 euros la tonne, et on annonce encore des hausses. « C'est malheureusement une question de temps de voir ces prix se répertorier sur les consommateurs ».

Sa praline préférée ? « J'aime le chocolat noir. Notre création du mois est un bonbon en chocolat foncé combiné à une gelée de citron vert, c'est palpitant ». Avoir encore le goût du chocolat quand on plonge dedans. ●

||| Béatrice Dissi

Eschoise native et résolue à contribuer au (re)développement de la métropole du Sud, c'est rue de la Gare à Esch que Lola Valerius choisit, en mars 2021, de faire prendre forme commerciale à son métier et sa passion. Elle y installe à la fois son shop et sa cuisine, transparente pour être ouverte aux regards des clients et des curieux. En trois ans, la boutique s'impose comme destination incontournable pour les amateurs de la fève au Luxembourg, rivalisant avec le top des chocolatiers modernes (tels les Bruxellois Pierre Marcolini ou Frederic Blondeel), et faisant accourir une clientèle fidèle et nombreuse.

Un but est que l'ennui ne s'installe ni chez les clients ni chez elle : si la boutique propose un set de douze « bonbons », seulement quatre classiques restent permanents : noisette, cacahuète, caramel et bamkuch. Il y a une création du mois et sept pralines saisonnières qui changent tous les six mois (la nouvelle collection printanière est imminente). Au choix sont également des dragées (qui n'ont rien à voir avec les insipides sucreries qu'on connaît des baptêmes), cinq sortes de pâtes à tartiner et un nombre fascinant de tablettes de chocolat. « Mes créations suivent le cours des saisons, on essaie d'utiliser exclusivement des produits locaux ou régionaux et on fait maison ce qui peut l'être (comme le praliné) ». Pour Pâques, sa vitrine a ainsi exhibé des œufs faits de cajou, popcorn, amande ou noisette. La dernière collection d'hiver incluait des bonbons au coco, huile d'olive ou encore mas-

land

17.05.2024

CATÉGORIE

Vroum... Vroum...

Postée sur les réseaux sociaux au-début du mois, le clip « Een Dag ënnerwee mam Innenminister » s'ouvre sur une BMW de luxe (Série 7) entrant bruyamment dans une cour intérieure. La caméra se tient au niveau des pneus qui crissent, comme pour magnifier la berline allemande. Léon Gloden en sort, sourit à la caméra et s'engouffre dans le

ministère des Affaires intérieures. On le voit ensuite se concerter avec son dircab (Steff Schaeler) et son premier conseiller et ancien secrétaire parlementaire adjoint du CSV (Claude Feyereisen). Puis on le revoit assis dans sa limousine, parlant de « work-life balance » : « 'T ass méi Work wéi Balance ». Dans sa vie antérieure, il aurait cumulé « trois métiers, voire fonctions », celui d'avocat, de maire et de député, sans oublier des postes dans divers syndicats intercommunaux.

« Hei als Minister hues de een Job », dit Gloden.

Réalisée « en interne » (selon le ministère), la vidéo a soulevé quelques réactions. Dans un commentaire sur *RTL-Radio*, une journaliste propose de renommer la vidéo en « Wien ass méi dichteg wéi de Léon Gloden ? ». Et de demander : « Ass dee Film gesponsert vun där Münchener Autosmark ? Ech froe just, well een dee Won sou dacks dra gesäit. » La balle a été reprise ce mardi par Meris Sehovic. Dans une

question parlementaire, le député vert veut connaître le budget de la vidéo : « Fir de Fall, dass et sech ëm ëffentlech Gelder handelt, fënnt den Här Premierminister, dass et korrekt ass, dass Ministeren hir perséinlech Image-Fleeg mat ëffentleche Sue finanzéieren ? »

Le LSAP restera sans doute beaucoup plus discret. D'abord parce que le BMW, comme le rappelle *RTL*, avait été achetée à l'époque de Taina Bofferding, la prédécesseure

de Gloden et l'actuelle cheffe de fraction socialiste. Ensuite parce qu'en tant que ministre, Bofferding avait perfectionné l'art de la mise en scène et de la com' « hybride »,

mélangeant photos officielles et privées pour alimenter son compte *Instagram*, dont elle maîtrisait mieux les codes et l'esthétique que son successeur. BT





DIE GEFÜHLSunION

Setzen Sie sich bequem hin, atmen Sie tief ein und wieder aus. Wir machen eine kleine Reise durch die Gefühlswelt der EU-Erweiterungen.

Viele glauben, die EU sei eine Gemeinschaft der Werte, Gesetze oder Grundrechte. In Wirklichkeit ist sie eine Union der Gefühle. Es geht um unsere gefühlte Sicherheit, gefühlte Identität und gefühlte Überlegenheit gegenüber dem Rest der Welt. Eine EU-Erweiterung ist deshalb eine sehr emotionale Sache.

Das Christentum spielt im Alltag der meisten Europäer*innen keine Rolle mehr. Stünde aber ein EU-Beitritt der Türkei an, erscheint unsere nostalgische Ader, die uns plötzlich mit der Religion unserer Ahnen verbindet und unsere Distanz zur Türkei aufleben lässt.

Auch EU-Beitrittskandidat Bosnien und Herzegowina, mit einer muslimischen Bevölkerung von circa 50 Prozent, kann uns deshalb emotional leider nicht so gut erreichen. Und hatten wir nicht in den Balkan, Beitrittskandidat Kosovo, noch vor Kurzem Bodentruppen entsandt? Es fühlt sich komisch an, dieses Land auf Augenhöhe zu heben. Spüren Sie, wie Ihr inneres Auge die Bilder von Menschen auf Eselskarren vor zerbombten Gebäuden reproduziert?

Europa ist eine Friedensunion, der Zweite Weltkrieg aber kein gemeinschaftliches Trauma mehr. Das wäre auch hinderlich für Waffenlieferungen an Despoten, die Unterstützung der IDF-Kriegsverbrechen sowie für Glücksgefühle, die bei der Nachricht von getöteten russischen Soldaten heute in uns aufströmen.

Unser Verbundenheitsgefühl gilt der Ukraine – so kam es zu den Beitrittsverhandlungen. Zwar ließ der ukrainische Präsident Selenski kürzlich Präsidentschafts- und Parlamentswahlen aussetzen, er ist aber gefühlt ein aufrechter Demokrat. Ein Beispiel dafür ist die gefühlte Pressefreiheit, die vom ukrainischen Geheimdienst sogar mithilfe von Kameras und Mikros direkt in den Redaktionen und durch eine Zensurbehörde garantiert wird. Schutz von Minderheiten, Gleichstellung der Geschlechter, Kampf gegen Korruption: Gefühlt haut das alles hin.

Was sich nicht ganz so gut anfühlt, ist die Bewegungsfreiheit für Ukrainer. Selbstverständlich sind Ukrainerinnen willkommen. Männer im wehrfähigen Alter aber, die nicht an der Front stehen, sondern sich in der EU aufhalten, wird seit neustem der Pass nicht mehr erneuert. EU-Staaten denken über die Rückführung nach. Fühlt sich gut an, unser Europa.

AUSMAL WETTBEWERB

Für Kinder

SO BUNT IST EUROPA!

Hol die Buntstifte raus und gib Europa noch ein bisschen Farbe. In Rot und in Blau sieht der Zaun noch viel freundlicher aus.

Das Ergebnis kannst du fotografieren und an hannerland@richtung22.org schicken.

Zu gewinnen gibt es einen Spielzeug-Zaun, mit dem du zum Beispiel deine Playmobil-Figuren schützen kannst

Los geht's!



MS. PRESIDENT

No engem Rietsruck op europäeschem Level kann et ganz séier goen: d’ „Europa vun de souveränen Natiounen“ ass vläit just nach e puer Deeg ewech. Wäert Dublin III falen? Oder souguer d’ Schengen-Ofkommen? Fir op all Zenario preparéiert ze sinn, léisst och déi Lëtzebuergesch Regierung d’Grenzanlagen inspizéieren. Mat dobäi d’Justizministesch Elisabeth Margue, déi d’Geschwindegkeet vun de Prozedure préift. Mir treffen eis fir en Interview um Grenztuerm zu Waasserbëlleg.

Hannerland: Madamm Margue... Mee Moment, dir sidd guer net d’Justizministesch.

Ursula von der Leyen: Hallöle! Frau von der Leyen, Sie hier an der Grenze?

Ja, wieso denn nicht, Grenzen sind wieder in Mode.

Entdecken Sie gerade ihr Faible für Grenzen, um Ihren Posten als Kommissionspräsidentin zu sichern? Sie wollen schließlich eine Kooperation mit der ganz Rechten in der EU, der EKR.

(Wischt den Gewehrlauf ab und stellt ihre Waffe zur Seite)

Puh, dass jetzt alle so ein großes Ding daraus machen. Dabei ist es nichts Neues. Als ich im März nach Ägypten gereist bin, waren Nehammer und Meloni zum Beispiel auch mit dabei – wer davon jetzt Christdemokrat und wer Neofaschist ist, kann doch kein Mensch mehr unter scheiden. Es war ein gut eingespieltes Team. Wir haben dem Al-Sisi einen großen Packen Geld vor die Nase gelegt...

7,4 Milliarden Euro ...

... und ihm erklärt, dass er die Grenzen bitte schön dicht machen soll. Es fliehen ja gerade so viele Menschen aus dem Sudan wegen Krieg, und wenn die dann schon wieder im Mittelmeer ertrinken, gibt’s hier immer schlechte Presse. Uns ist es lieber, wenn solche Leute in der Sahara verdursten – da kriegt es keiner mit. Und dabei ist die tatkräftige Unterstützung der nordafrikanischen Länder gefragt. Aus demselben Grund haben wir den Libanon mit einer Milliarde Euro unterstützt. Die anderen waren ein bisschen billiger zu haben: 165 Millionen Euro für Tunesien, 210 Millionen Euro für Mauretanien.

Manche werfen Ihnen vor, viel Geld an diktatorische Regime zu geben, die Menschenrechte mit Füßen treten.

(Von der Leyen tritt Hannerland mit Füßen)

Aua!

Kleiner Scherz. Hat gar nicht sooo doll

wehgetan, oder? Sehen Sie: Genau wie Sie halten auch die Menschenrechte ein bisschen was aus. Nee, im Ernst: Wir befinden uns zu dieser Frage im Dialog mit den Regimen. Keine Sorge.

Uff, na dann ist ja alles gut. Wir haben da noch ein paar andere Dinge, die uns verunsichern.

Nur zu.

Ungarn wurden wegen undemokratischer Entwicklung die EU-Gelder eingefroren. Und dann haben Sie, Frau von der Leyen –

(unterbricht) – aufgetaut! Einer meiner wichtigsten Erfahrungsschätze in dieser Zeit lautet: Geld wirkt. Mit dieser weisen Einsicht ist alles viel einfacher. Ich hab dem Viktor Orbán also seine eingefrorenen zehn Milliarden Euro wieder aufgetaut. **Aber warum?**

Wissen Sie, ich habe nichts gegen ihn. Soll er seine Justiz reformieren, die Medien gleichschalten – was geht mich das an? Aber bei der EU-Außenpolitik müssen alle mitmachen. Orbán hat sich allerdings quergestellt, als wir die Ukraine zur Beitrittskandidatin machen wollten. Und da wir für solche Dinge Einstimmigkeit brauchen, konnten wir ihn nicht einfach ignorieren. Also hab ich kurz vorher mal den Geldhahn aufgedreht. Hat funktioniert.

Der Grünen-Abgeordnete Daniel Freund sprach von einem „Kuhhandel“. À propos Kühe: Wie geht’s der Agrarwirtschaft? Muh!

Sie haben ja ein Gesetz gegen Pestizide wieder zurückgenommen, weil das der Agrarlobby nicht gefiel.

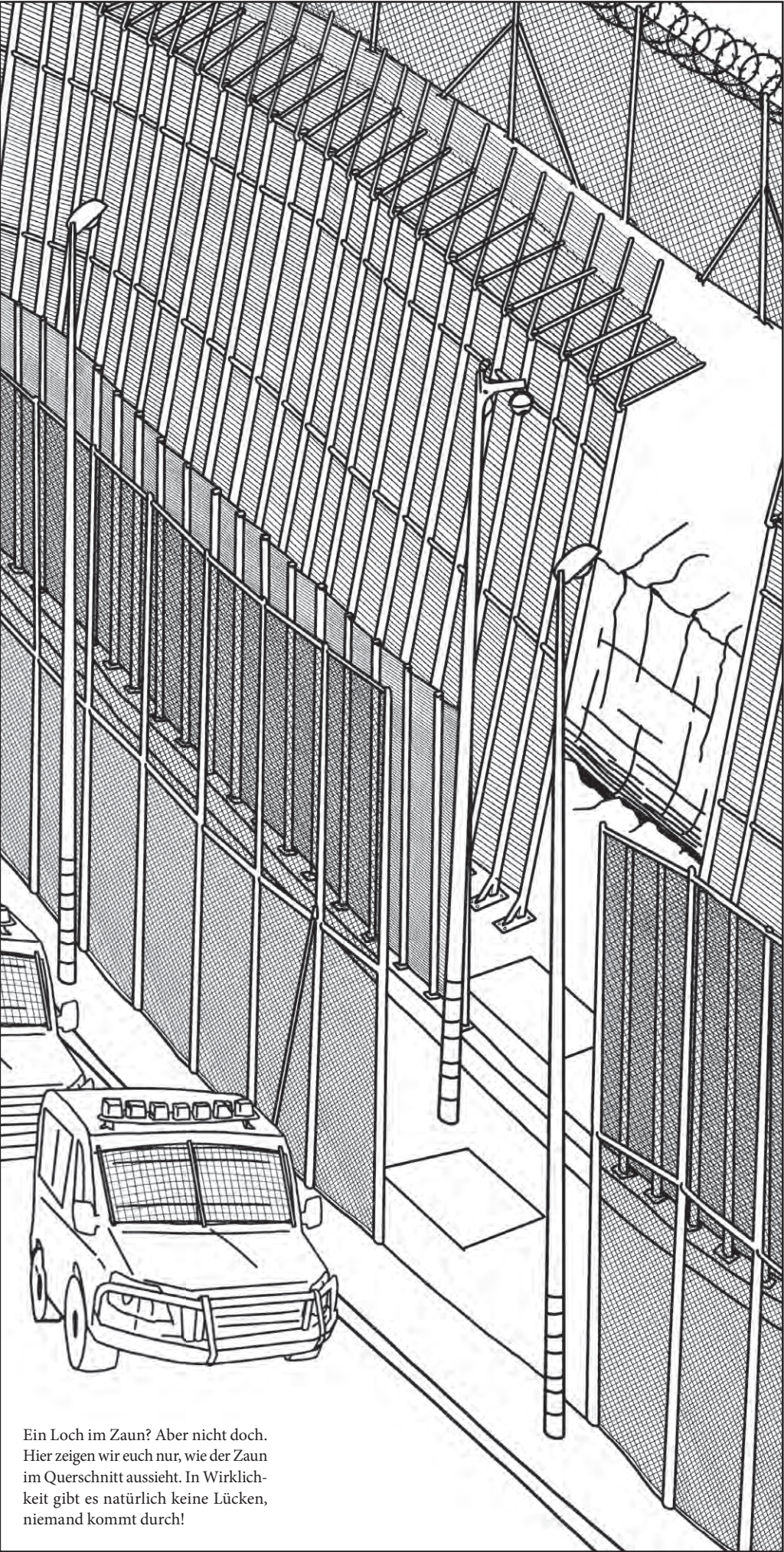
Ja, aber es bleibt natürlich ein lobenswertes Ziel, chemische Pflanzenschutzmittel zu verringern. Übrigens kenne ich mich bei dem Thema gut aus, ich besitze immerhin mehrere Ponys.

Was ist eigentlich noch übrig vom Green Deal für den Klimaschutz?

Gute Frage, nächste Frage.

Na gut. Vor wenigen Wochen haben Sie Ihren engen Parteifreund Markus Pieper zu Ihrem Mittelstandsbeauftragten ernannt. Nach massiver Kritik an Ihnen – wegen Vetternwirtschaft – hat er verzichtet. Wie fühlen Sie sich jetzt?

Ein bisschen traurig, aber halb so schlimm. Einen Versuch war es wert. In normalen Zeiten wird einem viel durchgehen gelassen, da guckt niemand so genau. Dieses Mal sind gleich vier EU-Kommissare an die Decke gegangen, und danach hat auch noch das Parlament aufgemuckt. Ich hatte vergessen, dass Wahlkampf ist. Passiert!



Ein Loch im Zaun? Aber nicht doch. Hier zeigen wir euch nur, wie der Zaun im Querschnitt aussieht. In Wirklichkeit gibt es natürlich keine Lücken, niemand kommt durch!



➡ Hien ass dat gutt Gewësse vum Land, gesäit sech gär an all Zeitung, mee och de Good Cop ass ëmmer nach ee Cop. Ech hu scho mat him zesumme geschafft, do huet nach kee mäin Numm kannt. Wann ee Guttmënsch de Bauch wéi kritt, dann drénke mer ee klengen Digestif.“ De Fernand schwärmt vun der Zäit, wou hien Haaptmann am Ausseministère wor. Et schéngt evident, dass den Ex-Ambassadeur, Ex-Generol an Ex-Spioun dem Ex-Buergermeeschter vu Stengefort dax e Schrëtt virus wor.

An der Parteizentral vun der LSAP ass d’Stëmmung gedréckt. Am Europawalkampf wëll een net negativ opfalen – am beschten et fält ee guer net op. D’Liz Braz an de Mars Di Bartolomeo sinn amgaangen hier Fotoen nees aus de Walafichen erauszschneiden. Et ass komplett onkloer, woufir een eigentlech steet. Zanter de Kricher ass alles ganz komplizéiert, mee et muss ee ganz kloer Kannt weisen: Eist Häerz schléit fir Europa. Et gëtt souguer ee Manifest. De Fernand bliedert 20 Säite Pamphlet mat faarwe-

ge Biller vun Häerzen a grénge Weltkugelen duerch a schmunzelt. „Gutt Aarbecht. ‚Human Réckféierung‘, soulaang mer se lass ginn. ‚Keng Maueren an Zénk un de Baussegrenze mat europäesche Suen‘, tipptopp, dat sollen d’Drëttstaaten gefällegst selwer bezuelen. ‚Keng Exterioriséierung vun den EU-Baussegrenzen?‘ Hmm... ah, hei hutt der dann direkt eng gutt Formulatioun fir meng Léisung fonnt: ‚responsabel an transparent Partneriater mat Hierkonfts- an Transilänner.‘ Dat geet sou duerch.“

Mir gëtt kloer, wien de groussen Ideolog hannernt der Stabilitéit vu Lëtzebuerg ass. Vläch wäert d’EU geschwënn eppes vu Lëtzebuerg léieren, wann am EU-Parlament nei Allianzen opgebaut ginn. Am Fong wëlle mer jo alleguer dat selwecht. Um Wee heem am Bus rechnen ech duerch: Zweek Setz un d’CSV, zwee un d’LSAP, ee fir d’DP an ee fir d’ADR. Dem Fernand seng Koalitioun steet.

DEN ERIC OP COOL-TOUR

Fir dass ech mech als Kulturminister richteg establishen, hunn ech versicht ee Meaning an dat Ganzt ze kréien. Ech hunn de perfekte Leitmotiv fir mech fonnt: Think locally, Act globally. Ech ginn zou, ech hunn deen nice Sproch aus enger Insta-Story, mee e passt.



Mäin Job ass een zenzeg Ronderëmgerenns fir de Leit d’Gefill ze ginn, dass se hier Aarbecht sou gutt gemaach hunn an elo souguer de Minister do ass a mat op d’Foto kënnt. Mee wou fiert een hin, wéi setzt ee Prioritéiten? Think locally, act globally. Lokal heescht fir mech, am Norde vu Lëtzebuerg präsent ze sinn, an zwar ouni, dass et opfällt, dass ech eigentlech just net moti sinn an d’Stad ze driven.

Am Norde geet et vill ëm Traditiounen, also wor ech um traditionellen éischte Mee zu Schieren, du wunnen ech praktescherweis. Dann wor ech zu Woltz bei der Ouverture

vum Musée „Plomm“ an dat huet mir mega Spaass gemaach, well d’Ausstellungen awer mega verständlech woren an een an ee Bamhaus klotere konnt. Ech wor grad amgaangen, een Auto ze molen, wéi de Claude Meisch mir sot, ech sollt de Kanner hier Waasserfaarwen zeréckginn. Zu Woltz gëtt et och Traditiounen, an zwar u Christi Himelfaart duerch d’Stroossen an der Ëmgegeng fueren a sech iwwer d’Portugiesen opreegen, déi do campen. Mee ech krut gesot, dat wier keng richteg Traditioun an elo verbueden, also d’Campen, an wann ech dee richteg Patrimoine gesi wëlt, sollt ech mir d’„Fléizen“ am Naturpark Uewersauer ukucken. Ech hat d’Fléizen guer net kannt. Et stellt sech raus, dass dat sou eng kleng Baach an enger Wiss ass, déi fréier mol do gegruewe gouf an elo dofir do ass, fir eis Lëscht bei der UNESCO méi laang ze maachen. Dat hunn ech genee sou gutt verstanen, wéi modern Konscht. Mee et wor lokal an ech hunn driwwer nogeduecht. Think locally. Lo musst ech awer wirklech och ee bëssi globally acten, also sinn ech an d’Stad gefuer.

An engem Musée an der Stad ass et och ëm d’Portugiesen gaangen an ëm d’Hashtag

#Nelkenrevolitioun. Eng gutt Caption wier essential. Ech hu geschriwwen, dass d’Leit ënnert der Diktatur wéinst der „erdrecken-der Aarmut massiv aus dem Land geflücht sinn. Vill vun hinnen hunn de Wee op Lëtzebuerg fonnt“. Dat kléngt, wéi wa mir si gerett an total globally geacted hunn. Eng portugisesch Madamm sot mir dunn, dass Lëtzebuerg am Fong en Deal mam Diktator hat fir u bëlleg Aarbechtskräift ze kommen. Mee dat wor dann awer ze laang fir meng caption, sorry. D’Stëmmung wor net ganz sou gutt, ech wollt scho back an de Norde flüchten, mee dunn hunn ech mer virgeholl nach eppes ze maachen, wat Spaass mécht.

Ech wor um Filmset, wou grad „Marginal“ gedréint gëtt. Et gouf richteg nice Fotoe vu mir fir Insta. Meng Caption hei: „Bravo! Dir sidd eng super Reklamm fir eisen nationale Filmsecteur“. Mee anscheinend ass et keng Reklamm, mee „True Crime“. Dat huet mech gewonnert, well ech duecht, mir sollten an der Ëffentlechkeet net sou iwwert de Filmfond schwätzen. Jiddwerfalls soll dat Ganzt herno nees op Netflix lafen, also komplett globally.



10 KLEINE FLÜCHTLINGE

von G.E.A.S.

Zehn kleine Flüchtlinge
die Kriege verabscheu’n
kriegten ein paar Bomben ab
da waren’s nur noch neun

Neun kleine Flüchtlinge
wanderten Tag und Nacht
Kein Wasser in der Wüste gab’s
Da waren’s nur noch acht

Acht kleine Flüchtlinge
Zerhau’n von ein paar Hieben
Am Grenzzaun geh’n die Knüppel gut
Da waren’s nur noch sieben

Sieben kleine Flüchtlinge
Kannten noch nicht Push Backs
Ausgesetzt, lass die verhungern
Da waren’s nur noch sechs

Sechs kleine Flüchtlinge
Im Maschendraht ohne Strümpf’
Der Zaun war hoch und einer fiel
– da waren’s nur noch fünf

Fünf kleinen Flüchtlingen
fehlte ein Papier
Da rutscht die Hand am Abzug aus
So waren’s nur noch vier

Vier kleine Flüchtlinge
ein Kreuzschiff fuhr vorbei
als das Boot im Wasser sank
Da waren’s nur noch drei

Drei kleine Flüchtlinge
trafen die Polizei
Genau weiß man leider nichts
doch warn’s dann nur noch zwei

Zwei kleine Flüchtlinge
waren komplett im Eimer
Kam ein Abschiebe-Beamter
da war es nur noch einer

Ein kleiner Flüchtling
kam an, in der EU
Der soll gefälligst Sprachen lernen:
Danke, merci, Thank you!

WIR SIND IMMUN

In einem Interview mit dem *Tageblatt* Ende März witterte Xavier Bettel überall in Europa ein Erstarken der Rechtsextremen. Außer hier bei uns – der Außenminister gab wie folgt Entwarnung: „Wir haben in Luxemburg noch Glück: Die ADR ist keine rechtsextreme Partei. Sie ist konservativ, reaktionär und verteidigt die nationale Identität – es ist aber noch keine AfD oder Le-Pen-Partei.“

Dem *Hannerland* gegenüber äußerte sich Außenminister Xavier Bettel außerdem zur Produktion von alkoholischen Getränken: „Wir haben in Luxemburg noch Glück: Boffering ist kein richtiges Bier. Es ist goldfarben, alkoholisch und wird aus Wasser, Gerstenmalz, Hopfen und Hefe gemacht – es ist aber noch kein Krombacher oder Kronenbourg.“



LSAP: ET DÄERF EE SECH ELO MOL NET ZE VILL HOFFNUNGE MAACHEN, FIR HERNO NET ENT-TÄUSCHT ZE GINN

De Radio 100komma7 stellt mat sengem knallhaarde Polit-Journalismus all anert Medium an de Schiet. Dowéinst huet d’Hannerland et sech erlaabt amplaz vun enger Analyse vum LSAP-Europawalkampf déi wichtegst Deeler vum 100komma7-Interview mat der LSAP-Spëtzekandidatin Danielle Filbig vum 17. Abrëll ofzedrécken. Ganzer 12 Minuten hat de Star-Journalist Maurice Molitor, fir déi Themen unzegoen, déi d’Land an Europa beweegen.

Maurice Molitor: Bonjour, Madamm Filbig. Wat ass dat e Joer gewiescht, fir Iech bis elo?

Danielle Filbig: Ech géif léien, wann ech géif soen, ok, et war guer keen ustrengend Joer.

Den 11. Juni 2023 sidd Dir an Ärer Heemechtsgemeng Rammerech aus dem Stand an de Gemengerot gewielt ginn. Dir waart dee Moment nach Studentin.

Genau, ech war grad amgaange meng Masteraarbecht ze schreiwen. Rammerech ass eng ganz fraerëndlech Gemeng mat enger Buergermeeschtesch un hirer Spëtzt, an net just dat, mee bal d’Hallschent vun de Memberen am Gemengerot sinn d’Fraen.

Genau, an ech mengen, dat ass och immens interessant.

Eng jonk Fra aus dem Norden, di guer net su schlecht bei de Wieler ukënnt, ass dat am Endeffekt och de Grond, firwat Dir mat op d’Europalëscht geholl gi sidd?

Ech menge, mir sinn eng Partei,

déi op déi Jonk setzt.

Hu se Iech et iwwerhaupt misse schmackhaft maachen?

Nee, am Fong net. Ech sinn total iwwerzeegten Europäerin.

Et ass och net sou, wéi wann Dir bis elo mat Europa guer näischt um Hutt gehat hätt. Dir hutt Är Masterarbecht notamment iwwer Europa geschriwwen.

Dobäi ass rauskomm, datt am Fong d’Leit sech ganz europäesch och hei zu Lëtzebuerg fillen.

Loosse mer dann awer zréckkomme bei Är Kandidatur. Dir huelt mir dat net iwwel, wat ech elo soen, Dir sidd ouni realistesch Chance fir gewielt ze ginn, souguer, wann d’LSAP soll zwee Sëtz kréien.

Et däerf ee sech elo mol net ze vill Hoffnungen maachen, fir herno net enttäuscht ze ginn, do sinn ech ganz éierlech, jo.

Ass et net awer e bëssen traureg, dass sech keng Promifra aus der Partei fonnt huet, fir déi Lëscht unzeféieren?

Firwat ech mat Spëtzekandidatin sinn, ass eben och fir einfach mol rëm eng Kéier eent aus dem Norden dobäi ze hun, a well ech iwwerall gutt gewielt gi sinn.

Et geet jo och drëm, de Leit glaubhaft ze vermëttelen, dass Europa ëmmer méi wichteg gëtt, wat jo och de Fall ass. Loosse mer dann kuerz iwwer ee Sujet schwätzen, deen Iech besonnesch um Häerz leit, Migratioun an Asyl. Firwat ass dee Sujet Iech wichteg?

Ech fannen einfach dee Sujet ass immens wichteg, well Asyl- Migrationspolitik ass fir mech einfach eppes, wou ech och ganz vill doriwwer gelies hunn déi lescht Joren.

Madamm Filbig, ech soen Iech Merci villmools.



HANNERLAND

Ein Produkt von Richtung22

D’WOURECHT HANNERT DEM LAND

LÉIF LIESENDER, et si schon nees Europawalen. D’Politik versicht verkrampt eng Wichtigeet opkommen ze loossen an ass ëm den Androck beméit, dass d’EU demokratesch an et lo un de Leit wier, e Choix ze treffen. Wat een Theater.

Déi eigentlech Muechtzentral an der EU, d’Kommissioun, gëtt bei dëse Walen net gewielt, mee no de Walen tëscht de Staats- a Regierungschef*innen ausgehandelt. An awer, esou heescht et dës Kéier unisono, wier elo d’Demokratie a Gefor. De Grond iwwerrascht: E „Rietsruck“ bei de Walen kéint déi rietsextrem Parteien am EU-Parlament stäerken. Jo an?

Wier et net un der Zäit, einfach emol éierlech ze sinn? Mir brauche weder d’Demokratie nach rietsextrem Parteie fir eng anstänneg rietsradikal Politik hinze kréien. Déi Net-Gewielte Kommissiounspräsidentin Ursula Von der Leyen tourt duerch déi autoritär Staaten op der anerer Sait vum Mëttelmier an léist dat Realitéit ginn, wat sech déi Rietsextrem just erdreeme konnten: D’Festung Europa. De Koalitiounsprogramm fir déi nächst Joren steet scho fest: Manner Grondrechter fir Net-EU-Bierger*innen a méi Waffen an Atomkraftwierker fir Europa. Gedriwwe gëtt d’EU elo scho vun enger Zwee-Drëttel-Majoritéit vu rietse Regierungen. Omnipresent Gesichter an der Europapolitik sinn nieft dem Giorgia Meloni an dem Viktor Orbán och den Emmanuel Macron.

De franséische Präsident ass hei kee Géigegewicht, mee ee Gläichgesënnt. Symbolhaft huet den Macron déi blo Faarf um franséische Fändel, déi zanter 1973 explizit déi nämmelecht Blo wéi déi vum europäesche Fändel war, changéiere gelooss. De Fändel dréit elo offiziell déi däischtere Blo vun der franséischer Arméi. Mam Marine Le Pen zesummen huet de Macron ee Migrationengesetz votéiere gelooss, dat Grondrechter ausser Kraaft setzt an Expulsiounen vereinfacht. Vum Eric Zemmour klaut hien sech de Sproch „pour que la France reste la France“ an dréit op düsteren Pressekonferenzen domat, noutfalls Truppen an d’Ukrain ze schécken.

Ass et den Drock vu ganz Riets? Oder kënnt endlech eppes un d’Uewerfläch, wat mir all gespuert hunn an eis awer nach ni getraut hunn ze soen? Dir erënnert Iech un de Cover vum däitsche Magazine *Der Spiegel* mam Bundeskanzler Scholz a sengem Zitat „Wir müssen endlich im großen Stil abschieben“? Genée dës Haltung, déi virun enger Zäit just op den Affiche vu Faschist*innen ze fanne wor, gouf rezent vun der politescher Mëtt am EU-Ministerrot an dem EU-Parlament an ee Gesetz gegoss. Den neien Asyl- a Migrationenspak ass praktesch Konsens.

Mir stinn net virun engem Ruck, mee mir sti matzen an enger gläichméisseg, roueger Bewegung.

An dësem Sënn wënschen ech Iech eng guut Lektür,

F.P.



COPYRIGHT

DEM FERNAND SENG SONDÉIERUNGSGESPRÉICHER

De Fernand Kartheiser huet ënnert der gëllener Fra geparkt. De Motor leeft, während hien nodenklech mat sengem Brëll spilt, lāsseg zeréckgeluecht am bronge Liedersätz vu sengem Cabrio – dee selwechten wéi den James Bond. Wou hie mech gesäit, taucht op sengem Gesiicht dat berüümt berüchtegt charismatescht Grinsen op, een Mondwénkel lücht méi héich wéi den aneren. Wat ee Mann.

Hien wénkt mech bei sech, an ech klammern ëmständlech an den nidderege Sportswon. Dem Fernand seng déif a vertraulich Stëmm kann een trotz dem Blubbere vun den Zylinder héieren.

„Dir sidd den éischte vun der Press, deen ech am Auto mathuelen.“ Ech sinn net sêcher, ob déi Ausso mer schmeechele soll oder bedrolech gemengt ass – ma ech fille béides gläichzäiteg. „Haut gëtt et vill Programm. An alle Sënner vum Wuert. Fir déi eng fänkt grad den EU-Walkampf un, fir déi aner schonns d’Koalitiungsgespréicher. Als éischt gi mer beim Chef laanscht, dem neie Papp vum Staat. A Pappe si wichteg. Ech maache mer e bësse Suergen ëm hien. Ech froe mech, ob de Frieden no den zeng Joer, wou e fort war an déi richteg Partei zeréck komm ass.“

De Fernand bleift direkt virum Palais stoen a wërft engem vun den Zaldoten säin Autoschlüssel hi fir e parken ze fueren. An der Parteizentral vun der CSV waart de Frieden schonn op eis. Déi zwee Männer begrëssen sech mat enger Ëmarmung. „Asylverfahren outsourcen un Drëttlänner. Wat eng Iddi.

Atomenergie nees an d’Gespréich bréngen. Genial. D’Bankeplaz nees zum Zentrum vun der Wirtschaftsentwécklung réckelen. Wow.“ Während hien seng rhetoresch Leitmotiver vun deene leschte Wochen opzielt, blénken dem Premier seng Aen. Hien verréit: „Mir haten um Ufank selwer bësse probéiert, méi konservativ Themen an de Fokus ze réckelen. Mee de Gloden huet sech mam Heescheverbuert op d’Maul geluecht. Et ass net einfach, sou een ideologeschen Ënnerbau ze schafen, wann een d’Wale just matt der Hëllef vun enger Agence gewonnen huet. Mee de Fernand hei, deen ass och eppes wéi eng Agence.“ Gedëlleg geet de Fernand mam Frieden seng Hausaufgaben duerch. Den CSV-EU-Wahlprogramm ass net déck am Verglach zu dem, wat d’ADR als Inspiratioun virgeluecht huet, knapp een Zéngtel vun de Säiten. Et spiert een, vu wou d’Iddien an déi nei EU Spëtzt fléisse wäerten, wann d’Fraktiounen vun EVP an ECR bis offiziell zesummeschaffen. De Luc Frieden grinst zefridden an de Fernand klappt him houfreg op d’Schëller.

Als nächst fuere beim Xavier Bettel doheim laanscht. Während mir virun der Dier waarden, erzielt de Fernand mer vu senger Zäit bei der DP-Jugend. Hei huet hie mat der Politik ugefangen. Och wou hie bis seng ASBL fir Männer gegrënnt huet, war d’DP déi eenzeg Partei, déi sech fir säi Programm interesséiert huet. Um Schluss war et dunn awer den ADR ginn. An der Stuff vum Ausseminister sti scho lauter Këschte fir ze plënnere ronderëm, an de Xavier

wierkt immens gestresst. Natierlech géif hie keen EU-Walkampf maachen. An et wier eleng de Goerens, deen dann och dee Walprogramm verbrach huet: „Déi lescht Sait huet hien eidel gelooss, mat sou Linnen, dass nach jidderee kann eppes raschreien. Mir hunn dat leider matgedrockt, well vun eis hat dat kee gelies. Soit.“ De Fernand bugséiert de Xavier op d’Couche a geet him an d’Kichen e Glas Waasser sichen. Kuerz drop ass d’Stimmung eng ganz aner. Geschichten iwwer Auslandsreise ginn erzielt an et gëtt iwwert dem Goerens säi Virstouss géint d’Eestëmmegkeetsprinzip geheckt. „Mir gesinn eis zu Bréissel“, heescht et beim Äddi un der Dier an et verséichert ee sech, jeweils beim Giorgia Meloni ee guut Wuert fir deen aneren anzeleeën. E Lëtzeburger Präsident vum Europäesche Rot? E Lëtzeburger Fraktiounschef vun der ECR?

„Riwwer bei d’Oppositoun“, de Fernand start duerch. Wou mir zu Gaasperech stoe bleiwen, geet den Fernand op meng Verwirrung an. „Den Asselborn an ech ware Joerzéngten déi beléiftsten Good Koppel / Bad Koppel. Jiddereen ass um liken a sharen, wa mir eis op Facebook rhetoresch d’Käpp aschloen. Mee wann et ëm d’Programmer geet, ass op hie meeschtens Verlooss. Kanns de dech un dat Gesetz 2017 erënnere, wou mir d’Haftdauer fir Kanner am Centre de retention verlängert hunn? Fräiwëlleg wollt deemools jo keen an Afghanistan. Oder wéi de Jang mat senger leschter Amtshandlung d’Flüchtlingen an Zelter ënnert de Pont Adolphe gejoet huet? ➡



Wetter:

Liebesbriefe an die Redaktion: hannerland@richtung22.org

Preis: 240 LuF.

